

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes de la**

Jean Portail

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN PORTAIL

CONTES ET LEGENDES DE LA CAMARGUE ET DES GITANS



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DE
LA CAMARGUE
ET
DES GITANS**

**Par
Jean Portail**

***Illustration de René Péron
Éditeur : NATHAN***

À Madame A. Maurel
Son amie
J. P.

En bref, à leur sujet

Tziganes... Ces syllabes, scandées comme un martèlement nerveux de danse, désignent l'ensemble des populations nomades appelées, en Allemagne : Zigeuner ; en Angleterre : Gypsies ; en Espagne : Gitanos ; en Italie : Zingari ; en France : Bohémiens, Romanichels (en Camargue, on dit aussi Boumians), ou Gitans. À ce dernier terme, eux-mêmes préfèrent Gitanes, pour les hommes ou les femmes, indistinctement. Qu'ils veuillent bien nous permettre de conserver Gitans, en l'infléchissant à l'occasion au féminin.

Mais le terme générique, Tziganes, s'est altéré. Nous l'étendons à tort à ces musiciens en veste à brandebourgs, moustaches cirées et violon langoureux, si différents de nos fiers errants authentiques.

Ils apparaissent en Europe occidentale au XVI^e siècle.

D'où venaient-ils ? Quelles sont leurs origines ? Cette énigme restée sans solution a suscité bien des hypothèses, plus ou moins scientifiques ou fabuleuses (dans le sens que nos esprits raisonnables donnent au terme fabuleux).

Ils viendraient de l'Inde.

Et de noter que leurs différents dialectes semblent dériver du sanscrit.

Et de citer les Lois de Manou, le livre sacré de l'Inde, parlant de certaines tribus contraintes de camper hors des villages quand elles s'arrêtent, mais qui doivent sans cesse errer d'une place à une autre.

Du Nord de l'Inde... De l'Inde Centrale...

L'éminent Jules Bloch rapporte que le poète persan Ferdousi parle des trois mille musiciens indiens qui furent appelés en Perse, en 420 av. J.-C., et que ce fut la première mention historique se rapportant aux Tziganes.

Musiciens... Le terme n'est-il pas resté l'un des synonymes de Tziganes ?

Ils se rattacheraient au monde Indo-Aryen.

Sous le règne de Tamerlan, des tribus s'enfuirent et se fixèrent en Égypte où quelques-uns d'entre eux auraient été initiés aux mystères du temple d'Isis. La même Isis qui, avec ses symboles, fait partie des traditions cultuelles des Tziganes.

Les prêtres égyptiens enseignaient l'art divinatoire dont la synthèse se retrouve dans les symboles alchimiques du tarot, cette bible des Bohémiens.

Ils seraient de race chamitique. Chassés du Mont Ararat à la suite de l'ivresse de Noé dont Cham se moqua si irrévérencieusement, ils vinrent en Pelasgie (la Grèce, aujourd'hui). Puis, après la victoire des Perses, la vieille race venue de Pamir éclata, peupla l'Égypte, la Syrie, déborda la Palestine, atteignit l'Hellespont. Vous l'avez noté : l'un des points

d'impact de l'éclatement se fiche, là aussi, en Égypte.

Ils y auraient construit les Pyramides.

D'Égypte, lesquels naviguèrent par la voie méditerranéenne jusqu'au littoral d'en face, où ils auraient établi des comptoirs commerciaux, et en Espagne ?

Des Gitans d'Espagne ont des noms d'origine égyptienne. On cite Pharaona, comme s'appelle la sœur de la belle danseuse aux pieds nus Carmen À maya.

Ils seraient d'origine juive. En tant que tels, poursuivis par le Pharaon d'Égypte et son armée, ils furent, comme eux, engloutis dans la mer Rouge. Un jeune homme et une jeune fille furent sauvés et de leur union naquit une race nouvelle : les Tziganes. La légende ajoute que le Pharaon noyé reparaitrait un jour pour fonder un immense empire Tzigane.

Un de nos contemporains missionnaire, en 1912, est convaincu que le Texte d'Ézéchiel s'applique aux Tziganes, annonçant : « Je répandrai les Égyptiens parmi les nations, je les disperserai en plusieurs pays. » En résumé, il apparaît probable que l'Inde ait été leur point de départ, mais qu'ils doivent à l'Égypte l'essentiel d'eux-mêmes.

Il ne peut s'agir que de présomptions.

Ils ne possèdent pas d'archives et aucune des nôtres, à propos de leurs premiers passages en Europe, ne permet de combler ce manque. Ainsi que le remarque Jean Yoors dans son livre étonnant, « J'ai vécu chez les Tziganes(1) » D'après les récits des voyageurs de l'époque (il parle du XV^e siècle) l'idée qu'on se faisait d'eux était aussi confuse et contradictoire qu'elle l'est aujourd'hui, cinq siècles plus tard. À n'en pas douter, le système des écrans destinés à les protéger de la curiosité des gadge fonctionnait déjà.

Les gadge (gadjo au sing.) étant les non-tziganes.

Leur secret s'étend jusqu'à leur langue. Durant la guerre de 14, un Tzigane eut la joue tailladée pour avoir aidé dans ses recherches l'un de ses officiers qu'intéressait la linguistique.

Ils forment différents groupes (évitons le mot tribu qui leur déplaît) dont le principal est celui des Roms. Les Roms sont les plus purs des Tziganes, les moins désireux de s'acclimater à d'autres conditions de vie. Ce sont des nomades dans toute l'acception du terme. Ils se subdivisent en quatre sous-groupes : les Lovara, les Kalderasha, les Tachurara, les Bocash, eux-mêmes fractionnés en Sinti ou Manush (Manouches). Django Reinhardt était un Manouche.

Leurs noms dérivait souvent de leur métier, d'autres fois d'un ancêtre particulièrement honoré.

Ont-ils un « roi » comme on nous le raconte ? Selon Yoors ces « rois » se sont eux-mêmes affublés du titre : Pulika, modeste comme la plupart des Tziganes que j'ai connus, faisait des gorges chaudes à leur sujet : « Ils me font penser, me dit-il un jour, à ces personnages pleins de morgue

que l'on voit, revêtus d'uniformes rutilants à la porte des hôtels et des restaurants de luxe dans les pays d'Occident. »

Quel qu'ait été leur lieu d'origine, pourquoi l'ont-ils quitté ? Pourquoi cette incessante marche de gens venus d'ailleurs pour s'en aller ailleurs... Ailleurs... toujours... Loin ! Loin ! Plus loin ! Quelle nostalgie les pousse ?

Parias du monde, persécutés, humiliés avec cruauté et cela, sans trêve, avec des périodes de crise durant lesquelles leur massacre est soudain décidé. Même ce qu'ils subirent sous Hitler n'était pas une innovation. Seulement, cette fois, la crise dura plus longtemps.

Quant à leur martyre quotidien, toujours actuel, il faut en lire le récit chez Colinson, qui, lui aussi, partagea l'existence des Inconnus parmi nous(2).

Courteline n'a pas stigmatisé de tracasseries administratives comparables à celles qu'ils endurent.

Parlons du Baro Lil, « le carnet de voyage » qu'ils doivent faire signer dans chaque commune, à l'arrivée et au départ, sous peine d'amende. Si l'arrivée a eu lieu trop tard, les bureaux étant fermés : une amende. Si le nomade est interpellé par un pandore, à quelques centaines de mètres de sa roulotte, et qu'il n'ait pas le fameux carnet sur lui : amende.

Un maire osa fixer la taxe de séjour aux nomades à 3 F par voiture le premier jour, 5 F le deuxième, 10 F le troisième...

Les pièges ne s'arrêtent pas là : pour toucher les allocations familiales, les Gitans doivent présenter, entre autres, un certificat de scolarité. La scolarité ! Alors qu'on ne fait que passer. Alors qu'on ne peut stationner qu'à distance de l'école ! A-t-on la chance de tomber sur une institutrice compréhensive ? Elle signera les papiers sans garder les enfants, à moins qu'elle ne les colle au fond de la classe, sans se soucier de les faire participer aux leçons !

Et l'on voudrait que le Gitan, spolié, rançonné, respectât nos lois, qu'il s'interdit de recueillir une volaille « égarée » ?

Leurs chapardages ne sont-ils pas bien véniels en regard de nos exactions codifiées ?

Pour qui nous accuserait d'exagérer, voici encore des témoignages vécus : un enfant doit être opéré d'urgence. Mais la voiture qui stationnait a été chassée avant l'arrivée du chirurgien. Personne ne peut indiquer la direction qu'elle a prise. L'intervention n'a pu être pratiquée que deux jours après. Il était hélas trop tard.

« Un maire a fait mettre en prison pour deux jours l'homme qui était venu le supplier de l'autoriser à stationner quelques jours de plus. Le délai accordé était dépassé de six heures. À sa sortie de prison, sa mère était morte, sa roulotte à la fourrière, sa femme et ses enfants dans les champs, mais en dehors des limites de la commune. »

Nous comptons depuis quelques années d'heureuses exceptions, surtout dans le midi de la France où des Gitans sont traités comme l'on doit traiter

ses semblables. Ils n'ont pas quitté leurs roulottes, mais ils sont sédentaires, travaillent aux vendanges, aux cueillettes, exercent différents métiers. Nous avons vu, à Radio-Nice-Côte d'Azur, les Tziganes du Plan de Grasse. Nous avons entendu ce propriétaire, enchanté de laisser, sous la garde de l'une de ces familles, sa belle demeure, qu'il retrouve, après des mois d'absence, chaque année, parfaitement entretenue avec tout ce qu'elle contient de précieux.

Les traditions fondamentales n'ont pas subi d'atteinte : respect des parents, des vieillards, soumission à leur choix en affaire de mariage. Mais on a la télévision, des installations culinaires dernier cri, des machines à laver, les enfants vont à l'école, les filles exigent d'être habillées « court » quand elles sortent.

Et nous pouvons nous demander en quoi Manon, la Gitane du Plan de Grasse, se distingue de toute autre jeune femme moderne qui serait intelligente et très belle ?

Nous serions heureux si, après les érudits travaux de Jules Bloch, Martin Blook, Maurice Colinon, Serge, Jean des Vallières, Pierre Seize, Jean Yoors, tant d'autres champions de la cause tzigane, notre ouvrage, par des voies différentes, contribuait à la révision de l'inhumain procès.

J. P.



Sara, la sainte sans auréole



ARTE-JACOBÉ et Marie-Salomé, les tantes maternelles de Jésus, avaient pris place dans la barque appartenant à l'un des hommes qui les accompagnaient. Ils étaient d'anciens disciples. Elles, deux des « Saintes Femmes », comme « éternellement on devait les appeler » (Péguy).

Déjà, les voiles impatientes tiraient vers le large quand on vit accourir, sur les rives laissées, une femme éperdue. Les deux Marie reconnurent leur petite servante, la noire très belle : Sara. Elles avaient cru lui cacher leur départ aventureux pour lui en éviter les risques. Mais Sara entendait et voyait ce que ne voyaient ni n'entendaient les autres. Elle avait déjoué la charitable ruse. Seulement, elle ne s'était pas assez dépêchée et voilà que ses bien-aimées maîtresses la quittaient, de seconde en seconde un peu plus.

Non ! Émues par son désespoir, Marie-Jacobé et Marie-Salomé, ayant dénoué leurs écharpes, bleue et rose, les lancèrent à l'eau, comme un tapis sur quoi Sara posa ses pieds confiants.

(On dit que la mer n'engloutit pas les miraculeux voilages. On dit que l'on peut encore les voir flotter. Si vous avez cette chance, hâtez-vous de formuler un vœu. Il se réalisera.)

Quand la retardataire se fut glissée entre elles, si vive et si légère que le bateau n'eut pas le moindre fléchissement, l'une des deux la morigéna sans sévérité :

— Pourquoi nous as-tu suivies ?

— L'oiseau, quand il s'envole, laisse-t-il son ombre derrière lui ?
répondit Sara.

Elle était leur ombre depuis quelque dix ans. À la suite de quelles circonstances ? Amenée en Judée sur un navire égyptien chargé d'esclaves et d'aromates ? On l'appelait parfois l'Égyptienne. Son teint de suie (mais fut-il vraiment si sombre ?) évoquait d'autres origines. Les données manquent et cela importe peu. En tout cas, une servante ne devait pas être un luxe, pour les deux femmes : Marie-Salomé, mère de trois fils (l'un d'eux deviendra l'Évangéliste) et Marie-Jacobé, elle aussi chargée de famille. Elles l'eussent volontiers assimilée à leurs enfants, mais Sara, si elle les aimait comme des mères, les servait comme des maîtresses.

Elle aidait beaucoup aussi l'autre Marie, la femme du charpentier de Nazareth à qui son garçon donnait bien du souci. Yéochouah(3) n'était pareil à aucun des enfants de son âge et ses braves parents, qui ne le comprenaient pas, osaient à peine le réprimander !

Avons-nous dit que les trois Marie étaient demi-sœurs, nées des trois époux successifs de leur mère, Anne ?

Après la tragique apothéose du Golgotha, Marie-Salomé et Marie-Jacobé, laissant la mère du Crucifié aux soins de son neveu préféré, Jean, fils de Marie-Salomé, décidèrent d'aller porter ailleurs la bonne parole. Savaient-elles qu'elles partaient pour toujours ?

Tenons-nous-en à la légende, plus loquace que l'Histoire.

La barque filait allègrement. Si bien que l'on ne s'aperçut pas tout de suite des premiers nuages. Mais, très vite, ceux-ci s'épaissirent, se rejoignirent. Le ciel n'avait plus été qu'une chape étouffante traversée d'éclairs.

Les hommes voulurent amener les voiles. Trop tard ! Elles se déchirèrent durant la manœuvre. L'orage avait éclaté. Un orage diluvien. Tel que n'en connut pas Noé dans son arche. La mer écumeuse roulait ses gros rouleaux rageurs que mitraillait la pluie de ses balles de plomb et, sous le tonnerre et la foudre, la barque pleine d'eau avait des craquements d'incendie. De leurs mains en sang, les hommes se cramponnaient aux rames qui leur furent bientôt arrachées.

Se rappelaient-ils, ces hommes, une autre tempête qui leur avait mérité les reproches du divin Rabbi parce qu'ils s'étaient cru perdus ? Mais le Rabbi ne se dressait plus au milieu d'eux. Ils étaient seuls et, combien encore, vivants ? Les trois femmes... Étaient-elles toujours trois ? Comment être sûr des visages entrevus par éclairs ? Comment s'entendre au milieu du fracas de la mer et du ciel ? N'étaient-ils pas morts, tous, dans le bateau mort, ou sous les flots ?

Tout à coup... On n'osait y croire... La tempête parut épuisée par sa colère. Les vagues qui grondaient encore avaient du mal à reprendre souffle.

C'était vrai pourtant ! À la manière d'un rideau qui s'écarte, les ombres reculèrent. Une aube verdâtre se levait.

On se reconnut, chacun à la place qu'il occupait au départ, les femmes, sereines, les hommes, gênés d'avoir eu peur, bougonnant contre les désastreuses conditions de l'esquif amputé. Ah ! La mort à laquelle ils avaient échappé eût été préférable à la lente agonie que leur réservait ce désert marin. Plus de vivres ! Plus une goutte d'eau potable !

Comme les femmes leur reprochaient de manquer de foi, il y en eut même un (petit cousin de Thomas... si vous voyez ?) qui ne craignit pas de ricaner !

Il ne ricana pas longtemps ! La barque s'ébrouait, la barque avançait, fermement entraînée par de longs oiseaux éployés au-dessus d'elle et que retenaient à ses bords d'invisibles fils. Leurs longues pattes repliées, tendant leur long bec à cris rauques au bout de leur long cou flexible, ils battaient l'air de leurs vastes ailes, roses comme, maintenant, l'aurore.



La barque avançait, entraînée par de longs oiseaux éployés au-dessus d'elle...

Et, sans doute, les aériens nautoniers filaient-ils à la vitesse de l'éclair, effaçant à la fois l'espace et le temps. On se croyait encore peu loin des rives de Chanaan, quand se dessinèrent les *insulae Camaricae*, ces îles de Camargue découpées par les méandres du grand Rhône.

Nous ne savons laquelle fut choisie par la mer assagie, repentante, pour y déposer doucement son fardeau. Comme une berceuse attentive coucherait l'enfant endormi dans ses bras.

À tire-d'aile – mission terminée ! – fuyaient les oiseaux d'aurore.

Les hommes se fixèrent-ils en l'îlot rhodanien ? S'en allèrent-ils ailleurs par les *rièges* et *brassières* du fleuve ? Retournèrent-ils en Judée ? Peut-on croire que, demeurés, ils firent souche, dont toutes traces ne se seraient pas effacées au pays de Camargue ?

Pour les Marie, l'île marqua le but de l'aventureux voyage.

Nous sommes en droit de supposer que cet exil, mystérieusement voulu, comporta bien des sacrifices. Il les séparait d'êtres chers. Il les arrachait à leurs habitudes et elles n'étaient plus jeunes, les tantes du Christ.

Mais le sens de l'hospitalité, déjà, était un trait du caractère méridional, avec l'attrait du merveilleux, et les histoires que racontaient ces femmes venues de loin étaient si extraordinaires que les gens du pays ne se lassaient pas de les entendre. Oh ! Il y avait des questions insidieuses ou goguenardes.

Savaient-elles, comme leur neveu, tirer un millier de pains et de poissons en partant d'un tout petit nombre ? C'est ça qui serait commode !

Elles ne se fâchaient pas. Elles répondaient avec douceur et les plus gros plaisantins en étaient pour leurs frais.

Mais on les appelait au chevet des malades. On les consultait en cas de litige, à propos d'un lopin de terre disputé, d'un marché.

Ces femmes des pays d'ailleurs, on les traitait en doyennes vénérées, dispensatrices de sagesse.

Qui eût prévu cependant qu'un jour, longtemps après que brassières, rièges et îles auraient disparu sous la poussée de la mer, un long ruban du littoral nouveau se confondrait avec leur souvenir : *Les Saintes-Maries-de-la-Mer*.

Pour Sara, la fille de nulle part, il n'y eut pas de dépaysement : où demeuraient ses maîtresses, là était sa demeure.

D'abord, elle avait un peu surpris, et ce n'était pas seulement par la couleur de sa peau. On voyait des hommes au teint beaucoup plus accusé, parmi l'équipage des flottes commerciales qui circulaient sur le Rhône. Mais il y avait, on ne savait quoi d'étrange en cette douce créature qui gardait l'allure et le port de tête d'une reine jusque dans

l'accomplissement de ses besognes ancillaires. Et ses yeux magnifiques semblaient toujours regarder au-delà de ce qu'ils fixaient, devinant, croyait-on, les plus secrètes pensées de ses interlocuteurs.

Il n'y avait pas de méchants dans l'archipel. On y comptait cependant quelques coléreux, on y rencontrait, comme partout, des hommes qui devaient avoir trop bu ce jour-là, ou de fieffés paresseux. À la seule vue de Sara, ils seraient tous entrés sous terre. Or, Sara ne se fût jamais permis de porter un blâme sur quiconque !

Les bêtes venaient à elle.

Une fois, un dangereux taureau échappé répondit à son appel et se laissa ramener comme un animal familier qui suit son maître.

Une autre fois... Mais précisons que Sara trouvait son repos, nous dirions sa détente, en allant droit devant elle, par les chemins dont la grisaient la poussière et le vent. Et cette autre fois, donc, elle foulait ainsi la terre asséchée, de sa démarche altière et vive et dansante, quand une nuée de mouchérons s'éleva devant elle qui la fit s'arrêter. Une pause qui ne dura pas plus d'une minute, mais une minute qui la sauva. Juste comme elle reprenait sa route, une lourde branche s'abattit à ses pieds.

Elle aimait chanter. Que chantait-elle ? On le lui demandait avec étonnement.

— Je ne sais pas, répondait-elle, la musique est dans l'air. Je la prends au passage.

Malgré tout ce qui la mettait à part, plus d'un brave gars l'aurait épousée. Elle les éconduisait gentiment et ses maternelles maîtresses s'inquiétaient pour son avenir.

— Notre temps est proche. Nous partirions heureuses si nous te laissions aux côtés d'un bon mari.

Alors, elle riait, de son rire grave, harmonieux comme son chant.

Et si vous nous demandiez qui entendit jamais ce rire et ce chant, qui fut témoin de l'incident du taureau, de celui des mouchérons, de tant d'autres choses que nous rapportons ici, nous vous dirions, à notre tour, que nous ne savons pas.

Il faut croire aux légendes, mémoire du monde, tandis que l'Histoire n'en est que le bloc-notes.

Inévitablement, les deux Marie s'éteignirent, l'une après l'autre.

En 1448, des fouilles mirent au jour deux dépouilles que l'on considéra comme les leurs et qui se trouvent aujourd'hui dans la fameuse église érigée sous leur vocable.

Quant à Sara ? Nous refuserions d'admettre qu'elle les eût précédées. Elle était la servante. Une servante attend pour se coucher que ses maîtresses n'aient plus besoin d'elle.

Et son humble destin continue... À l'église, elle a sa place. Mais au sous-sol. Dans la crypte.

C'est là qu'elle accueille le peuple des Gitans, bigarré, épars et mystérieux, qui déferle de tous les coins du monde, du 23 au 25 mai de chaque année. Plus que des deux grandes dames de la Bible, ils se sentent proches de la Servante, comme eux venue d'horizons indéterminés, Sara-la-Khâli (Sara la noire), la Sainte sans auréole.

Car Sara ne figure pas au calendrier et, même, beaucoup doutent qu'elle ait jamais existé !

Simplement parce que rien n'a été trouvé qui permît de l'identifier.

Comme si sa forme légère n'avait pas dû s'évaporer dans la poussière des routes et dans le vent !

Norma et le beau lord écossais



COMMENT vous appelez-vous ? demanda le jeune lord écossais à la danseuse gypsy qui venait d'arrêter près de lui son tourbillon multicolore.

C'était la première fois qu'il lui adressait la parole.

Pourtant, il l'aimait. À cause d'elle, il avait autorisé la grouillante tribu à camper sur ses terres. Elle le savait. Elle l'avait su tout de suite, sans avoir eu besoin de recourir à son don de divination.

— Norma ! répondit-elle, après un silence.

Elle n'aurait pas dû... Les tziganes ont deux prénoms : celui dont ils se servent entre eux, et l'autre pour les étrangers, les *gadje*.

Norma était le prénom secret de la jeune fille.

En le dévoilant, elle avait commis une faute et perdu un peu de sa volonté... Connaître le nom de quelqu'un donne un pouvoir sur ce quelqu'un.

— Norma ! s'appliqua-t-il à répéter de son accent d'Édimbourg.

— Et moi, Stanley.

Le comte Stanley de W... depuis la mort, récente, de son père, détenteur du titre, des hautes fonctions et des domaines s'y rattachant.

Lord Stanley de W..., Norma la Bohémienne !

Ce fut peut-être la différence prodigieuse des situations qui protégea leur idylle ? Mais pas cela seulement.

Même s'il se fût agi d'un garçon de sa race, la conduite de Norma eût été, déjà, tellement incroyable !

Car les Tziganes sont des filles sérieuses qui attendent sagement l'époux choisi par leurs parents en dehors d'elles. Tout se règle entre

les deux familles. Après quoi, on informe la fiancée :

« Voici ton mari. »

Et elle accepte, avec confiance, cet homme qu'elle n'a généralement jamais vu auparavant.

Justement, n'était-il pas question, pour Norma, du fils Lick, de la tribu des Manouches, que l'on devait rencontrer au printemps ?

Dans ces conditions, comment soupçonner la douce et docile Norma de manquer aussi scandaleusement à la plus vieille tradition du monde ?

Oui... Mais les Gitans savent lire dans les pensées et dans les cœurs ! Comment ont-ils ignoré ce qui se passait sous leurs yeux ?

Las ! À l'âge où, dit-on, leur vient l'esprit, les jeunes filles sont capables d'une dissimulation de vieux diplomates et cela juste au moment où s'aggrave la cécité des parents, qu'ils soient Gitans ou vulgaires gadje !

Quand la vérité éclata, elle fut d'autant plus foudroyante qu'elle avait été plus tardive.

Un jour... l'on chercha vainement Norma. Alors, de tous les yeux tombèrent les écailles qui les avaient bouchés. Personne ne crut à une simple absence.

Norma était partie. Norma ne reviendrait pas.

Ils le savaient. Ils la voyaient.

Les murs du hautain château se firent transparents pour les terribles yeux rendus à leur lucidité. Elle était là. Tourmentée, mais résolue, elle assistait au désarroi qui faisait du campement une fourmilière en déroute, tandis que grondaient les malédictions de son père et de tous les anciens de la tribu, parmi les pleurs de sa mère et de ses jeunes frères et sœurs.

Tremblait-elle à les entendre ? Comment n'eût-elle pas tremblé ? Toutefois, sa peur ne fut pas assez forte pour la précipiter, effondrée de remords, aux pieds des siens.

Puis ce fut le silence. Les femmes et les jeunes s'écartèrent, à distance des Anciens qui se réunissaient pour appliquer la *Kris*.

Assis sur des caisses, ou à terre, buvant et fumant, loqueteux, dédaigneux de tout cérémonial, ils apparaissaient, néanmoins, revêtus d'une autorité presque tangible, en comparaison de laquelle hermines et perruques ne seraient qu'accessoires de carnaval.

Ils n'avaient pas de prison. Les mesures coercitives étaient prohibées, la violence appelant la violence et déchaînant l'anarchie. Les règles de la *Kris* ne sont pas écrites. Seule, la mémoire les conserve. Plus qu'un code, elles sont une conscience.

Ayant promené le regard sur ses assesseurs, le chef de la Kumpania, le Kapo comme l'on disait avant que le terme, si désagréable à nos oreilles d'aujourd'hui, ne se changeât en « Rom Baro » (le Grand

Homme), retira son chapeau, prononça quelques mots d'une voix sourde, puis retourna son verre de bière dont le contenu se répandit sur le sol. Ce geste en libation aux *Mules*, les Esprits des Ancêtres, ainsi conviés à prendre part aux débats.

Ils furent courts, les débats, contrairement à l'habitude des *Kristoras* épris d'argumentation. La faute flagrante appelait la sentence traditionnelle : le bannissement.

Dans un tel cas, cette sentence n'était-elle pas dérisoire ? Norma s'était exclue d'elle-même de la communauté. Le verdict des *Kristoras* ne faisait qu'entériner sa propre décision. Pourtant, au prononcé du jugement, les femmes se griffèrent le visage et les jeunes hommes baissèrent la tête.

Une sentence de la Kris portait, en elle, un poids mystérieux qui, tôt ou tard, deviendrait insoutenable à celui qui frappait l'anathème.

L'effroi mit fin aux lamentations.

Avec une rapidité qui évoquait l'idée d'une séance d'escamotage, tout ce qui traînait dans le campement, marmots dépenaillés, réchauds, casseroles, hardes, fut enfourné dans les *verdines* (roulottes) entre les brancards desquelles les chevaux semblaient avoir surgi par un autre tour de prestidigitation.

Et, fuyant les lieux de l'injure, le cortège s'ébranla, brinquebalant sur ses grinçantes roues.

Mais si, au regard des siens, Norma avait figure de renégate, le comte de W..., son mari, ne fut pas mieux compris de l'implacable gentry. En ce temps-là, les mésalliances des personnes de sa caste étaient rares. Une mésalliance comme celle qu'il avait commise, l'on n'en avait encore jamais vu.

Les choses s'envenimèrent du fait que l'on connut le scandale bien avant d'en connaître l'héroïne. Pendant près d'un an, Norma demeura au château en la seule compagnie de son époux et de leurs serviteurs discrets.

Et les langues de marcher. Pourquoi ne la montrait-il pas ? Avait-il honte de la misérable créature à laquelle il avait osé donner son nom ?

Elle avait dû l'envoûter par quelque sortilège comme en pratiquaient ces gens-là !

Sa folie passée, la voyait-il, non plus avec les yeux de l'amour berné, mais telle qu'elle était, bornée, craignant le savon et l'eau ? Ces romanichels se complaisaient dans leur crasse malodorante. Pourvu qu'elle n'apportât pas une épidémie dans le comté !

À la vérité, on enrageait de curiosité.

Et voilà que, après un an de vie cachée, le couple insolite lança des invitations, rédigées sur carton armorié et comme il se devait :

M^{me} la Comtesse de W. à l'honneur...

Quelle affaire !

Irait-on ? N'irait-on pas ? On fit semblant de se le demander. Et puis... Tout le monde y alla.

Ce fut un grand moment de la « petite histoire » quand apparut, au seuil du vaste hall ancestral, la nouvelle comtesse. Dans sa toilette, volontairement simple, elle éblouit tous les yeux par son allure et son exceptionnelle beauté.

Au cours de cette rude épreuve, elle tint son rôle de maîtresse de maison avec un tact, une aisance qui stupéfiaient les plus décidés à la prendre en faute.

Son mari ne dissimulait pas sa fierté. Il faut dire qu'il avait travaillé ferme à cette métamorphose, tel Pygmalion modelant sa statue.

Norma possédait l'élégance naturelle des femmes de sa race, avec cette démarche inimitable qui ne paraît pas toucher terre. Oui, mais... l'éducation, les *principes*, s'ils ne réclament aucun effort de qui s'y est plié dès l'enfance, pour les autres sont ensuite bien difficiles à assimiler ! Norma se cabra souvent, devant ces contraintes, en cavale sauvage qui refuse de se laisser harnacher.

Il y eut la question du langage.

Ses pareilles, lorsqu'elles disent la bonne aventure le font toujours et fort bien, dans la langue du pays traversé et qu'elles *ignorent cependant*, en dehors des termes usuels. C'est l'un des mystères gitans.

Norma dut apprendre parfaitement l'anglais et comme on le parlait à la cour.

Ah ! Qu'elle eût donc tout envoyé au diable, sans l'amour qu'elle vouait à son beau seigneur et la crainte qu'elle avait de le décevoir et de le perdre.

Le miracle fut qu'elle n'y laissa point son charme naturel. Elle devint une autre tout en restant elle-même. L'effet, rappelons-le, fut foudroyant.

Les nobles dames qui s'apprêtaient à la traiter de haut pâlirent devant cette fille de rien qui se permettait de prendre le ton et les manières d'un monde où elle entrait par effraction.

Est-il utile de préciser que leur fausse amabilité, qui cachait tant d'aigreur, ne trompa point l'intuitive Gipsy ?

Mais beaucoup plus facilement qu'elle n'avait appris le beau parler et les belles façons, elle apprit à répondre du tac au tac, avec le sourire, aux sous-entendus malveillants.

Alors, les escarmouches s'espacèrent. Puisqu'elle jouait le jeu, le jeu cessa. La Société finit par la reconnaître presque – sinon absolument – pour l'une des siennes.

Elle avait été tolérée. Elle fut admise.

Connaissait-elle pour autant un bonheur sans mélange ?

Elle aimait son mari d'un fervent amour, qu'il lui rendait. Il eût suffi de vivre dans leur intimité pour s'en convaincre.

Mais il est bien vrai que les plus brillantes, les plus enviabiles destinées se paient d'une façon ou d'une autre.

Ceux-là avaient tout reçu, sauf ce qu'ils désiraient plus que tout : un enfant !

Stanley en eût pris son parti.

Norma, foncièrement maternelle comme toute tzigane, ne le pouvait pas ! Cet enfant, *ces enfants* qui lui étaient refusés, elle les avait tant imaginés ! Habillés comme les petits princes ou les petites princesses qu'ils seraient, couchés dans les plus moelleux berceaux, nourris des nourritures les plus fines.

Quelle revanche sur les avanies stoïquement supportées ! L'une des dernières avait failli coûter la vie à son plus jeune frère, arrosé d'un seau d'eau sale et glacée, en plein hiver, par une paysanne qui ne retrouvait pas son compte de pommes. De quels noms cette femme ne les avait-elle pas traités, tous, le village entier venant faire chorus contre cette « graine de Satan » qu'il faudrait enfumer comme des cancrelats !

On parlerait autrement aux fils et aux filles de lord et lady Stanley. On les saluerait bien bas. L'on se trouverait honoré s'ils daignaient toucher à vos provisions de pommes.

Sous la force de l'illusion, elle semblait prête à se lancer dans l'une de ces poursuites de mère-poule comme, tant de fois, à travers le campement, les Gitanes en quête de leurs petits.

Mais ce n'avait été qu'un rêve et elle retombait assise, ses bras, vides, lui faisant presque mal.

Par amour, elle avait manqué à la Loi et les siens l'avaient maudite, la frappant là où la blessure pouvait être la plus douloureuse.

Fut-ce cette grande peine qui la ravageait qui fit resurgir, sous la Lady, la Gitane ? Comme, par l'effet d'un choc, s'écaille un vernis ?

Quand elle était seule, il lui arrivait de passer, à son cou et à ses bras, les bijoux de verroterie qu'elle avait conservés.

Puis, involontairement et à sa confusion, elle commença à émailler ses phrases de termes surprenants, qui avaient composé son vocabulaire d'autrefois.

Recevant un oncle de Stanley, octogénaire, à qui elle témoignait de cette noble, exemplaire vénération dans laquelle elle avait été élevée à l'égard des gens âgés, elle murmura :

— Misto avilean ! (Tu es le bienvenu)

Dans sa bouche, l'or devint le *jonc* et l'argent, l'*ové*.

Elle félicitait le cuisinier de la karni (la poule) qu'elle avait préférée au chochenille (lapin) de la veille.

Et son mari manqua perdre son flegme britannique quand il la

surprit se régalant d'un hérisson bouilli, plat national des tziganes qui se cuit dans une marmite de grès.

Une nuit...

Elle s'éveilla, haletante, et, appuyée sur un coude, au creux de son oreiller brodé, elle écouta...

Quoi donc ? L'impressionnant silence campagnard enveloppait le château et ses environs. Même la chouette qui perchait dans les branches du parc se taisait.

Et Norma entendait...

Elle entendait, comme les peuples primitifs entendent ce que ne perçoivent pas les oreilles civilisées.

Elle entendait la sourde rumeur en marche, loin, si loin encore.

Ils arrivaient !

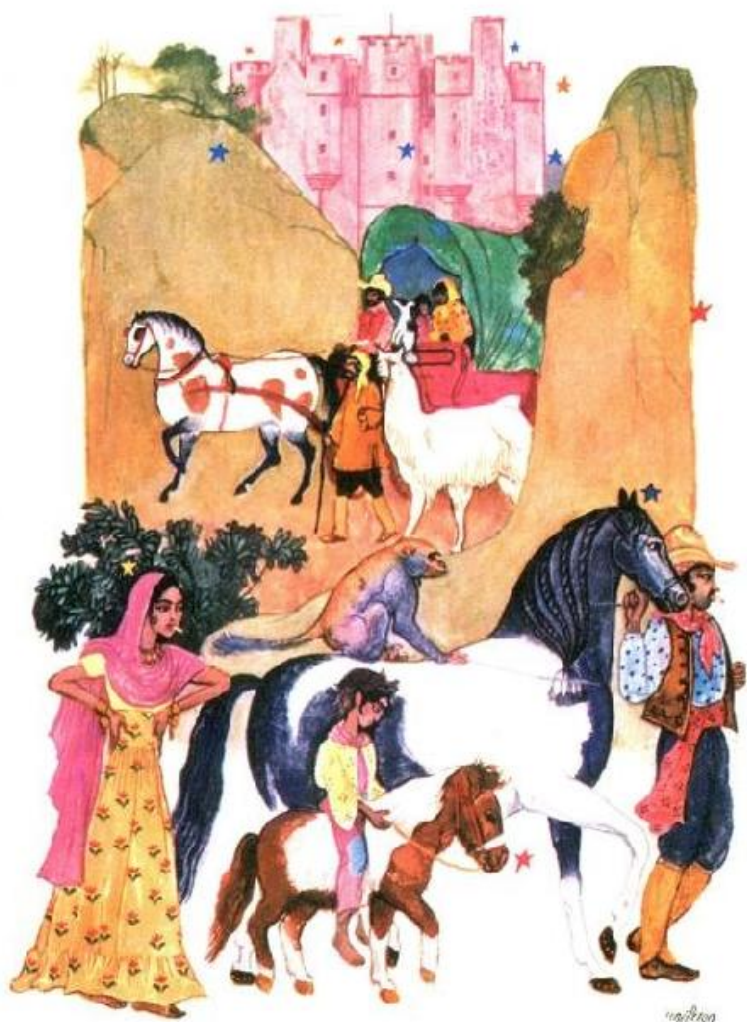
Chassés sans doute comme tant de fois par les gadje armés de fourches, obligés d'éteindre, sur l'heure, les feux de bois autour desquels ils veillaient et chantaient au rythme des guitares et des accordéons. (De vrais instruments de musique, ceux-là ! Pas comme le lourd, le stupide piano qui reste toujours à la même place !)

Elle écoutait. Elle se souvenait.

Par l'aubépine et le vent.

Par l'Amour, le soleil et la vie...

Et, devant soi, la route, la route qui vous comprend et vous aime, la route qui va loin, plus loin (dour ! dour !). La route qui absorbe votre fatigue.



La route qui va loin, plus loin...

*Par l'oiseau, l'abeille et le grillon
Par la vallée verte, la colline grise
Par le lapin moqueur et le gnome des bois...*

Ils approchaient. D'autres qu'elle commençaient-ils à entendre le roulement des *verdines* et le piétinement caressant la route ?⁽⁴⁾

Elle sort précipitamment de sa chambre pour rejoindre son mari.

— Stanley ! Stanley !

Tiré de son sommeil, il sursaute, ahuri.

— Stanley ! Ce sont *eux*... J'en suis sûr... Ils vont passer devant le château.

Il a besoin de se mettre sous la douche pour rappeler ses esprits et trouver un sens aux paroles incohérentes de sa femme.

Quand il réapparaît, dans sa confortable robe de chambre, lord de W... a une nouvelle surprise ; Norma, elle aussi, a laissé ses vêtements de nuit, mais elle est habillée comme pour sortir.

— Stanley ! Je vous en prie. Je veux aller les voir. Je veux leur parler !

Il n'a pas besoin d'autres explications.

Lady W... ou, plutôt, Norma, Norma la Gipsy, court à sa fenêtre, se penche. Mais elle est seule encore à distinguer tout là-bas, à l'horizon noir, la poussière soulevée par les errants.

*Par mes chevaux fourbus
Par cette couronne d'étoiles
Je témoigne...*

— Vous n'y pensez pas, darling. Vous êtes une lady.

— Je l'ai cru, Stanley. Tout à coup, je ne sais plus. Mais si vous me laissez aller à eux, je le redeviendrai ! Je vous le promets.

— Qu'espérez-vous de cette rencontre ? Rien ne prouve que vos parents se trouvent avec eux.

— Tous ceux de la route sont mes parents. Oh ! Stan ! Laissez-moi aller. Je ne m'attarderai pas. Je vous le promets...

Maintenant le bruit des pas et le grincement des *verdines* deviennent plus distincts. Mais les voix se sont tues. Ils sont tout près. Ils vont longer l'enceinte du château et les supplications de Norma s'enchevêtrent jusqu'au bredouillement.

— Vous n'êtes pas ma prisonnière, Norma !

— Je sais, mais je vous aime, Stan, et je vous demande de consentir. Que je les voie... Rien qu'un moment... Que je leur explique... Comprenez-moi !

Sans doute la comprit-il mieux qu'elle ne se comprenait elle-même,

car il eut beaucoup de mal à retenir ses larmes en prononçant :

— Adieu, Norma !

— Mais non, chéri ! À tout à l'heure !

Elle s'était envolée.

Au-dehors, la rumeur, grinçante d'essieux et veloutée de poussière, grandissait.

Lord Stanley de W... ferma la fenêtre et tira les rideaux.

Elle ne revint jamais.



Interdit au paradis



L'ÉTAIT de son vivant portefaix à Tarascon et se nommait Jarjaye. Mais Jarjaye n'est plus, en tant qu'homme, mécréant et portefaix. Il est mort et tout ébahi de se trouver projeté dans l'éternité « noire comme la poix, démesurée, lugubre à donner le frisson ». Et il y roule, il y roule, telle une barrique vide, et plus il roule, plus il fait noir et plus il a peur.

Aussi, apercevant, au loin, une soudaine lueur, il la fixe si fort qu'elle finit par l'attirer. Il ne roule plus dans le même sens. Il monte et la lueur grandit. Elle dessinait la porte du Paradis, ce qu'il comprit tout de suite à la belle musique venue de l'intérieur.

Jarjaye n'hésita pas.

Pan ! Pan ! Pan ! Il frappe, il appelle :

— Ouvrez-moi !

— En voilà du boucan ! gronde une grosse voix derrière la porte. Passez votre chemin. Nous ne sommes pas une auberge et nous n'attendons personne à cette heure !

— Et la charité, qu'en faites-vous ?

Dans la porte close, un guichet s'ouvrit où s'encadra un visage courroucé et Jarjaye, se sentant examiné de la tête aux pieds, précisa :

— C'est moi, Jarjaye !

— Jarjaye, de Tarascon ?

— Oui, vénéré saint Pierre !

— Et tu as le front de te présenter ici ? Après t'être vautré dans le péché ? Pour qui nous prends-tu ? Et pour qui te prends-tu ? Crois-tu nous esbroufer ? *C'est moi, Jarjaye* (l'imposant portier imitait à la

perfection l'accent humble et suppliant du pauvre Jarjaye !) Alors que, depuis l'âge de raison, tu n'as jamais dit un *Pater*. Mais les jurons, eux, ça te venait tout seul, hein ! Et tous les mauvais dits : « Tiens ! V'là qu'un porc est pendu à la cloche ! » que tu t'écriais à l'angélus. « Tiens ! V'là le tambour des escargots qui cogne ! » à propos du tonnerre. Et les saucisses du vendredi ? Tu les as digérées, oui ? Veux-tu que je te rappelle comme tu répondais à ton curé quand le saint homme t'avertissait de ce qui t'arrive aujourd'hui ? « Le Bon Dieu, qui l'a vu ? Une fois mort, on est bien mort. » Nos dossiers sont à jour, sacripant, et le tien n'est déjà plus chez nous. Le Diable vient de l'envoyer chercher. Faut croire qu'il ne t'avait pas perdu de vue, lui non plus !

— Le Diable ! Çui-là qu'est en enfer ?

Et le pauvre claquait des dents.

— Où veux-tu qu'il soit ?

— Alors, tout-puissant saint Pierre, rien que pour l'attraper, gardez-moi ! Dans un tout petit coin... le plus mal placé... Je ne dérangerai personne et je vous rendrai service pour tous les gros travaux. Je suis vigoureux, vous savez !

— Trop tard, Jarjaye, trop tard ! trancha l'éminent majordome, qui s'éloigna, faisant tinter ses clés.

L'infortuné portefaix ne se tint pas pour battu. Il se mit à tambouriner la porte interdite et, de l'autre côté, des angelots quittèrent leurs jeux pour voir ce qui se passait. Saint Pierre, revenu pour disperser les petits curieux toujours à l'affût, intima à l'entêté :

— Je ne te donne pas une seconde pour déguerpir, Jarjaye, et arrête tes jérémiades pour aller les faire ailleurs où tu es attendu, compris ? Sinon, je téléphone en bas qu'ils viennent prendre livraison du colis.

Les hommes n'ont rien inventé. Depuis que le Ciel est Ciel, il dispose d'un réseau téléphonique dont nos lignes emmêlées ne sont que grossière imitation. Un appareil réservé à toutes spéciales communications se trouve sur le bureau de saint Pierre. Un téléphone rouge.

— Non ! Non ! Votre Révérence ! Ne me chassez pas encore ! continua l'indésirable Jarjaye. Vous savez bien qu'on peut renier le Bon Dieu... et que ça n'empêche pas les sentiments !

Cette allusion à la forfaiture de saint Pierre au Mont des Oliviers était un dangereux rappel ! Mais on est saint ou on ne l'est pas. Saint Pierre se contenta d'un douloureux soupir. D'autres fois, il avait eu l'occasion de se dire que nos actes nous suivent.

Jarjaye en profita pour enchaîner :

— Je suis un misérable pécheur. Je ne mérite pas de figurer parmi les élus, je le sais ! Je le sais ! J'ai failli et la piquette est tirée. S'il le faut, on la boira. Laissez-moi seulement voir un peu mon oncle pour le

mettre au courant des choses de Tarascon !

— Quel oncle ?

— Mon oncle Matéry, le pénitent blanc.

— Matéry ! pouffa saint Pierre. Il lui reste cent ans de purgatoire à faire !

— Un si saint homme ! Cent ans ! Pourquoi ? Lui qui portait la croix aux processions.

— Oui ! Jusqu'au jour où des mauvais plaisants décidèrent de le tracasser. L'un d'eux lança sur son passage : « Voyez Matéry qui porte la croix ! » À quelques pas de là, un autre répéta : « Voyez Matéry qui porte la croix ! » Et de se moquer, et de le singer. Enfin, au bout du parcours : « Voyez, voyez Matéry ! Qu'est-ce qu'il porte ? » Et Matéry, qui avait marché droit sous les premiers quolibets, sans avoir l'air d'entendre, se fâcha, traita le garnement de « viédaze », blasphéma dans sa colère et mourut d'un coup de sang.

— Aïe, ma Mère ! Comment qu'il faut qu'on prenne garde ! Eh bien ! Laissez-moi voir ma tante Dorothée, la plus grande dévote de la paroisse !

— N'en ai jamais entendu parler ! Elle doit être au Diable. Il en a des tas, comme elle, dans sa fournaise ! Elles y rôtiennent leurs langues de vipère sans arrêter de juger leur prochain !

— V'la qui m'étonne pas ! Je crois que ma tante Dorothée se rendait à l'église rien que pour compter ceux qui y allaient pas ! Si je vous racontais...

— Non, Jarjaye ! Assez ! Je n'ai plus le temps de t'écouter. Ôte-toi de là ! Il faut que j'ouvre la porte à un brave garçon qui me fut annoncé dès hier et qui vient juste de mourir. Tu ne penses pas que je le fasse attendre pour discourir avec toi, espèce de damné !

— Ô Votre Sainteté ! Puisque vous avez été si bienveillant, accordez-moi encore une petite faveur : laissez-moi mettre le nez à la porte du Paradis ! La vue n'en coûte rien et elle augmentera mes regrets et mon repentir ! Je vous le demande au nom de mon père qui porta votre bannière aux processions les pieds nus.

— Soit ! À cause de ton père, je cède, mais attention, canaille que tu es, tu te contenteras de passer le nez !

— Parole !

Saint Pierre, qui se trouvait dans ses bons jours, entrebâilla la porte. Mais que fait Jarjaye ?

— Hé là ! J'ai dit le nez ! L'as-tu derrière la tête ?

Car Jarjaye repousse l'huis en avançant à reculons !

— J'entre par le dos pour m'habituer à l'éblouissante clarté qui m'offusque. Mais vous en faites pas ! Lorsque j'y aurai mis le nez, j'irai pas plus loin !

— Je me suis laissé prendre comme un bleu ! grommela saint Pierre.

Le Tarasconnais est dans la place.

— Alors, ça y est, tu as vu ! s'impacienta le porte-clés.

— J'ai vu, je vois et je ne me lasse pas ! Comme c'est beau ! Quelle musique ! Ah ! S'ils entendaient ça, sur la terre, y aurait plus que des amis du Bon Dieu.

— Suffit, maintenant ! Hors d'ici, sacripant, graine de huguenot.

— Hé là ! Hé là ! M'est avis que vous tapez sur le prochain. Ma tante Dorothée non plus ne pouvait sentir les huguenots. Je crois que c'est à cause de deux de nos voisines qui étaient de la Religion et qui ne voulaient jamais médire sur personne. Je tiens même de ma propre mère que la Dorothée a bien aidé à faire emprisonner en la tour d'Aigues-Mortes les deux saintes femmes...

— Te tairas-tu, blasphémateur ! Traiter de saintes deux...

Mais il s'arrêta, interdit. Il se rappelait tout à coup qu'elles comptaient parmi ses pensionnaires, ces deux... heu... ces deux saintes puisqu'il fallait leur donner ce titre. Ah ! si leur admission n'avait tenu qu'à lui, jamais elles n'auraient franchi le seuil sacré qu'il avait charge de défendre ! Seulement, au moment où il les refoulait, était passé Notre-Seigneur qui les avait reçues comme des martyres de leur foi ! Et de les appeler ses « chères filles », et de les traiter avec plus de douceur encore qu'il n'en avait eu pour cette Samaritaine envers laquelle il s'était montré vraiment bien indulgent.

— Vas-tu sortir ? reprit saint Pierre et, sa colère se faisant prophétique, quant au langage : « Squatter ! »

— Je sortirai quand je sortirai. Je ne suis pas pressé du tout.

— Espèce de parjure ! Nous étions convenus de...

— Allons ! allons ! Céleste concierge, vous voilà tout à l'envers ! Ce serait différent s'il n'y avait point de large. Grâce à Dieu, la place ne manque pas. Et puis quoi ! Débrouillez-vous. J'ai toujours ouï dire : qui se trouve bien, qu'il ne bouge pas. Je suis ici, j'y reste.

Déséparé, saint Pierre se rendit auprès de saint Yves. Le fameux avocat, qui était plongé dans ses dossiers, l'accueillit cependant avec amabilité.

Saint Pierre lui exposa le cas.

— J'ai eu tort d'entrouvrir la porte, je le sais. Me voilà drôlement campé maintenant.

— La procédure est simple ! énonça le saint légiste. Prenez donc un bon avoué et actionnez ledit Jarjaye par-devant Dieu !

Ils cherchèrent à travers tout le Paradis. Mais personne n'avait vu d'avoué en Paradis.

— Nous nous contenterons d'un huissier ! décida saint Yves. Venez ! J'arrangerai ça !

Ah bien oui ! Un huissier ! En ces lieux de béatitude et d'amour,

jamais, au grand jamais on n'eut affaire à quiconque de cette corporation. Au paradis, pas plus d'huissier que d'avoué !

— Je ne peux pourtant pas demander qu'on m'en envoie un ! émit saint Pierre, louchant sur le téléphone rouge.

— Non ! dit saint Yves. Il ferait traîner l'affaire. Vous n'avez plus, mon cher ami, qu'à tenter un nouvel effort de persuasion auprès de cet intrus sans vergogne. Si vous n'y parvenez pas, chassez-le *manu militari*. Je pense que nous ne manquons pas de soldats ?

— Oh non ! Il n'y a pas pléthore d'officiers... mais des sans grade, on n'en manque pas ! Voyez de ce côté, mon cher !

Comme il s'éloignait, tout déconfit, saint Pierre rencontra saint Luc qui, frappé de sa triste mine, lui demanda :

— Ça ne va pas ? Vous êtes bien sourcilleux. Notre Seigneur vous aurait-il fait quelque semonce... pour changer ?

— Ne plaisantez pas ! Je suis dans un embarras de tous les diables. Un certain Jarjaye a pénétré par ruse... par effraction, dirai-je, dans le Paradis, et je ne sais pas comment le ficher dehors. Tandis qu'un tas de braves gens attendent depuis une heure que je les inscrive !

— Jarjaye, dis-tu ? Et d'où est-il ?

— De Tarascon.

— Un Tarasconnais ! Mais, mon bon ami, pour le faire sortir, vous avez un moyen facile. En ma qualité de patron des bouchers...

— Des bouchers ? Votre affaire n'est donc pas la peinture, qui vous a rendu si célèbre ?

— Ne croyez-vous pas que les peintres, comme beaucoup d'artistes, aient quelquefois besoin d'être bien avec leur boucher ?

— C'est vrai. On dit que le bifteck est cher.

— Mes attributions m'amènent donc à fréquenter la Camargue. Je connais son peuple et je sais où il lui démange. Vous allez voir !

Une troupe bruyante d'anges joufflus passaient en se bousculant.

— Vous tombez à pic, les gamins ! s'écria saint Luc. Je vous propose un jeu.

La petite classe ne se le fit pas dire deux fois.

— Sortez du Paradis sans être vus, puis passez en courant devant la porte, en criant : « Les taureaux ! Les taureaux ! On les tient ! Passe-moi les piques ! »

Les angelots exécutèrent leur mission comme l'on pouvait s'y attendre et Jarjaye s'élança derrière eux.

— Troun de l'air ! Les taureaux ! Faut que j'aille !

Et fonçant à la rapidité du son, le pauvre imbécile sortit du Paradis. Saint Pierre, d'un coup, d'un seul, poussa la porte sur lui avec jubilation, puis, comme il n'avait pas le triomphe modeste, il mit la tête au guichet et riant d'un rire sonore :

— Eh bien, Jarjaye ! Comment te trouves-tu, à cette heure ?

— Oh ! n'importe, riposta l'autre. Si ç'avait été les taureaux, je ne regretterais pas ma part de paradis...

Et, beau joueur décidément, il plongeait, tête la première, dans le royaume d'en dessous.



Le Drac



’ÉTAIT il y a des millénaires. Rien ne suggérait le dessin futur du littoral camarguais. Le Rhône, au bout de sa course, lançait ses dévorants tentacules au travers de l’immense cloaque où ses eaux et la mer se mêlaient. Mais ses clairs petits courants attiraient sur leurs bords gardiens de troupeau et lavandières. Quand le troupeau revenait seul, quand le tas de linge restait abandonné, on mettait ces disparitions sur le compte du sol mouvant.

En réalité, elles étaient le fait du Drac, le monstre qui habitait – ne les habite-t-il plus ? – les bourbeuses profondeurs.

Son énorme corps recouvert d’écailles, ses narines soufflant des flammes, et sa bouche, une puante haleine, il se nourrissait de chair et de sang humains.

Voici comment il s’y prenait :

Il lançait sur l’eau, près de l’endroit où l’imprudent, l’imprudente, s’étaient aventurés, une écuelle emplie de riches monnaies, ou, s’il s’agissait d’une femme, de bijoux. Naturellement, l’homme ou la femme tendait la main pour saisir l’écuelle. Mais l’écuelle reculait. Elle reculait encore. Jusqu’à ce que l’autre perdît pied et sombrât dans les abîmes. Quelquefois, le Drac se contentait d’emporter plus loin une pièce de linge lâchée par la blanchisseuse et que celle-ci voulait rattraper. Ajoutons que le Drac avait la faculté de se rendre invisible.

Une fois, il fit coup double. Une jeune femme, Thilda, venue sur ces rives maudites, avait avec elle son enfant nouveau-né. Elle le plaça dans une corbeille, à ses côtés, pour lui donner le sein à son heure. En attendant, elle s’affairait gaiement, frottait, rinçait, tordait, essorait.

Tout à coup... la corbeille où reposait le bébé se balançait sur le courant. D'une main prompte, elle pensa la ramener, mais la corbeille fuyait. Éperdue, la jeune mère entra dans l'eau sans même s'en apercevoir.

La suite, vous l'avez devinée.

Elle se retrouva dans une chambre qu'elle ne connaissait pas, aux murs de terre glaise, comme les meubles, et qu'éclairait un jour verdâtre. Et son petit ? Où était-il son mignon bébé, potelé et rieur ? Mais elle-même, où était-elle ? Appelant, criant, elle chercha la porte et ne la trouva pas, elle frappa les murs de ses poings, mais ses poings ne faisaient que s'enfoncer dans les molles parois.

Enfin, un énorme ricanement la fit se retourner. Le monstre était là ! Le Drac... Ce nom, elle l'avait entendu et elle avait entendu conter les exploits de l'abominable. Alors, jeune, insouciant, heureuse, elle avait ri de ces récits de mères-grands ! Et voilà qu'elle était tombée en son pouvoir.

— Mon enfant ? Où est mon enfant ? Rendez-le-moi, je vous en conjure !

Il ne semblait pas l'entendre. Il la fixait et ses yeux, pareils à des phares, se promenaient sur elle, de haut en bas. Puis, satisfait, apparemment, de son examen :

— Ma femme sera contente !

— Mais mon enfant ? Où l'avez-vous mis ? De grâce...

Il éclata de ce qui devait être un rire, en même temps qu'il se frottait la panse.

Et la pauvre femme tomba, évanouie. Tout lui était brusquement revenu des bruits qui couraient sur le Drac. Il mangeait ses victimes et buvait leur sang.

Reprenant conscience, elle sut, d'abord, feindre d'être toujours évanouie, car elle entendait parler près d'elle et elle comprit qu'il s'agissait du Drac et de sa femme.

Or, contrairement à l'espoir tout à l'heure émis par son mari, M^{me} Drac n'était pas contente.

— Votre stupidité risque d'avoir tout gâché ! Je vous avais dit de ne pas manger l'enfant.

Ces mots atroces ne firent pas hurler celle qui les entendit. Pas un son n'eût pu s'échapper de son gosier. Un froid de glace l'avait envahie.

Ce devait être la mort et elle s'y abandonnait.

— Votre gourmandise vous perdra ! continua l'épouse, du ton de toutes les femmes au monde, devant les masculines faiblesses. Je vous avais demandé de me trouver une bonne nourrice pour notre cher petit.

— C'est ce que j'ai fait ! protesta-t-il d'un ton de petit garçon

grondé.

Comme, souvent, les êtres les plus redoutés, le terrifiant dévastateur filait doux devant sa femme.

— C'est ce que vous avez fait ! reprit-elle. Seulement, cette bonne « nourrice » (car je veux croire que vous avez vu juste sur ce point), vous n'avez pas craint de la rendre stérile ! Quand elle saura...

— Mais non... mais non... Vous exagérez. Elle est solide. Sinon, je remonterai vous en chercher une meilleure et nous nous régalerons de celle-ci. Nous lui épargnerons ainsi d'avoir à pleurer trop longtemps son propre enfant.

— Assez discuté ! Retirez-vous. Je vais essayer de la ranimer. Ah ! Vous n'en ferez jamais d'autres !

Avec des gestes presque doux, la femme du Drac baigna le front de la malheureuse qui ne tarda pas à recouvrer la parole, bien que la vue de l'épouvantable créature qui se penchait sur elle faillît lui porter un coup définitif cette fois.

Pourtant, elle eût dû s'y attendre ! Le Drac ne pouvait avoir pour compagne qu'un monstre de son espèce.

Malgré sa répulsion horrifiée, elle ne pense qu'à implorer :

— Tuez-moi tout de suite ! Que je rejoigne mon cher petit enfant. Vous êtes mère. Vous pouvez me comprendre...

— Calmez-vous ! calmez-vous ! dit l'autre. Votre enfant n'a pas souffert et vous ne serez pas à plaindre avec nous. Écoutez...

Et elle osa faire l'atroce proposition :

» Nous avons un fils, de l'âge qu'avait le vôtre, et j'ai voulu le nourrir. Hélas ! il dépérit...

— Et c'est à moi, dont vous avez tué l'enfant, que vous demandez de nourrir le vôtre ! Est-il possible que vous me croyiez capable d'y consentir ! Votre enfant ! votre enfant ! Oh !

Elle se représentait, avec un frisson, le monstre en réduction appliquant son ignoble gueule au sein qui avait été la source de vie d'une mignonne petite bouche rose.

Se rendant compte qu'elle ne la persuaderait pas, mais peu désireuse de renoncer à son projet par la faute de son bête de mari, M^{me} Drac n'insista pas.

— Vous avez la fièvre, ma pauvre ! Tenez ! ceci vous rafraîchira.

Ayant empli un gobelet, elle le tendit à la mère martyre qui but sans même s'en rendre compte, et, aussitôt, tomba dans un profond sommeil.

Quand elle s'éveilla, elle se rappela bien qu'elle avait eu un brave mari que sa disparition devait désoler. La boisson magique l'avait coupée de tout autre lien avec sa gentille existence passée.

Elle avait oublié son enfant et ce lavage partiel du cerveau la laissait

sans volonté. Elle accepta son sort inacceptable. Accomplissant son rebutant service, elle finit, même, par s'attacher à son hideux nourrisson.

M. et M^{me} Drac, enchantés de leur acquisition, avaient pour elle mille délicatesses. Par exemple, on lui servait à part ses repas, toujours composés de mets insoupçonnables : oiseaux, poissons, viande indiscutablement animale. Eux s'alimentaient autrement. Mais cela aussi, elle l'avait oublié.

Elle s'était habituée à leur compagnie, à leurs fétides émanations, comme elle s'était habituée à cette demeure gluante et opaque des fonds sous-marins.

Mais Drac junior se développait de jour en jour. Bientôt, il n'aurait plus besoin de ses soins.

Et voilà que le père commençait à la regarder d'un drôle d'air dont M^{me} Drac ne manqua pas de s'apercevoir.

— Non, mon ami ! Nous avons assez de provisions. Cette femme a sauvé notre enfant. Elle mérite que nous la laissions vivre.

Comme vous le voyez, M^{me} Drac n'était pas dépourvue de cœur ! Tant il est vrai que nul n'est jamais parfaitement mauvais, ni parfaitement bon, d'ailleurs.

Mais en M. Drac l'estomac l'emportait.

— Sa chair me paraît appétissante. Elle est jeune encore et je suis sûr que notre cuisinier l'accommoderait de façon délicieuse, selon la nouvelle recette dont il a parlé à midi.

— Impossible, mon ami. J'ai fait un rêve étrange dont je pénètre à présent le sens caché : la santé de notre enfant dépend de la santé de sa nourrice.

L'argument frappa le Drac qui aimait bien son monsticule et qui était fort superstitieux.

Il céda, quoique de mauvaise humeur, objectant :

— Allons-nous garder cette bouche inutile ? Ou la renvoyer parmi les siens pour qu'elle les mette en garde et les aide à nous tendre des pièges ?

— Comment le pourrait-elle ? Le breuvage d'oubli n'a pas perdu de son efficacité ! Nous avons fait ce qu'il fallait... du moins j'ai fait ce qu'il fallait (car si j'avais dû compter sur vous !) pour qu'elle n'emportât aucun souvenir gênant, et c'est une brave femme qui apprécie nos bontés.

Ah ! Le beau jour pour le mari de Thilda lorsqu'il la vit sur le seuil de leur masure. D'abord, il crut à un fantôme, mais il put vite se rendre compte qu'il s'agissait bien de sa chère femme.

Dire qu'il avait été sur le point de se remarier (décision qu'il garda

pour lui...). Sa Thilda lui plaisait plus que tout autre et les dieux la lui rendaient, toujours jeune et vive ! Trop heureux de la revoir, il ne lui demanda pas ce qu'elle avait fait durant ces sept années. Il n'évoqua même pas leur enfant disparu. Sans doute, le breuvage d'oubli avait-il l'étrange propriété d'agir aussi par contagion ?

Vaguement, elle pensait bien, quelquefois, aux maîtres insolites qu'elle avait servis de son mieux et au nourrisson qu'ils lui avaient confié. Mais elle avait l'impression de sortir d'un rêve dont les images se brouillaient, peu à peu, de plus en plus.

Jusqu'à ce matin de grand marché où elle vit, qui donc, au milieu de l'espèce de place qui séparait les cabanes tassées là et que l'on situe de nos jours du côté où se dressera Fièlouse ? Qui donc ? Le Drac en personne ! Il regardait autour de lui, l'air perplexe. Et Thilda, qui ne pouvait deviner qu'il cherchait une proie, s'approcha gentiment et demanda des nouvelles de Madame.

En fait de réponse, il éructa, furibond :

— Vous m'avez vu ? Vous me voyez ?

— Bien sûr, Monsieur.

L'étonnement rageur du monstre s'expliquait. Il se rendait, nous le savons, invisible à son gré mais grâce à une certaine pommade dont il s'enduisait. Or, il en avait donné un petit pot à Thilda, à l'usage de Drac junior qu'il emmenait quelquefois avec lui, hors des eaux.

Un soir que Thilda avait passé l'onguent magique sur le corps du jeune monstre, elle se frotta l'œil droit qui la démangeait, sans s'être lavé les mains. Depuis, elle voyait le Drac et les siens parfaitement au travers de la couche de pommade qui, pour tous autres, les rendait invisibles.

— Et c'est aujourd'hui que vous me le dites ? rugit-il, quand elle lui eut innocemment rapporté l'incident.

— Je ne pensais pas... je... Oh ! Monsieur, si j'avais su...

— Si vous aviez su, vous vous seriez tue encore, attendant d'avoir soulevé vos pareils, d'être en force. Moi ! moi ! le Drac ! J'étais à votre merci ! Ah ! je ne le resterai pas une minute de plus !

Et il lui plonge le doigt dans l'œil et le crève !

Il n'avait pas prévu que, par ce geste, il la délivrait en même temps du sort qui lui bloquait la mémoire.

Aveuglée par le sang, rendue folle par la douleur physique et la douleur des souvenirs, Thilda, comme l'avait craint le monstre, eut tôt fait d'ameuter tous les hommes vaillants de l'endroit. Son mari en tête, de gigantesques battues furent organisées. Mais le monstre ne pouvait être atteint puisqu'il pouvait toujours se rendre invisible et il y eut encore des imprudents pour se risquer sur les sombres bords.

Et maintenant ?

Maintenant, il est bon de nier l'existence du Drac comme l'on nie la réalité de son compère du Loch Ness.

Mais qui expliquera pourquoi, certaines nuits où le vent déferle et écarte les vagues, les chevaux, crinières roidies, se dressent, tout debout, et hennissent d'épouvante, tandis que les noirs taureaux foncent... sur quel ennemi ?

Oraison funèbre



ACQUES ROUSSEL pour l'état civil, on l'appelait Trompe-la-Mort. Non seulement il se tirait de tous les accidents, mais on pourrait presque dire que ses maladies ne le rendaient pas malade.

Cette fois, par exemple, où sa femme et lui furent conduits à l'hôpital pour une gigantesque indigestion d'escargots.

Comme on venait de l'installer dans son lit, un infirmier lui adressa ses vœux de prompt rétablissement :

— Que le Seigneur vous remette en santé, Roussel !

— Qu'il m'y garde, je n'en veux pas plus !

Puis, tout aussitôt :

» À quand la soupe ?

— Laissez d'abord passer vos gastéropodes ! s'écria l'autre, d'un ton pédant.

— J'connais point cet' bestiole.

— Comment vous sentez-vous ? reprit l'infirmier qui cherchait peut-être à lui changer les idées.

— Toujours bon appétit !

— Tant mieux ! tant mieux !

Mais il fallut servir un peu de soupe et de viande à Roussel, tant il faisait de tapage.

Encore ne fut-il pas contenté, trouvant la portion bien petite.

— C'est-y que vous en auriez donné la moitié à la Jeanne ?

Et le lendemain, à la même question :

— Comment vous sentez-vous ?

La même réponse :

- Toujours bon appétit !
 - Votre femme n'en dirait pas autant !
 - Ah oui ! Comment donc qu'elle se sent, la Jeanne ?
 - Elle a fini de souffrir. Cette nuit...
 - C'est-y qu'elle a passé ?
 - Hélas, mon pauvre Roussel !
 - Morte ? vrai de vrai ?
 - Vrai de vrai ! y a même pas plus vrai !
 - Que Dieu la repose !
- Puis, ayant réfléchi :
- Vous pourriez pas me faire donner une portion entière ?
- (Poudrias pas me faire douna pourcion entière ?)*



Quand le Diable a trouvé son maître



E COMTE DE... (son nom s'est perdu dans la nuit des temps), qui était veuf, vivait dans son vétuste, antique château, au cœur d'une vaste forêt, en compagnie de ses trois filles : Berthilde, Laïla et Minnie. Il les chérissait et elles le lui rendaient bien. Néanmoins, quand l'aînée, Berthilde, eut vingt ans, et la plus jeune, Minnie, seize ans, il trouva sa tâche un peu lourde. Même en cette respectable époque, trois grandes filles n'assuraient pas la tranquillité des parents, surtout quand elles étaient jolies et sans dot ! L'entretien du château et le souci de « garder son rang » absorbaient, quand ils n'excédaient pas, les revenus du comte.

Aussi fut-il agréablement surpris, le jour que le Diable émit l'intention de solliciter la main de l'une de ces demoiselles ! Il faut vous dire que le Diable ne se présenta pas avec ses cornes et ses pieds fourchus ! Il avait l'apparence d'un brillant lieutenant et, autant qu'à M. le comte, il plut à l'aimable trio. Mais sur laquelle avait-il jeté son dévolu ? C'était encore une idée d'autrefois de souhaiter marier d'abord les aînés ! La jeunesse, de nos jours, a mis bon ordre à tout ça. Or, le comte de... avait une secrète préférence pour la benjamine, Minnie, dont l'esprit inventif et la gaieté le rafraîchissaient.

Comble de chance, le Diable, nous voulons dire le fringant officier, la lui laissa. Il avait choisi l'aînée. On ne sait pas si les deux autres en éprouvèrent du dépit au grand dam de l'existence quotidienne au château.

On ne sait pas non plus si la nouvelle mariée s'éloigna avec un peu de mélancolie de la demeure de son enfance.

Son mari, qui l'avait prise dans ses bras, l'emportait à travers les airs. Plus haut ! Toujours plus haut ! Et puis, tout à coup, ils tracèrent dans l'étincelant azur des cercles concentriques qui allèrent en se rétrécissant jusqu'à ce que les jeunes époux parussent happés au milieu d'un invisible entonnoir. Et aussi vite et aussi haut qu'ils étaient montés ils plongèrent, saisis par l'irrésistible tourbillon qui les précipitait en bas, toujours plus bas !

— N'ayez crainte, mon amie ! Moi-même et mon armée avons creusé le chemin qui conduit à mon royaume !

Mais elle n'avait crainte. Avec une tendre confiance, elle s'abandonnait à ce mari si fort et si beau. À peine eut-elle un tressaillement, durant le trajet sous terre, entre des parois rocheuses que léchaient des flammes.

Peut-être même trouva-t-elle bien court ce singulier voyage de noces lorsqu'elle sentit le sol sous ses pieds.

— Vous voici chez vous, ma chérie !

Elle ne vit, d'abord, qu'un immense palais, tout blanc, d'un blanc de craie, d'un blanc de certaine cendre. Tout autour, des arbres, d'un vert cru, figés comme la blancheur morte des murs.

Des oiseaux volaient bas. Non, ils ne volaient pas vraiment. Ils nageaient, glissant dans l'air lourd et ils étaient étrangement silencieux.

Les fleurs – étaient-ce bien des fleurs ? – rappelaient ces rigides calices de métal ou de porcelaine ornant les pierres tombales.

Mais, d'un bras passé autour de sa taille, son mari l'entraîna vers le château et elle résolut d'oublier ici les couleurs et le ciel et les chants de dessus la terre.

Une nuée de serviteurs et de servantes avaient surgi de partout. Les hommes, en « queue de pie », ainsi que l'on appelle ces habits de cérémonie noirs, dont la veste se prolonge, derrière, jusqu'à mi-mollet. Ici, elle leur battait les talons. Ils avaient d'étranges souliers, pareils à des sabots de chevaux. Les femmes, en noir elles aussi, cachaient les leurs sous d'amples jupes au ras du sol.

Quand ils parlaient, leur langue, longue, pointue et rouge, sortait de leur bouche édentée, avec des sifflements de vipère. Tous avaient le teint verdâtre et un regard aigu qui vous pénétrait en coup de lance.

Berthilde en eut l'intuition : ces gens, au milieu desquels elle allait vivre, ne l'aimaient pas et c'était peu dire encore de la femme que lui présentait son mari sous le nom de Lilitha, ajoutant :

— Votre première femme de chambre.

La timide petite mariée n'osa pas protester tandis que l'autre étirait sa grande bouche en une grimace de sourire. Malgré son inexpérience, Berthilde devina quelle jalousie rongait l'horrible diablesse.

Sans doute avait-elle rêvé à occuper la place tenue maintenant par l'étrangère ?

Elle ne s'en montra pas moins experte à servir la maîtresse qui lui était imposée et, peu à peu, la jeune femme sentit fondre ses appréhensions. D'ailleurs, son cher mari n'était-il pas là pour la défendre ?

Mais un jour, il lui annonça qu'il était obligé de s'absenter :

— Simple voyage d'affaires !

— Mon doux Seigneur, ne puis-je vous accompagner ? pria-t-elle. Je ne vous encombrerai pas.

— Vous m'accompagnerez une autre fois. Je vous laisse le soin de maintenir la bonne marche de tout, ici.

Et il lui tendit un trousseau de clés.

— Elles sont au nombre de vingt-quatre. Mais je vous défends d'utiliser la vingt-quatrième, qui ouvre la vingt-quatrième porte.

Il avait parlé avec une sévérité inaccoutumée dont il parut se repentir en lui offrant un magnifique collet de fourrure.

— Pour vous garder du froid, ma petite femme !

Et, l'ayant embrassée, il disparut sans qu'elle sût trop comment.

La belle fourrure ne la consolait pas. Elle se sentit seule et perdue, livrée à la haine de Lilitha. Pour tromper son inquiétude, elle se donna des airs affairés et décida de procéder à l'inventaire des vingt-trois pièces où il lui était permis d'entrer. La distraction fut piètre. Le contenu de ces vingt-trois pièces était tel qu'on eût pu le trouver en n'importe quelle maison confortablement montée.

Mélancolique, la jeune femme sortit dans le jardin, resserrant autour d'elle son collet de fourrure. La précaution était inutile, car la température étouffante demeurait immuable comme le vert des feuilles et comme le lent glissement des oiseaux nageurs.

Ah, que les heures seraient longues, loin de son beau mari ! pensait-il à elle, en cet instant ? Quel secret symbolisait cette vingt-quatrième clé d'usage interdit ?

Précisément, Lilitha accourait, tenant le trousseau tentateur.

— Madame l'avait oublié sur la table du vestibule ! expliqua-t-elle avec une obséquieuse hypocrisie.

— Rapportez-le où vous l'avez pris. Je n'en ai plus besoin.

— Oh ! Madame pourrait en apprendre beaucoup en ouvrant la vingt-quatrième porte ! Et Madame a le droit de savoir !

Mais Madame, incorruptible, lui arracha les clés et se retira sans un mot.

Elle ne désobéirait pas à son mari. Évidemment, il était parfois étrange. Au fond, elle le connaissait peu. Et qu'avait voulu dire cette fille avec ces choses qu'elle avait le droit de savoir ? Elle ne devait pas chercher à savoir. Lilitha serait trop heureuse de la tenir ensuite sous

sa dépendance. Mais bien sûr ! La fourbe la poussait à mal faire afin de la dénoncer ensuite à son mari ! Elle ne lui donnerait pas cette joie.

Il est vrai que – ouvrirait-elle la vingt-quatrième porte – elle n'aurait pas à informer sa domestique ; Lilitha n'en saurait rien ! Ni son mari. Alors ? pourquoi pas ?

Mais il faut croire qu'elle était de nature obéissante – ou craintive ? – car elle résista pendant près de vingt-quatre heures.

Tous dormaient encore au palais (du moins elle le croyait...) quand, en pantoufles et robe de nuit, sa moelleuse fourrure au cou, elle introduisit la vingt-quatrième clé, et tourna... une fois... deux fois... trois fois... Boum ! La porte s'ouvrit brusquement, vomissant des flammes. Elle eut le temps de refermer. Seule, sa belle fourrure avait été roussie.

— Ah ! méchante Lilitha ! haleta-t-elle, tremblant de la tête aux pieds. Tu savais ce qu'il y avait derrière cette porte ! Tu me voyais déjà grillée dans les flammes. Comme tu vas être furieuse de constater l'échec de ton complot criminel !

Mais à sa grande surprise, Lilitha, qui arrivait sur ces mots, n'avait pas l'air furieux du tout, et geignait de sa voix sifflante :

— Ma Princesse me juge mal. Je ne pourrais souhaiter mieux que de la voir sauvée...

Berthilde ne l'écoutait pas. S'étant ressaisie, elle se livra aux préparatifs du succulent dîner qu'elle offrirait à son cher mari pour se pardonner à elle-même son péché de curiosité.

Et le Diable ne se fit pas attendre. Il était joyeux. Là-haut, sur la terre, ses affaires avaient bien marché. Les vols, les agressions se multipliaient, avec, en sourdine, des bruits de guerre.

Berthilde accourut, parée de son collet de fourrure. Ah ! À l'œil du Diable, les traces de roussi ne pouvaient échapper. Berthilde avait désobéi.

Il n'hésita pas. Sans un mot, il se saisit de la parjure, et la jeta dans les flammes.

Puis il se mit à table, servi par Lilitha qui jubilait et le croyait revenu de cette idée de chercher femme parmi ces créatures qui n'étaient pas des leurs (du moins, pas encore...) Sa décevante expérience le détournerait de recommencer !

Lilitha se trompait, le Diable pensait beaucoup de bien des mariages mixtes ! Sa brève union avec Berthilde lui avait apporté un bonheur que ne pourraient lui donner ses sujettes les mieux disposées à lui plaire. Cependant, il ne regrettait pas son geste définitif. À faute capitale, peine capitale.

Et il témoigna de sa fidélité en se rappelant que le comte avait

encore deux filles. Transformé, cette fois, en gentilhomme campagnard, il se présenta donc chez son beau-père qui, sans soupçons, s'empressa d'agréer sa demande.

— Prends celle que tu veux ! dit-il et le Diable, toujours par esprit de continuité, choisit la cadette de Berthilde : Laïla.

Si la dernière en eut du dépit, nous n'en savons rien, et les nouveaux époux n'y prêtèrent garde. Tendrement enlacés, ils s'envolèrent à travers l'azur jusqu'au rebord du mystérieux entonnoir qui les happa dans son vertigineux tourbillon et la longue, longue descente, dans les insondables abîmes, les amena jusqu'au pays de dessous la terre.

Hélas ! tout se passa comme pour la précédente épouse. Sur l'incitation perverse de la démonsse, Laïla ouvrit la porte fatale, y brûla le collet de fourrure que lui avait offert son mari avant de la quitter pour une courte absence. Et son mari, à la vue des traces révélatrices, la jeta, à son tour, dans les flammes.

De nouveau, l'espoir fleurit au cœur de Lilitha.

De nouveau, le diable, fidèle à sa manière, souffla sur ses rêves ambitieux. Ce n'était pas encore cette fois qu'elle deviendrait « la première dame du royaume Enfer ».

Mais il ne crut pas mauvais de se donner du galon et ce fut en officier supérieur qu'il se présenta au château pour demander au comte s'il ne lui restait pas une fille à marier.

Et le noble quinquagénaire de s'écrier, toujours libéral et remerciant Dieu :

— Oui ! oui ! Il m'en reste une ! celle-ci ! (et il désigna Minnie qui venait d'entrer) prenez-la si vous voulez !

Le Diable voulait bien et la belle enfant aussi, que cette flatteuse démarche débarrassait du complexe (comme l'on dit aujourd'hui) que lui donnait la crainte de rester vieille fille.

Il la prit dans ses bras et l'étonnant voyage, ascensionnel et descendant, commença.

La haine de Lilitha atteignit son paroxysme, sans lui faire renoncer à prendre un jour la place que lui volaient ces fades intruses. Elle était patiente et, après tout, n'avait-elle pas l'éternité devant elle ?

L'espoir refleurit dans son cœur lorsqu'elle entendit le Diable annoncer à sa femme :

— Je pars pour quelques jours. Simple voyage d'affaires. J'en profiterai pour apporter à votre père une caisse d'or. Il me parut en avoir besoin. Le toit du château est crevé de part en part !

— Vous êtes bon, mon doux Seigneur !

— Oui ! on ne le sait pas assez ! Faites-moi donc préparer cette caisse, ma mie.

Puis :

» Voici les clés de la maison. Elles sont au nombre de vingt-quatre, mais je vous interdis d'utiliser la vingt-quatrième et d'ouvrir la vingt-quatrième porte.

La petite épouse promit gentiment. Son cher mari pouvait partir l'esprit en repos. Ce qu'il fit, non sans lui avoir offert un magnifique collet de fourrure dont elle se para tout de suite.

Mais quand elle se fut bien contemplée et qu'elle eut été faire un petit tour au jardin, resserrant son chaud vêtement avec de fausses mines frileuses, elle se demanda comment elle occuperait ces quelques jours de voyage.

— Que ne suis-je capable de distraire ma Princesse avec un air de viole ou de luth !

Ce regret, c'était son page favori qui l'exhalait.

Il avait voué à Laïla une fervente dévotion. Lilitha, qui s'en aperçut la première, n'avait pas manqué d'y voir un moyen de ruiner sa rivale dans le cœur et l'esprit du Diable. Mais aux premiers mots cherchant à éveiller ses soupçons, le Diable éclata d'un de ces rires qui secouent jusqu'à la croûte terrestre. Et le Diable avait raison, le petit page aimait Laïla d'un très pur amour. De tels sentiments se rencontrent, paraît-il, aux Enfers. Certains philosophes religieux y voient une promesse de rachat. Revenons à notre histoire !

Le petit page avait été, durant sa vie d'homme, un célèbre virtuose qu'une mort tragique enleva à ses admiratrices. Or, l'une des formes de son châtiment consistait à s'acharner sur ses instruments sans en tirer le moindre son. Atroce supplice !

— Plus atroce, ma Princesse, puisqu'il me prive du bonheur d'adoucir votre mélancolie.

Mais l'épouse momentanément esseulée se souvint des tâches ménagères qu'elle avait à remplir et décida de procéder à l'inventaire des réserves du château.

Elle s'y mit consciencieusement, ouvrant, une à une, les vingt-trois chambres qui renfermaient les provisions de bouche et le linge de maison.

— À la place de Madame, susurra à son oreille la voix mielleuse de Lilitha, j'ouvrirais la vingt-quatrième chambre. Elle y trouverait la réponse à toutes les questions qu'elle se pose.

— Il n'est aucune question que je ne puisse poser à mon cher mari ! lança Minnie, congédiant l'impertinente.

Cette fille lui révélait à elle-même des pensées qu'elle s'efforçait d'enfouir, avec beaucoup plus de peine durant l'absence de son mari.

Elle avait eu raison de ne pas l'écouter.

— Ma Princesses doit se méfier de Lilitha qui ne pense qu'à détruire son bonheur ! lui avait dit un jour son page.

Minnie avait souri, sûre de son pouvoir et de sa triomphante

jeunesse ! Elle souriait encore, ce jour-là, tenant dans sa main la vingt-quatrième clé. Son mari l'aimait trop pour ne pas lui pardonner d'avoir enfreint ses ordres !

D'ailleurs, ne serait-ce pas un moyen de mesurer son amour pour elle ?

Et encore ! à condition qu'il découvrit sa désobéissance ! Minnie se jugeait assez adroite pour n'être pas surprise...

Ôtant sa belle étole de fourrure qui n'aurait fait que gêner ses mouvements, elle ouvrit la porte fatale. Elle ouvrit... et elle vit ! Elle vit ses deux sœurs se tordant dans les flammes !

Sans perdre une seconde, elle se saisit de Berthilde. Puis, de toutes ses forces ramassées, elle parvint à repousser la porte de l'éternel crématoire ! Après quoi, elle introduisit la rescapée dans la caisse vidée d'une partie de son contenu. Nous ne savons pas si elle fora des trous pour la respiration. Mais quand on a passé des mois dans le feu, on est capable de supporter bien des choses !

Quand il revint de voyage, le Diable, constatant que l'étole témoin était intacte, se félicita d'avoir enfin trouvé l'épouse docile et sans curiosité déplacée, seule propre à assurer le bonheur d'un mari !

Aussi promit-il de revenir très vite après avoir apporté au cher Papa la récompense que celui-ci méritait bien.

Et sans perdre de temps, il partit, chargé de la fameuse caisse, qu'il se contenta de remettre à l'intendant du comte, tant il était pressé de rejoindre sa petite femme.

Mais sa petite femme entendait utiliser encore ses bons offices :

— Vous êtes-vous rendu compte, mon doux Seigneur, que le château de mon pauvre père menaçait de s'écrouler, miné dans ses fondations ? Alors à quoi servirait un toit neuf et solide ?

— Vous voyez juste, ma mie et, quoi qu'il m'en coûte de m'absenter de nouveau, je parerai au danger ! Préparez-moi une autre caisse d'or !

Alors, ce qu'elle avait fait pour sa sœur aînée, Minnie le fit pour Laïla et le Diable repartit, fier d'être aussi généreux.

Pourtant, il n'était pas au bout de ses largesses.

Minnie ne tarda pas à lui suggérer ensuite avec des mines enjôleuses, irrésistibles, de pourvoir au règlement de certaines dettes contractées par son père.

— Je n'avais pas osé vous en parler jusqu'ici ! Vous avez déjà tant fait ! Et mon père...

— Votre père gère bien mal son budget, observa le Diable un peu bougon. Enfin, il ne sera pas dit que je lui refuserai ce dernier service, conclut-il sans enthousiasme en appuyant sur le mot dernier. Préparez donc une autre caisse d'or. En attendant, je vais tirer quelque gibier.

Comme il se harnachait pour la chasse, Minnie le prévint qu'il la

trouverait peut-être endormie à son retour.

— Je suis fatiguée et cela me fera paraître le temps moins long.

Le Diable, compatissant envers la féminine fragilité, se retira.

Alors Minnie appela son page fidèle auquel elle demanda de lui apporter un gros bloc de glaise. Sans manifester son étonnement, il s'exécuta, et, peu à peu, le désespoir au cœur, il comprit. Dans le bloc de glaise, Minnie sculpta sa propre statue qu'elle revêtit d'une de ses robes, coiffa d'une tresse de ses cheveux et enveloppa de sa belle fourrure. Puis elle l'étendit sur le divan.

Restait à se tasser dans la caisse, vidée d'une partie de son contenu. Quand elle y fut parvenue, elle permit à son gentil amoureux de lui baiser la main. Pauvre petit diable ! Se doutait-elle de l'héroïsme dont il eut à faire preuve pour clouer et barder solidement l'insolite véhicule qui, à tout jamais, emporterait sa Dame ? Ses coups de marteau résonnaient moins que ses larmes tombant sur la caisse.

Il avait à peine fini au retour du Diable qui lui reprocha de faire du bruit.

— Ne vois-tu pas que ta maîtresse se repose ? dit-il, désignant la forme gracieusement couchée sur le sofa. Allons ! aide-moi à charger cette caisse ! Je suis sûr que la maligne n'y aura pas laissé la moindre place ! ajouta-t-il en riant. Bast ! Je n'en serai pas plus pauvre !

Quand il revint, elle dormait toujours.

« Je vais la déposer tout doucement sur son lit ! » dit-il, se penchant au-dessus de la forme étendue, pour la soulever avec délicatesse. Mais comme elle était lourde ! Elle qu'il avait connue si légère !

— Minnie ! ouvre les yeux ! C'est moi, ton petit mari !

Oh ! il fallait la tirer de cette léthargie. Pour cela, rien ne valait une bonne gifle ! Pan ! Eh quoi ? sa main restait collée au cher visage !

Ah ! qui eût vu son expression fût tombé mort d'épouvante.

« Elle m'a joué ! » hurla-t-il et il se précipita sur la vingt-quatrième porte qu'il ouvrit violemment. Berthilde et Laïla ne se tordaient plus dans les flammes.

Sa fureur fut telle qu'il en oublia de refermer la porte, et le feu qui en avait jailli s'étendit à tout le centre de la terre où, comme chacun sait, il continue de brûler.

Le Diable avait trouvé plus fort que lui. Offensé dans son orgueil, il en fit une crise de dépression, qui valut aux pauvres hommes une période de paix fraternelle et d'espoir. Il s'est bien rattrapé depuis.



La mort du dragon



CHWARTZ, le Tzigane, était pauvre d'argent mais riche de la fidélité de ses deux compagnons à quatre pattes, ses deux chiens : Mokant, le malicieux, et Trutz, le bagarreur.

Ce jour-là, après quelques commissions en ville, tous trois s'en retournaient au campement et, voyant qu'il était tard, décidèrent de prendre un raccourci à travers bois.

À peine y avaient-ils pénétré, qu'un écureuil, qui du haut d'un arbre scrutait l'horizon, leur cria :

— Arrêtez-vous ! Le dragon est ici !

Cet après-midi même, Schwartz avait entendu parler du dragon, mangeur d'hommes et de bêtes, avec une préférence marquée pour la chair tendre des tout petits enfants.

Sur l'ordre du roi, avaient eu lieu des safaris comme nous n'en verrons jamais. Ils avaient été sans résultat malgré l'augmentation de la prime offerte au valeureux citoyen qui serait venu à bout du monstre.

Mais d'après la rumeur, il exercerait présentement ses ravages sur l'autre versant de la colline.

— Ne peux-tu pas te tromper, écureuil ?

— Je n'en ai pas l'habitude et je vois loin ! déclara le grimpeur, d'un air pincé.

— J'ai vu briller ses yeux comme des plaques de rubis et d'or ! renchérit la pie.

— Et j'ai entendu battre sa queue ! marmonna une vieille chouette réveillée par ce bavardage.

— Un dragon ! jappait Trutz, émoustillé. Je n'en ai jamais vu !

— Et tu n'auras pas le temps de voir celui-ci si tu t'approches de lui ! siffla un superbe serpent. Malgré la suspicion en laquelle il convient de tenir quiconque de cette gent insidieuse, cause première de nos maux, son avis eut raison des dernières hésitations de Schwartz.

— Merci, amis ! dit-il. Je suivrai vos conseils, laissant à d'autres, plus hardis et mieux armés, le soin de s'attaquer au monstre.

Cependant, le serpent, toujours bien de sa race, rappela d'un ton doux :

— Le Roi a promis fortune et honneurs en récompense de sa capture !

— Ne te laisse pas tenter, mon garçon ! grommela de nouveau la chouette qui n'arrivait pas à se rendormir.

— Sois tranquille, grand-mère ! répliqua cet arrière-petit-fils d'Adam. Un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras » ! et je tiens à ma peau plus qu'à celle du dragon.

Mais il n'eut plus envie de rire de son calembour.

Où étaient donc passés Trutz et Mokant ?

— Je les ai rencontrés qui couraient à grande esbroufe vers le cœur de la forêt ! dit une fouine, se frottant le nez.

— Droit sur le monstre ! compléta, toute tremblante, une fauvette, la tête au bord de son nid.

Le Tzigane n'écoutait plus. Sans réfléchir, il s'était élancé, n'ayant peur que pour ses compagnons fidèles, qu'il sommat désespérément :

— Mokant ! Trutz ! Ici !

Tandis que, inaccessibles, les chiens fonçaient dans un fracas guerrier d'abois et de branches.

Et soudain, alors qu'il croyait les avoir rattrapés, il ne les vit plus, il ne les entendit plus. Un étrange silence s'était abattu, si lourd que les feuilles même cessèrent de frémir.

— Mokant ! Trutz ! Mok...

La moitié du mot lui resta dans la gorge. Il se trouvait devant l'horrible bête, gigantesque, au corps recouvert d'écailles avec des ailes qui semblaient faites de dures lames d'acier et ses énormes narines qui soufflaient du feu.

— De quel droit viens-tu troubler mon repos, Tzigane ? gronda-t-il d'une voix aussi terrifiante que sa vue.

Mais le souci de ses chers disparus l'emportant, Schwartz parvint à articuler :

— Je cherche mes chiens... M... Monseigneur. (Il avait un peu buté sur le titre. Après tout, qui ne serait pas flatté de s'entendre appeler Monseigneur ?) Les avez-vous vus ?

— Pfft ! (Et les flammes qu'il rejeta par les narines répandirent une infernale odeur de soufre.) Parles-tu de ces bruyants pucerons que je viens d'avaler ?

À ce moment, sortirent de la panse du dragon de rauques appels que Schwartz identifia douloureusement.

— Eh oui ! je les ai gobés tout vivants. Toi, je prendrai le temps de te mastiquer pour ne pas me charger l'estomac.

Décidément intrépide, le Tzigane tira son couteau et... comme il peut arriver quand on oublie de craindre pour soi, le coup fut prodigieux, ouvrant, dans le ventre de la bête, une sorte de boutonnière d'où se ruèrent les chiens prisonniers.



Le coup fut prodigieux...

Las ! On ne surprend pas, par deux fois, un dragon !

Si les blessures de sa chair, d'ailleurs aussitôt refermées, furent à peine pour lui une égratignure, la blessure de son orgueil fut bien autre chose ! Un combat sans merci, comme jamais l'on n'en vit au cœur des forêts antiques, transforma la clairière en un lac de sang, boursoufflé de touffes de poils et piqueté de fléchettes, dures et droites, comme des lames d'acier.

Sa première victoire avait-elle galvanisé Schwartz ?

Avait-elle, en revanche, privé l'adversaire d'une partie de ses moyens ?

Tout à coup, dans un bruit de tonnerre, le monstre, jusque-là invincible, le devastateur des contrées, le mangeur de chair fraîche, le dragon enfin, s'effondra, et le sol trembla sous son poids.

Un homme, deux chiens, et leur mutuel amour avaient accompli l'exploit impossible.

Aussitôt, un immense « alléluia » clamé par toute la forêt porta la nouvelle à travers le monde.

Schwartz n'en fut pas impressionné ! Il n'était occupé que de panser ses chiens et ses chiens n'étaient occupés que d'étancher, à grands coups de langue, ses propres blessures.

Pas plus qu'au chant joyeux répercuté au loin, ils ne prirent garde à ce bruit de fuite dans les branches... Un témoin invisible avait assisté au combat. Schwartz devait se le rappeler plus tard.

Un autre événement acheva de les détourner de ce qui n'était pas leur cher trio reconstitué ! Une source jaillissait près d'eux, soit qu'il s'agît de l'une de ces fontaines dites, précisément, intermittentes, ou bien d'une attention de la nature envers ses sauveurs ? Ils s'y rafraîchirent avec délices. Ainsi revigorés, nos héros s'éloignèrent, laissant l'immense dépouille sur laquelle, déjà, avaient foncé, de tous les points du ciel, des bandes de corbeaux.

Le Tzigane emportait en souvenir quelques-unes des plumes d'acier du géant abattu. Il les distribuerait aux enfants de sa compagnie.

La grand'route et la bonne poussière avaient achevé d'assécher leurs plaies quand ils arrivèrent non loin de la ville aux abords de laquelle se tassait la multicolore famille des errants.

Mais des bruits de fanfare, des gens qui couraient en chantant intriguèrent Schwartz et ses deux compagnons ! Grâce à la fontaine miraculeuse, ils se crurent assez bonne mine pour n'être pas remarqués et, après ce qu'ils venaient de vivre, ce bain de foule leur serait salutaire.

Toutefois, quelle était donc la cause de cette effervescence ? Nulle fête n'avait été annoncée ? Ce n'était même pas jour de marché !

Des banderoles qui claquaient au vent surmontaient les rues. Si l'un

de nos trois amis avait su lire, il eût été bien surpris. Les banderoles portaient, en lettres majuscules, ces mots : « Bienvenue à notre Libérateur ! »... « Vive notre Libérateur bien-aimé ! »

Mais aucun des trois ne savait lire. Seulement, un gros homme voulant les chasser, nos tueurs de dragon ripostèrent, faisant front au rassemblement hostile qui les avait encerclés sur-le-champ.

Nul ne peut dire ce qui serait arrivé sans un remous de la multitude et la dispersion des méchants gadje. Un magnifique cortège s'avancait. En tête, en carrosse découvert, le Roi ! Et aux côtés du Roi, un personnage lui aussi fastueusement vêtu, et étincelant de bijoux. Sans doute, pensa Schwartz, un autre roi en visite. Tous deux également acclamés par le peuple en délire.

Sur la grand'place, le cortège s'arrêta. Là, supportant deux fauteuils de velours et d'or, un trône avait été dressé où montèrent le souverain et son invité.

Puis l'on fit silence. Le Roi allait parler !

« Mes chers vaillants sujets, vous voyez à ma droite le plus vaillant d'entre vous, Arnolphe Baré, qui, au péril de sa vie, vient de nous sauver tous en terrassant le dragon qui... »

Ô lèse-majesté ! Ô crime inexpiable !

Un rire sonore interrompait le Roi, frappant la foule d'une épouvante quasi sacrée, tandis que le Tzigane, car c'était lui, riait toujours. (On n'imagine pas comme le fait d'avoir tué un dragon vous donne de l'audace !).

— Que l'on m'amène cet homme ! ordonna le Roi qui jugea bon de préciser : vivant et indemne.

Il fallait donc renoncer au plaisir de lyncher le Gitan et se contenter de le pousser à coups surnois, lui et ses chiens, au pied du trône.

— Qui es-tu pour rire des paroles de ton Roi ? interrogea le Souverain.

— Je suis celui qui terrassa le dragon, je veux dire avec mes chiens.

— Viens plus près, Tzigane, tu as l'air d'un honnête homme, mais comment pourras-tu prouver ce que tu avances ?

— Que votre Majesté regarde à sa droite.

Sa Majesté tourna la tête. Le fauteuil de droite était vide. L'imposteur, en s'enfuyant, prouvait avec éclat la bonne foi du Tzigane.

— Cet homme sera châtié selon sa faute ! décréta le Roi. Mais comment réparer le tort qui te fut fait et comment récompenser ta bravoure ? Parle, que veux-tu ?

Durant cette solennelle proclamation, tous les assistants baissaient la tête. Quelques-uns transpiraient d'anxiété. Le gros homme qui avait

molesté le trio tout à l'heure, témoigna, pour s'éclipser, d'une souplesse d'anguille, suivi par ceux qui lui avaient prêté main-forte.

— Ne m'entends-tu pas ? Quoi que tu demandes, je te l'accorde !

La foule s'éclaircissait à vue d'œil. Le Gitan allait demander leur tête à tous, c'était sûr, ou leurs terres et leur bétail ! Ah ! que cet Arnolphe avait donc mal organisé son affaire !

— Je peux te donner tout l'or de mes coffres !

— Il crèverait ma besace !

— Je peux te donner des villes !

— Qu'en ferais-je ? J'ai toute la terre !

— Eh bien ! Me diras-tu...

Le Roi s'impatiait, vexé par l'indifférence de cet homme, pauvre entre les pauvres, et qui dédaignait ses présents, et quels présents !

Enfin, Schwartz parut comprendre ce qui lui arrivait. Il parla :

— Puisque vous tenez à me faire plaisir, grand Roi, ne punissez pas le pauvre Arnolphe. Il aurait bien voulu tuer le dragon. Ce n'est pas sa faute si je l'ai devancé.

Un murmure gros de repentir et d'admiration parcourut l'assistance qui resserra ses rangs.

— Il sera fait selon ton désir, mon fils. N'as-tu pas d'autres vœux ?

Passé les premiers moments de l'exubérante gratitude, le roi ne refusait pas de s'en tirer à bon compte...

— Je voudrais encore quelque chose... poursuivit Schwartz. Ce serait un édit par lequel Votre Majesté accorderait droit de séjour à toutes les compagnies de Tziganes qui traverseraient son royaume.

— Tu as ma parole ! Tous ceux d'entre vous qui s'arrêteront en mon royaume y trouveront le meilleur accueil. Et ensuite ?

— Ensuite ?

— Je veux dire : quelle requête te reste-t-il à formuler ?

— Mais... aucune, Votre Majesté !

Et Schwartz s'éloigna, ses chiens sur les talons.

Le trésor qu'il emportait consistait en quelques fléchettes étranges, taillées en forme de plume, de dur métal tranchant. Elles étaient un peu poisseuses, avec des taches brunâtres.

Ah ! la belle histoire qu'il raconterait, durant les veillées autour des feux, et qui, de halte en halte, presque sans qu'il le voulût, s'embellirait encore !



Le pauvre Bohémien ou les métamorphoses de quelques grains de blé



L Y AVAIT une fois un pauvre Bohémien, vraiment aussi pauvre qu'on peut l'être, puisqu'il n'avait rien à lui, sauf ses haillons, et c'est vous dire qu'il en était réduit à la mendicité. Mais il avait ses donateurs habitués qui lui ouvraient volontiers leur porte quand il y frappait. Parmi ceux-là, une certaine veuve n'en crut pas ses oreilles quand elle l'entendit réclamer, en plus d'un morceau de pain, quelques grains de blé.

— Serait-ce pour ensemer ton champ ? fit-elle avec ironie.

— Tu ne sais pas si bien dire ! répliqua-t-il, fort sérieux.

— Et, où est-il, ton champ ?

— Il est là où moi seul peux aller !

La veuve hocha la tête avec compassion.

Pauvre Bohémien ! La misère lui avait fêlé la cervelle ! Il ne fallait pas le contrarier ! Aussi le gratifia-t-elle de deux bonnes poignées de blé.

Et le pauvre Bohémien se rendit chez un riche fermier auquel il demanda :

— Garde-moi ces grains de blé. Je reviendrai bientôt les chercher.

Le riche fermier ne s'étonna pas de la bizarre requête. Les poches du pauvre Bohémien devaient être toutes trouées. On ne pouvait lui refuser cet humble service.

Comme il l'avait dit, le pauvre Bohémien fut vite de retour pour reprendre ses grains. Hélas ! hélas ! Une poule du fermier les avait picorés jusqu'au dernier.

Mais le fermier était un brave homme :

— Console-toi, dit-il. Je vais t'en compter deux mesures.

— Garde ton blé ! J'emporte *ma* poule ! déclara le pauvre Bohémien, se saisissant de la volatile présumée coupable.

Et comme le fermier ébahi restait la bouche grande ouverte :

— Elle est *ma* poule puisqu'elle contient *mon* blé !

L'autre, mis de bonne humeur par une fructueuse affaire réussie ce matin-là, au marché, trouva la prétention si drôle qu'il manqua s'étrangler de rire et ne chercha pas à reprendre sa poule qui, elle, contestait à coups de bec et cris rauques.

Tandis que son ravisseur s'en allait chez un voisin pour la lui confier :

— Garde-moi ma poule. Je reviendrai bientôt la chercher.

Or, le voisin avait un chat et la poule passa dans le ventre du chat.

Constatant la chose, le pauvre Bohémien n'hésita pas :

— J'emporte *mon* chat.

Mais le voisin se rebiffa. Il avait besoin de son chat qui le débarrassait des souris.

Et voilà que, dans la bagarre, le chat, par une fatale erreur, lacéra le visage de son maître qui, furieux et injuste, abandonna la « sale bête » à son ravisseur !

Poursuivant sa tournée, le pauvre Bohémien fit halte un peu plus loin, et, à la servante qui le reçut :

— Garde-moi mon chat. Je reviendrai bientôt le chercher.

Quand il revint, un énorme dogue, dans un coin de la cour, était en train de digérer le chat !

— J'emmène *mon* chien ! dit alors le pauvre Bohémien.

Et la servante n'osa pas entrer en lutte avec lui.

Puis le chien fut mangé par un bœuf et le bœuf par un cheval, tout aussi carnivore, et qui fut, pour ainsi dire, la dernière étape de cette métamorphose animale. En effet, il plut au grand roi qui passait par là et qui l'enfourcha sous les yeux du pauvre Bohémien déconfit.

Adieu blé, poule, chat, chien, bœuf et leur fringant contenant.

Attendez ! Le roi ne voulait qu'emprunter le cheval. Mais l'ayant tué sous lui, il tint à dédommager son propriétaire. Et comment ! Il lui offrit tant d'argent que l'ex-pauvre Bohémien se métamorphosa à son tour ! Il devint un riche, un richissime gentilhomme campagnard !

Et nous ne sommes pas au bout de nos surprises ! Figurez-vous que l'opulent ex-pauvre Bohémien se révéla capable de reconnaissance ! Il épousa la veuve qui lui avait donné les grains de blé, départ de sa

fabuleuse aventure !

Ah ! qu'il eût donc mieux fait d'être ingrat !

Sa chance tourna tout aussitôt. L'ex-veuve montra sa vraie nature, celle d'une mégère impossible à apprivoiser, et dépensière ! La fortune de son mari ne résista pas à ses coûteux caprices. Le richissime gentilhomme campagnard se vit ramené au triste état de pauvre Bohémien.

Faut-il voir, dans cet aboutissement lamentable, un simple exemple des risques encourus par tout homme, si malin soit-il, quand il prend femme ?

D'autres diront qu'il avait plus que mérité son châtiment, pour avoir fait, de braves bêtes innocentes, une aussi horrible monnaie.

À chacun son idée là-dessus.

La magicienne et la Tarasque



AIS LE DRAC n'était pas seul de son espèce à hanter les embouchures marécageuses de ce vieux Rhône « qui vient des terres les plus reculées où sont les portes de la nuit ».

Le Drac eut son homologue féminin, la Tarasque, les meilleurs auteurs apparentant au beau sexe (si l'on peut dire !) cette autre monstrueuse créature.

Y avait-il entre eux quelque lien de cousinage ? Comment s'étaient-ils partagés leurs sous-aquatiques royaumes ? Le Drac en est-il resté le maître unique après la mort de la Tarasque ?

Voici, en tout cas, ce que nous connaissons de cette dernière !

Horrible, donc, gigantesque, cela va de soi aussi, elle tenait du crocodile et du bœuf ! Du crocodile par sa peau écailleuse, du bœuf par sa tête cornue !

Ses ravages s'étendaient fort au delà-du delta, jusqu'à Tarascon, qui peut-être lui doit son nom. La Tarasque, douée – ou affligée – d'un appétit d'ogre, mangeait les humains et les bêtes mais préférait les premiers, qu'elle capturait, parfois, avec des ruses qui prouveraient qu'elle fut bien une personne du sexe. Le Drac, pourtant, on l'a vu, diaboliquement astucieux, ne lui arrivait pas à la cheville.

Elle ne se contentait pas, comme lui, de la pêche à l'appât et la fameuse pommade qu'il employait pour se rendre invisible devait la faire sourire. Elle avait mieux ! Elle pouvait modifier son apparence... durant douze heures seulement, il est vrai. (Cette limitation lui avait été imposée par le Conseil des dieux infernaux qui la trouvaient un peu trop envahissante.) Ainsi, avait-elle jeté son dévolu sur quelque

bel adolescent ? Elle se montrait à lui sous l'aspect d'une ravissante jeune fille. L'enfance de l'art, direz-vous ? Pas tellement... pas toujours... Écoutez l'histoire du pauvre Andreosius :

Il ne la regarda même pas quand elle vint à lui, évitant, avec légèreté, les trous d'eau. Il se rendait chez sa fiancée, la tête et le cœur tout agités de tendres rêves. Sans s'étonner de rencontrer sur les marais cette étrangère à la contrée, il la salua distraitement. Et voilà que, tout à coup, ce fut sa fiancée qu'il eut devant lui.

— Ménilla ! s'écria-t-il. J'allais chez toi ! Que fais-tu dehors, si tard ?

La surprise d'Andreosius devint de la stupéfaction, et la stupéfaction de la douleur quand il entendit sa douce petite Ménilla lui répondre, d'un ton rogue :

— Je suis dehors s'il me plaît et tu n'as plus à venir chez moi. Passe ton chemin !

Il voulut la retenir, la saisit par le bras, et tout aussitôt, la repoussa, écœuré. La gracieuse enfant, dont il avait comparé l'haleine à celle du printemps sur les fleurs, lui soufflait au visage une odeur pestilentielle. Mais il regretta, à l'instant, ce mouvement de répulsion pour manifester une affectueuse inquiétude.

— Tu n'es pas souffrante ?

— Je le deviens quand je pense à toi. Allons ! lâche-moi, tu déchires mon châle.

C'est alors qu'il vit ses mains. Ses mains qu'il comparait à des colombes par le velouté et la blancheur et qui se révélaient rugueuses et malpropres !

Comme hypnotisé, fixant sur elle des yeux fous, il assista à la détérioration du pur visage qui perdait ses contours et ses tendres couleurs. Mais il n'en put soutenir le spectacle. Il s'enfuit.

Ce que n'avait pas fait l'accueil acariâtre, la laideur l'accomplit.

Et l'on aurait pu l'entendre haleter ! « Mais j'étais donc aveugle ! » Comment l'idée lui serait-elle venue d'avoir été le jouet d'une inexplicable métamorphose ? Ménilla avait toujours eu ces joues flasques et ce teint de cendre ! Par quels savants artifices les lui avait-elle dissimulés ? Il ne se le demandait pas, mais la certitude d'avoir été berné l'emplissait de haine.

— Où courez-vous si vite ?

Il se retourna. L'inconnue croisée quelques instants plus tôt semblait l'attendre.

Vous l'avez deviné : elle ne faisait qu'une avec la feinte Ménilla, une avec la Tarasque.

Le premier réflexe d'Andreosius fut d'accélérer sa course. Il savait ce qu'il en était de la beauté des femmes, ce leurre auquel se laissent prendre les naïfs !

Mais la Tarasque n'était pas de celles que l'on éconduit et sa voix

pouvait prendre des inflexions si caressantes qu'on lui eût pardonné d'être laide !

Il s'arrêta et, commotionné comme il l'était encore, il épancha son amertume et sa colère.

— Je conçois que vous soyez déçu ! soupira l'étrange confidente. Vous avez chéri un faux-semblant. Ce n'est pas une raison pour vous éloigner de celle qui ne demanderait qu'à vous chérir ?

Et le regard dont elle accompagna ces mots leur donnait tout leur sens. Quel que fût son état d'hébétude, un sourire se dessina sur ses lèvres. Il était perdu.

Elle n'eut aucune peine à l'entraîner, car elle n'entendait pas le dévorer sur place. Elle avait réception ce soir-là et elle avait promis à son chef cuisinier, qui avait une recette à expérimenter, de lui apporter un morceau de choix ! Sans avoir eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, le pauvre jeune homme fut roulé par un tourbillon de fange jusqu'aux inexplorées profondeurs.

La Tarasque avait mille autres tours ingénieux dont elle se servait par raffinement de perversité, selon son humeur, quand elle n'avait pas trop faim. Elle aurait pu se dispenser d'y recourir. Rien ne lui livrait plus sûrement ses victimes que son seul aspect.

Une fois, qu'elle surgit au milieu de plusieurs centaines de personnes assemblées, toutes tombèrent mortes. Elle n'eut plus qu'à les cueillir.

On parle de ses sinistres émissaires nocturnes. Il est bien recommandé, dans toute la Provence, de ne pas se laisser détourner par les rencontres du soir : vieille mendicante... chien errant... cheval noir... bénloli, cette effraie en quête d'une gorgée d'huile de veilleuse... Ne les suivez pas ! Ils vous conduiraient aux abîmes. Ces innocentes figurations ne sont autres que serviteurs et servantes de la Tarasque lorsqu'il ne lui plaît pas d'opérer elle-même.

Bien sûr, on organisa des battues. Toutes échouèrent, tragiquement pour ses vaillants adversaires.

Après chacune de ces tentatives, le monstre, avec une sorte d'insolence, aggravait ses ravages. La contrée se dépeuplait. La Tarasque avalerait-elle la Camargue tout entière comme un gâteau, farci de ses derniers habitants ?

Non ! l'heure de la défaite allait sonner !

À ce point de notre récit nous passerons la parole à... Plutarque. Il est bon de fermer la bouche aux sceptiques par des références qu'ils ne peuvent contester. Plutarque, donc, dans *La vie de Marius* (vous voyez que nous ne craignons pas les précisions !), nous parle d'une certaine Marthe, Syrienne, envoyée à Marius par sa femme, la bien avisée Julie, alors que les Barbares le mettaient en difficulté dans la vallée du Rhône. L'illustre général l'accueillit et la traita dévotieusement. *On la*

portait en litière avec de grands honneurs et de grands respects. Marius ne faisait des sacrifices que si elle les ordonnait. D'abord, elle avait demandé audience au Sénat pour lui communiquer des prophéties et le Sénat l'avait rebutée sans vouloir l'écouter.

Cela ne nous surprend qu'à demi, n'est-ce pas ? Les hommes aiment passer pour des « esprits forts » !

On pourrait même se demander si Plutarque n'était pas de ceux-là ? Car, ayant décrit en quel appareil la conseillère insolite se rendait aux cérémonies sacrées, revêtue d'une *grande mante pourpre attachée à sa gorge par des agrafes, à la main, une pique, environnée de bandelettes et de couronnes de fleurs*, il ajoute :

Cette comédie donna à la plupart des gens sujet de douter si Marius produisit cette femme véritablement persuadé qu'elle avait le don de prophétie ou s'il faisait semblant de le croire, pour aider à une fourberie dont il espérait tirer de grands secours.

Nous ne nous laisserons pas impressionner par ces réserves qui tendent à amoindrir les facultés de la magicienne. Nous leur opposerons ce qui se passa du côté de Saint-Rémy et des Baux où Marius avait établi ses retranchements. Six jours durant, les Barbares défilèrent en face, s'efforçant de provoquer l'armée romaine en attente et qui bouillait d'impatience. Une impatience dont un dicton, exprimant la hâte, garda l'écho : *Anen ! Fai tirer Marius !*

Marius ne faisait pas tirer, quelque peine qu'il eût à contenir ses troupes. Il n'en donna l'ordre qu'après avoir reçu de Marthe l'assurance de la faveur des auspices ! Vous connaissez la suite : deux cent mille morts, et quatre-vingt mille prisonniers du côté des Teutons, et, pour Marius, la perspective d'un triomphe comme Rome savait en organiser pour ses généraux vainqueurs !

Mais, déjà, les Provençaux reconnaissants l'acclamaient et bénissaient son extra-lucide Égérie. Hélas ! délivrés des envahisseurs (enfin ! de ceux qui venaient de l'Est...), ils restaient sous la coupe de l'insaisissable Tarasque. Ah ! si M^{me} Marthe voulait les en débarrasser ? M^{me} Marthe se rendit à leurs supplications et, avec un sérieux qui devrait la laver de tout soupçon de charlatanisme, elle prépara l'opération qui opposerait son pouvoir à celui du monstre. Elle jeûna, elle passa des jours et des nuits, implorant la déesse Isis dont la renommée, on le sait, avait supplanté celle de toutes les autres déesses. De plus, Isis était née dans les marais du delta du Nil. On n'aurait su s'adresser mieux.

Et, au matin du vingt et unième jour, on vit Marthe prendre, à pied, et mains jointes, la route de la mer. Les bords de sa grande mante pourpre traînant à terre sans qu'elle parût y faire attention. La foule, tous visages levés vers le sien, suivait le mouvement de ses lèvres. Mais les gens n'osaient pas échanger leurs réflexions et c'était un

spectacle étrange, cette longue théorie dont on entendait seulement le claquement des pas sur le sol boueux. Mais voici que se superposa, au cortège des hommes, un autre cortège et qui chantait, chantait !

Une *dindouleto*, comme on appelle les hirondelles de mer, en a pris la tête, les flamants roses qui l'accompagnent se maintenant à une légère distance. Après eux, la huppe, ou *pupu*, dirige sa propre compagnie, précédant le *sereno*, le bel oiseau d'Afrique qu'entourent ses pareils, et viennent les étincelantes aigrettes, ensuite les perdrix, mésanges, rouges-queues, *rolleurs* (rouges-gorges). Alors, ceux de la procession d'en dessous se sentent tout réjouis. L'escorte des oiseaux est un signe de bénédiction.

Enfin, l'on atteint l'extrémité de la steppe mouillée. Marthe, légèrement penchée, somme la Tarasque de répondre à son appel.

Dans les airs, les oiseaux lui font une immense auréole, mais ils ont cessé de chanter. Les assistants, même les plus curieux, se bousculent pour reculer autant qu'ils le peuvent, quelques-uns n'hésitent pas à se sauver tandis que Marthe précipite ses injonctions au monstre, que sa voix s'enfle et que se taisent, à leur tour, et la mer et le vent. Sur la rive, les tamaris suspendent leur bruissement, comme on retient son souffle.

Soudain, la terre tremble, se soulève. Une secousse, encore, comme pour jeter le littoral à la mer. Et le front hideux apparaît au rebord d'une sorte de puits. Marthe ne bougea pas. Figée maintenant par l'épouvante, la multitude la voit, qui, de sa main levée, trace des cercles dans l'air, et la Tarasque, se hissant peu à peu tout entière, paraît s'insérer, comme dans un boyau, au centre de ces cercles magiques. Alors, Marthe tire de sa ceinture un couperet d'or en forme de croissant et, presque dans la même seconde, élève, au-dessus de la foule, le croissant d'or qui semble un plateau supportant la tête abominable.

Le cri de centaines de poitrines dut retentir jusque sur les rives africaines. De nouveau, on se presse, on s'écrase, en avant cette fois. À terre, l'immense corps décapité se débat avec des soubresauts horribles.

Puis, la magicienne ayant jeté la tête loin dans la mer ordonna que l'on fit un grand feu pour y brûler le reste de la dépouille.

Quant aux oiseaux, ils s'étaient dispersés à tire-d'aile, avec des cris joyeux, pressés d'annoncer aux quatre coins du monde la délivrance de la Camargue.

Au retour, on s'aperçut que, partout où avait traîné la mante pourpre de la magicienne, des fleurs, d'une espèce inconnue, avaient poussé, légères, aériennes comme une buée mauve.

Ce sont les soladelles, que vous pouvez cueillir aujourd'hui surtout près des bois de Rièges.

Elles ne meurent pas. Au bout de plusieurs mois, il s'en dégage une odeur presque imperceptible, pourtant délicieusement insidieuse.

La plus vieille scène de ménage



PRÈS la fermeture du Paradis Terrestre, Adam et Eve eurent à résoudre un tas de problèmes auxquels ils étaient peu préparés ! Se reloger, d'abord. Se fournir en vêtements. Pourvoir à leur nourriture ! Et tout et tout. Mais nous n'allons pas les plaindre ! On a beau n'être pas rancunier ! Après ce qu'ils nous ont fait !

Ils n'étaient pas fiers, en entendant le portail d'or se refermer derrière eux.

Adam baissait la tête. Eve, qui en voulait au serpent et peut-être, un peu, à elle-même, accablait son mari de reproches. Tout était sa faute. Pourquoi ne s'était-il pas montré plus attentionné à son égard ? Pourquoi ne lui avait-il jamais dit qu'elle était belle ? Elle n'aurait pas cherché à se distraire ! Le jour qu'elle s'était fait une si gracieuse parure de fleurs odorantes, il ne s'en était même pas aperçu ! D'ailleurs, il ne remarquait jamais rien. Pas même qu'elle pût s'ennuyer ! Il n'était qu'un benêt. Ah ! le serpent avait eu beau jeu !

Adam qui, en effet, n'était pas d'un naturel bavard, écoutait cette mercuriale tout déconfit, prêt à croire qu'il avait manqué à son rôle d'homme en ne percevant pas les mauvais desseins du Tentateur.

Mais il se disait aussi que la vie n'allait pas être drôle !

Bien qu'elle l'accusât de ne rien remarquer, il avait une idée assez juste du caractère de sa femme pour comprendre qu'elle lui reprocherait toujours les erreurs qu'elle avait commises.

Il ne se trompait pas, et, comme il l'avait craint, la vie était de moins en moins drôle !

Dieu eut pitié de lui.

— Je sais, lui dit-il, que ta responsabilité dans cette affaire fut atténuée de moitié. Tu avais contre toi deux langues redoutables : celle de ta femme et celle du serpent, et pour les avoir écoutés, te voilà puni et tous ceux qui naîtront de toi, jusqu'à la fin des temps. Mais il n'est pas dans mes intentions de te laisser sans défense, livré à la mauvaise humeur de ta femme. Prends ce paquet de verges, pauvre patient. Elles frappent assez dur pour te faire craindre. À toi de savoir t'en servir !

Tout réconforté, Adam se proposa d'essayer le soir même la recette du Créateur.

Mais Eve n'ignorait pas où il était allé et ces palabres entre hommes ne lui disaient rien qui vaille.

— Te voilà bien en retard ! bougonna-t-elle. Et tu te plaindras que la soupe soit froide !

— Oh ! fit-il, goguenard. Ce n'est pas moi que je plaindrai !

Et, par simple avertissement, il effleura les belles épaules bronzées du bouquet de tiges souples qu'il tenait en main.

Mais, femme, elle avait déjà appris à souffrir en silence et, mine de rien, se contenta de faire réchauffer la soupe.

Seulement, elle réfléchissait. Elle le connaissait, son Adam. Il n'oserait jamais lui appliquer une bonne claque à main nue. Sans ces baguettes d'osier... Or, ces baguettes d'osier cinglaient fort. Elle avait eu un avant-goût de ce que cela pourrait donner un jour qu'il serait vraiment en colère.

C'est pourquoi, le lendemain, Adam ne retrouva pas le paquet de verges sans quoi il se sentait tout lâche devant sa moitié.

— Il te manque quelque chose, mon ami ? observa-t-elle avec douceur.

Il ne se donna pas la peine de répondre, mais il s'arrangea pour obtenir une nouvelle audience du Bon Dieu, comptant qu'il voudût bien lui donner un autre paquet de verges. Las ! sa requête fut rejetée.

— Tu n'as pas su te servir de l'arme que je t'offris, tant pis pour toi ! Ta seule chance est de la retrouver !

— Je n'y parviendrai pas sans votre aide, Seigneur ! Vous avez eu pitié de moi une première fois ! Accordez-moi encore une grâce ! Si vous refusez de remplacer les verges qu'Ève m'a dérobées, dites-moi où elle les a mises, ou dites-moi seulement comment le lui faire avouer ?

— C'est l'impossible que tu me demandes là ! Démêler le vrai du faux dans tout ce que peut raconter une femme ! Je sens que moi-même, j'y perdrais mon latin !

Et, à un certain regard, vite détourné, d'Adam :

» Oui ! oui ! je sais ce que tu penses ! J'aurais dû m'y prendre

autrement ! Sans doute, n'est-ce pas la bonne côte que je t'enlevai. Mais ce qui est fait est fait ! Tire parti de tes avantages. Secoue-toi ! Tu as la force physique. Il ne t'est pas défendu de prétendre, aussi, à la supériorité de ton intelligence. Tant que cette idée courra le monde, ce sera comme si c'était la vérité.

— Eh bien ! moi, s'écria l'un des compagnons du vieux manadier qui avait rapporté cette histoire, je dis que le poisson est fait pour nager, le taureau pour encorner, la femme pour obéir !

— Et t'as bien dit, fils ! déclara le conteur et tous d'approuver.

Comme ils furent tous d'accord sur l'inutilité qu'il y aurait à mettre leurs épouses au courant des déboires d'Adam.

Pas davantage, ils n'eurent besoin de s'encourager à presser le pas, sur la route du retour, car ils étaient en retard et elles n'aimaient pas ça !



Les quatre frères



LS ÉTAIENT quatre frères : Clody, Lambert, Fernandez et Sténi.

Au début de cette histoire, Clody semblait avoir une vingtaine d'années. Il était grand et fort, patient à son humble travail. Comme son père, il réparait marmites et casseroles. Lambert, apparemment d'un ou deux ans son cadet, qui était aussi chaudronnier, représentait comme eux un beau spécimen de la race.

Fernandez aidait le père et les deux aînés, avec une certaine mollesse, mais il n'avait pas son pareil pour ferrer un cheval et les chevaux se montraient dociles dès qu'il s'approchait d'eux. Son visage, régulier et noble, reflétait un rêve douloureux. Fernandez était bossu ! C'était inévitable puisqu'une mauvaise fée, sous l'aspect d'une poule noire, avait, au moment de sa naissance, déposé un œuf dans le sein de sa mère.

Et lorsque Sténi, le petit dernier, vint au monde, la mère infortunée mourut de la peur qu'elle avait eue de revoir la sinistre pondeuse.

Pourtant, celle-ci ne parut point. Bien mieux ! en signe de réprobation contre leur redoutable congénère, les bonnes fées avaient délégué trois d'entre elles auprès du petit Tzigane qu'elles s'engagèrent à protéger.

Mais un petit Tzigane n'est jamais orphelin. Sténi eut pour mères toutes les femmes du campement. Allaité par les unes, soigné, choyé par toutes, il grandit comme une plante vivace dans un climat béni.

Aussi vigilantes, mais plus discrètes que ses mères adoptives, ses féeriques marraines, sans qu'il s'en doutât, ne le perdaient pas de vue,

craignant pour lui la rancune de leur méchante sœur, dépitée.

Elles n'avaient pas tort. Un jour, vers sa septième année, il s'arrêta pile au bord du cours d'eau sans profondeur, que la tribu, ses chevaux et ses verdines, passaient à gué pour gagner le terrain où l'on s'installerait. Criant à perdre le souffle, son petit visage virant au violet, Sténi trépignait et se refusait à traverser, même sur les épaules du père ou de l'un des deux aînés.

Cette peur de passer un gué, chez un enfant, indique, comme chacun sait, l'intervention d'une méchante fée.

Seule, Lyuba, doyenne de la tribu et détentrice des grands secrets, aurait pu contrecarrer le sortilège. Mais Lyuba avait déjà passé le gué dans la confortable verdine à laquelle lui donnaient droit sa science et son âge.

Lambert s'élançait pour aller la chercher quand on eut la surprise de voir Sténi, soudain calmé et souriant, s'avancer et franchir le gué comme s'il eût marché sur l'eau ! Le fait est qu'il aborda l'autre rive ses petits pieds absolument secs !

Enfant heureux, Sténi avait cependant un regret, que vous trouverez peut-être bizarre ? Il aurait voulu aller en classe pour apprendre à lire ! Mais ses marraines fées, d'accord avec tous ses pères et mères, le préservèrent d'un savoir qui n'a jamais porté bonheur à personne !

Il fabriquait de gracieux objets d'osier. Les jours de marché, muni de sa camelote, il se fauillait, preste comme un furet, à travers éventaires et horions, ou, sollicitant les ménagères qui s'arrêtaient quelquefois, marchandaient. Mais elles connaissaient trop le prix des choses pour qu'il pût réaliser d'intéressants bénéfices.

Pourtant, il n'avait jamais les mains vides quand il retournait au campement, où personne ne s'inquiétait de la provenance du fromage... ou des œufs... voire de la poule, qu'il tirait de ses haillons avec le naturel de l'innocence.

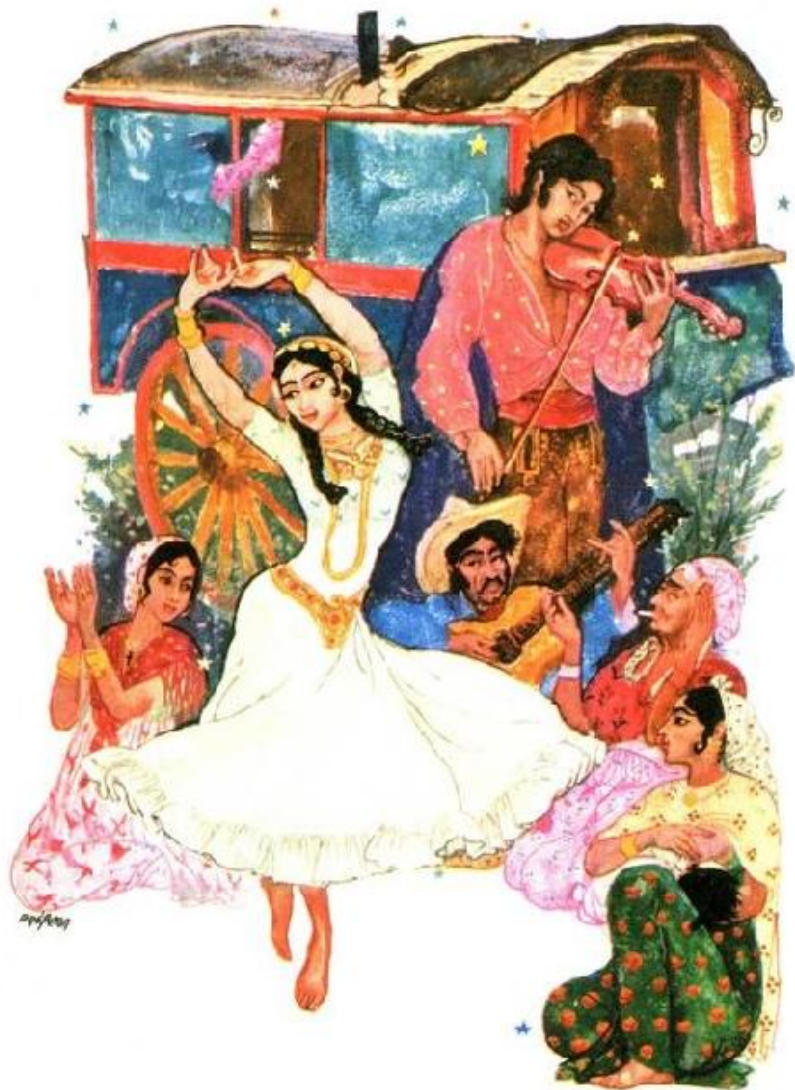
Quel était le rôle, en la circonstance, de ses mystérieuses protectrices ? La morale des fées ne doit pas être pareille à la nôtre.

Et Sténi aurait pu rendre des points à tant d'autres qui se targuaient de respectabilité !

Il était profondément bon, toujours prêt à se précipiter au secours de plus faible que lui sans en vouloir à qui le repoussait par habitude, à cause de sa peau brune et de ses yeux trop malins.

Le soir, père et fils se livraient à l'enchantement de la musique, ce vin capiteux dont l'ivresse ignore les déprimants retours sur soi. Ils jouaient du violon. Ils jouaient de l'accordéon, accompagnés par bon nombre des leurs. Ils chantaient. Tout le campement chantait, et c'était un orchestre incomparable où les morceaux folkloriques alternaient avec d'autres, composés de la nostalgie du moment. Fernandez en était souvent l'auteur.

Du cercle formé autour des musiciens se levaient de jolies filles dont les danses s'enroulaient au rythme avec des souplesses de lianes et il arrivait que les couplets de Fernandez, le bossu, se fissent plus poignants lorsque, parmi ses compagnes, dansait Sara, Sara la plus belle.



Lorsque dansait Sara, Sara la plus belle...

La mort du père – après on ne sait trop quelle maladie – fut profondément ressentie par les quatre frères. Comme le veut la loi des Gitans, le défunt fut enseveli avec ses meubles, ses outils, et ses hardes. Ensuite, il fallait fuir ces lieux maudits mais non sans avoir réglé le sort de la verdine. L'alternative consistait à la brûler ou bien à la livrer à la lente destruction du temps. Si vous rencontrez une roulotte abandonnée, contournez-la avec respect. C'est le « vurdon » d'un Gitan trépassé. Concernant la maison roulante du chaudronnier, la nature elle-même résolut la question au moyen d'une pluie diluvienne.

Mais l'existence des quatre frères allait subir un autre dramatique bouleversement.

Cela débuta par l'étrange décision de l'aîné, Clody, soudain saisi du désir d'être riche ! La noble race ignore la volupté de thésauriser. Aussi crut-on d'abord à une plaisanterie quand il déclara :

— Je veux être riche, riche comme un Gadjo !

— Mais tu n'es pas un Gadjo, observa l'ancien qui l'avait entendu parler de ses projets d'enrichissement. La source corrompue de l'or ne coule pas pour nous ! Fils, ne tente pas d'y tremper les mains ! La souillure que l'on en retire ne se nettoie jamais.

— Qui t'a mis cette idée en tête ? interrogea l'un de ses frères.

— Un Gadjo rencontré hier comme je rapportais à la patronne du mas de l'Abreuvoir ses casseroles rétamées. Il s'est moqué de moi, me trouvant peu payé pour beaucoup de peine. Il me dit qu'il ne tenait qu'à moi de gagner beaucoup d'argent pour peu de peine. Il m'expliqua...

— Les gadje n'ont pas l'habitude d'entrer en conversation avec nous ! trancha l'ancien. Un mauvais esprit n'aurait-il pas pris l'apparence d'un Gadjo ?

Mais Clody se trouvait en état de déraison.

— Et comment gagneras-tu tant d'argent ? interrogea Lambert.

— Je ne sais pas ! reconnut l'entêté. Mais l'occasion m'en sera donnée. Je suis fort et vaillant. La route me conduira là où je pourrai m'employer et quand j'aurai réussi...

Réussi ! Déjà, il donnait au mot son sens matériel et possessif ! Il n'appartenait plus au peuple sans racines et sans but.

Accompagné de ses rêves, se nourrissant des maigres provisions qu'il avait emportées et des fruits qu'il cueillait, il s'en remettait à la route, cette éternelle amie, pour atteindre au mystérieux éden de la fortune.

Pourtant, au soir du cinquième jour, la route, si joyeuse et fraternelle quand il la parcourait avec la « Kumpania », se révélait étrangère, presque hostile.

Il eut faim, fut las comme il ne pensait pas qu'un Gitan pût être las

de marcher, et l'opulent fermier auquel il proposa ses services, contre un peu de pain et un coin pour dormir, décrocha sa carabine. Ailleurs, le chien fut lâché à ses trousses.

La nuit vint, qui l'envahit d'une angoisse jamais éprouvée, faite d'épuisement et de solitude. À l'abri d'un buisson, Clody sombra dans un lourd sommeil.

Au prime matin, il s'éveilla. Mais était-il vraiment éveillé ? N'était-ce pas la suite d'un cauchemar ? Devant lui, ricanait un vieil homme à longue barbe dont le buste trop large semblait en équilibre instable sur ses courtes jambes torses.

— Que fais-tu là ? N'as-tu pas honte de dormir quand le soleil est levé ?

Et, à la réponse bredouillée du Bohémien :

— Faim, dis-tu ? Alors travaille ! Si la besogne ne t'effraye pas, suis-moi et tu mangeras à ta faim.

— Et vous me donnerez de l'argent ?

— De l'argent ? Tu en auras plus que tu ne peux en porter.

Clody tressaillit. Il y avait dans la voix ou les propos du vieil homme quelque chose qui réveillait ses souvenirs.

— Ne vous ai-je pas rencontré autre part ?

Puis, avec hésitation :

» Vous... ou quelqu'un de bien différent mais à qui je pense en vous écoutant... Je revenais du mas de l'Abreuvoir...

— J'ai de nombreux cousins ! répondit l'autre, toujours ricanant. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que l'on a su te persuader et que tu es prêt à me suivre ?

Clody se leva d'un bond et suivit le vieil homme à longue barbe et aux courtes jambes torses.

Derrière son guide, il pénétra dans une épaisse forêt privée d'horizon où il crut étouffer. Pourquoi avoir quitté la grand'route, sa bonne poussière et sa perspective infinie ?

Le vieil homme avançait, aussi à l'aise que sur une étendue bien dégagée. Tandis que Clody se débattait au milieu des branches et des ronces, sans voir et sentir autre chose que ces branches et ces ronces refermées aussitôt qu'entrouvertes.

Retrouverait-il le ciel et la chaude terre nue ?

Quand, enfin, ils sortirent de l'enchevêtrement acéré et touffu, il connut, à la couleur du temps, qu'ils avaient marché tout le jour et il respira, à grands traits, comme un assoiffé, la fraîcheur de l'espace.

Mais le vieillard grogna :

— N'as-tu pas honte de traîner la jambe ? As-tu l'estomac repu et renonces-tu à ramasser plus d'or que tu ne peux en porter ?

Et la marche silencieuse recommença jusqu'à l'apparition de hauts murs comme surgis du sol.

— Nous sommes arrivés ! annonça le vieil homme, tirant de sa poche une énorme clé, tandis qu'un lourd son de cloche – Ding ! Dong ! – ébranlait les airs.

Clody eut un mouvement de recul, mais son compagnon le poussa d'une bourrade.

Au milieu d'une cour dallée de marbre, il y avait une belle maison, toute blanche, découpée de fenêtres aux vitres d'une pureté presque irréelle, une belle maison qui correspondait bien à l'idée que pouvait se faire Clody d'une maison d'homme riche ! Elle était posée, comme sur un socle, sur un grand perron blanc auquel on accédait par de larges marches, blanches elles aussi.

À l'intérieur, les parquets, ainsi que les meubles à ferrures dorées, rutilaient.

Quelle armée de serviteurs zélés fallait-il, pour assurer l'entretien d'une pareille demeure ?

Il crut défaillir quand son compagnon ayant ouvert une armoire, un étourdissant fumet s'en échappa. L'armoire était pleine de victuailles.

— Minute ! dit le vieillard, arrêtant son geste. Regarde seulement ! Tout à l'heure, tu feras ton menu.

Et il referma l'armoire pour en ouvrir une autre, une autre où de l'or s'entassait. Tellement que des pièces s'en échappèrent et roulèrent sur le parquet.

Avec une vivacité surprenante, le vieillard les ramassa une à une et les remit en place. Puis, la porte de cette seconde armoire claqua.

— Il est temps que j'en vienne à la condition que je t'impose. Elle tient en un seul mot. Si tu ne trouves pas ce mot, tu seras mon serviteur jusqu'à ton dernier jour. Si tu le trouves, tu repartiras avec plus d'or que tu ne peux en porter et non sans avoir fait un repas digne de ta nouvelle fortune !

Domestique à vie ! Ou chargé d'or !

Clody en avait le souffle coupé.

— Écoute bien, reprenait le vieillard, et donne-moi le mot de cette énigme :

« Un peu de bois, quatre ficelles,
Un court bâton, quatre chevilletes,
Et dansent, dansent les amoureux. »

Qu'est-ce que c'est ?

Le pauvre Gitan crut que la terre s'ouvrait sous ses pieds.

— Ai-je le temps de réfléchir ?

— Non ! il faut répondre immédiatement. De quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas !

Et il était si désespéré qu'il en tremblait de la tête aux pieds.

— C'est le violon ! dit le cruel vieillard. Et te voici à mon service

jusqu'à ton dernier jour. Tu n'es pas malin, mais tu as des muscles et je manque de charpentiers et de frotteurs de parquets.

S'il n'avait pas deviné le mot de l'énigme, Clody découvrait le secret de la parfaite tenue d'une aussi vaste maison ! Combien étaient-ils de pauvres dupes que leur faim de richesse et leur faim tout court avaient amenés à cet esclavage ?

Il allait le savoir !

Clody ne revenait pas.

Le temps passait. Le campement avait deux fois changé de lieu, chassé au terme de l'étape.

Ils étaient repartis, traçant la longue piste qui toujours s'étire et jamais n'aboutit.

Où était Clody ?

S'il était riche, pourquoi n'était-il pas accouru, pour partager sa richesse avec les siens ? La richesse obscurcit-elle le souvenir ?

Tout cela s'embrouillait dans la tête de ses cadets.

Pour oublier tout, à leur tour, ils prenaient leur accordéon.

Mais quel était cet air qui s'échappa un soir des doigts de Lambert et qui parut les déconcerter tous les trois ? Leur désarroi fut bref, presque imperceptible, sauf pour Lambert qui pénétra le sens du rythme saccadé :

— Pars ! Va rejoindre Clody. Va. Il t'attend. Pars ! pars.

Un appel qu'il entendait, inexplicable, depuis des jours.

« Va. Il t'attend. »

Il ne pouvait décevoir plus longtemps Clody. Il avait fallu son absence pour qu'il sentît à quel point sa présence lui avait été nécessaire.

Et Lambert partit, poussé par son amour fraternel comme était parti Clody poussé par sa fièvre subite de richesse.

Il marcha. Il marcha. Il marcha le jour et la nuit. Pendant combien de nuits ? Pendant combien de jours ? Avant qu'un soir, harassé de fatigue, de faim et de solitude, il ne s'écroulât à l'abri d'un buisson ?

Au prime matin, il s'éveilla. Mais était-il éveillé ? N'était-ce pas la suite d'un cauchemar ? Devant lui, ricanait un vieil homme à longue barbe dont le buste trop large semblait en équilibre instable sur ses courtes jambes torses.

— Que fais-tu là ? N'as-tu pas honte de dormir quand le soleil est levé ?

Et, à la réponse bredouillée du Bohémien :

— Ton frère te manque et tu veux le rejoindre ? Alors, suis-moi. Il m'a dépêché à ta rencontre.

Et le naïf Lambert n'hésita pas.

Derrière son guide, il pénétra dans la forêt étouffante et griffue.

Quand ils en sortirent, il connut, à la couleur du temps, qu'ils avaient marché tout le jour et il aspira, à grands traits, comme un assoiffé, la fraîcheur de l'espace.

Mais le vieillard, qui ne s'était pas arrêté, grogna.

Et Lambert, honteux, se remit en route, jusqu'au pied des hauts murs, comme surgis du sol, qui, soudain, barrèrent l'horizon. Puis ce fut la maison rutilante. Ding ! Dong ! cognait la cloche invisible.

— Est-ce la demeure de Clody ? Pourquoi n'est-il pas là pour m'accueillir ?

— Sois patient. Tu reverras ton frère... à une condition, qui tient en un seul mot, car il s'agit de résoudre une devinette.

— Et si je ne devine pas ?

— Tu resteras à mon service, jusqu'à la fin de tes jours.

— Mais Clody ? haleta Lambert, pressentant une partie de l'horrible vérité, où est Clody ?

— Tu le sauras en temps voulu. Voici l'énigme : « Il craint l'arête, et l'arête ne l'arrête pas. » Qu'est-ce que c'est ?

Lambert demeura muet et figé d'angoisse.

— Le chat, imbécile ! Le chat friand de la chair des poissons dont il recrache l'arête et qui court, sans peur, à l'arête du toit. Ton frère non plus n'avait pas trouvé le mot ! On est borné dans la famille. Mais tu as des bras et c'est tout ce qu'il me faut. Car j'ai mon compte de gens intelligents. J'ai même quelques savants. Ils ont été les plus faciles à attirer jusqu'ici.

— Mais Clody ? répéta l'infortuné. Vais-je le revoir ?

— Peut-être... De loin en loin... répondit l'horrible vieillard avec une moue. Au hasard de vos travaux. Mais sans qu'il vous soit permis d'échanger une parole, sous peine d'avoir la langue coupée.

Où était Clody ? Où était Lambert ?

— Pars ! entendit Fernandez, une nuit. Pars ! ils t'attendent.

Aux démangeaisons qu'il ressentait dans sa bosse, il comprit qu'un démon s'y était logé. Or, un démon ne donne jamais de bons conseils. Mais la voix insistait, perçante et insidieuse.

— Pars ! Tes frères t'attendent et aussi la fortune.

La fortune ! Qu'importait, au Gitan ?

— Et, riche, tu pourras offrir à Sara des châles, des bracelets, des colliers, des bagues.

Ah oui ! Sara ! Son secret ! Son rêve impossible ! Mais Sara n'accepterait rien de qui n'était pas son époux et jamais il ne serait son époux !

— À cause de ta bosse ? Il te suffira de payer son poids d'or pour en être débarrassé et, de l'or, tu en auras cent et mille fois le poids de ta bosse.

Et Fernandez obéit à la voix.

Il marcha. Il marcha. Il marcha de jour et de nuit. Combien de nuits ? Combien de jours ?

Le démon enfermé dans sa bosse s'était tu, mais sa bosse se faisait de plus en plus lourde. Ses frères avaient-ils foulé le même chemin ? Avaient-ils suivi le soleil jusqu'au-delà de l'horizon pour tomber, sous terre, dans le trou sans fond d'où nul mortel jamais n'était revenu ? Deux coqs attelés vous entraînent alors dans le tunnel qui conduit au château du Grand Empereur. C'est un long parcours qui dure deux mois. Mais si l'on a su dominer ses craintes et ne pas prononcer un mot, l'on est accueilli par le Grand Empereur, et commence l'éternelle félicité, parmi ceux qui vous ont précédé. Là encore, dorment, tour à tour, les saisons, gardées par les Esprits qui les libèrent une à une. Là, toutes les divinités de la musique et de la danse mènent cette incessante farandole dont, seuls, sur la terre, les Tziganes surprennent aussitôt le mouvement et les sons.

Mais Fernandez, malgré sa bosse, voulait vivre encore et il se débattait agrippé au rebord de la terre, comme s'il fût déjà happé par le vide. Ce n'était qu'un cauchemar, mais qui ne parut pas finir quand il s'éveilla, à l'abri du buisson où il s'était écroulé.

Devant lui, ricanait un vieil homme à longue barbe dont le buste trop large semblait en équilibre instable sur ses courtes jambes torsées.

— Que fais-tu là ? N'as-tu pas honte de dormir quand le soleil est levé ? Ne te tarde-t-il point de revoir tes frères pour t'en retourner avec eux, riche, et allégé de ta bosse ?

À ces mots, Fernandez comprit que le vieillard aux jambes torsées était un sorcier, un grand sorcier auquel était soumis le démon de sa bosse.

On ne résiste pas à un grand sorcier. Derrière son guide, Fernandez pénétra dans la forêt épaisse en luttant contre ses liens surnois et ses lances.

Quand ils en sortirent, il sut, à la couleur du temps, qu'ils avaient marché tout le jour.

Et la marche silencieuse reprit jusqu'aux murs farouches, soudain dressés. Comme un cœur énorme battait la cloche. Ding ! Dong !

Lui aussi eut besoin d'une bourrade pour franchir la grosse porte ouverte par son compagnon. À l'intérieur du magnifique château de marbre et d'or (était-il possible que fût plus beau le château du Grand Empereur ?), il se pinça, pour être sûr de n'être pas le jouet d'un rêve merveilleux après son cauchemar de la nuit. Mais, bien vite, repris par sa fraternelle inquiétude :

— Où sont...

Il n'eut pas le temps d'achever, cloué sur place par la stupeur.

Quel était ce jeune homme de fière allure, droit, élancé, et qui avait

son visage ?

Il s'approcha, heurta du front la surface lisse du miroir qui lui renvoyait ce reflet incroyable.

— Mais alors... mais alors...

— Ne dois-tu pas laisser ta bosse ici ? dit le vieillard doucereusement. Oh ! elle est encore sur tes épaules. J'ai simplement voulu te montrer ta prochaine métamorphose.

Et l'image s'effaça pour laisser place à celle qu'il connaissait trop bien : sa véritable silhouette, écrasée sous le fardeau fatal.

— Vous avez dit... ma prochaine métamorphose ?

— Oui ! je suis dans mes jours de bonté. Non seulement tes frères te seront rendus, mais tu seras tel que tu viens de te voir.

— Que faut-il faire pour cela ? Vite ! parlez !

— Je vais te proposer une énigme. Trouve la bonne réponse et ta bosse ne sera plus qu'un souvenir et tu repartiras avec tes frères, tous trois chargés d'or. Mais si tu ne trouves pas le mot, tu resteras à mon service jusqu'à ton dernier jour. Écoute : « Velouté de vêture, portant fine rapière, ayant goût aux grimoires... » Qu'est-ce que c'est ?

Fernandez éclata de rire, victorieux :

— La souris, grand-père !

— Tu as deviné ! Tu es intelligent. Mais je ne saurais que faire, présentement, d'un serviteur intelligent. Il me manque un gardien, astucieux et fort. Tu n'es pas fort, mais tu es astucieux. Je vais te transformer en chien loup.

— En chien loup... en... vous aviez dit... je... vous...

Horreur ! De sa gorge ne sortaient plus que des aboiements rauques et, dans la glace où s'était dressée, il y avait si peu d'instant, la silhouette de ses rêves, allait et venait un énorme molosse... une bosse sur le dos !

— Comme ça, je te reconnaitrai au milieu de ma meute !

Mais le malin Sténi ne prêta pas, comme l'avait fait ses frères, une oreille complaisante à l'injonction qu'il reçut à son tour de se mettre en route.

« Cause toujours ! » répondit-il à peu près à la voix qui l'incitait à partir.

Il y avait dans cette affaire quelque chose de louche. Il ne croyait pas, non plus, que ses frères fussent tombés dans le grand trou qui est au bout de la terre. Le grand trou recule à mesure qu'on avance. Les Tziganes le savent bien, qui marchent, marchent, sans jamais y arriver !

On avait voulu du mal à ses frères, comme on lui en voulait maintenant. Il ne céderait pas. Mais comment secourir ses frères qu'il sentait en danger ?

Perplexe et le cœur gros de chagrin, il se dirigeait, ce matin-là, vers le vieux puits désaffecté qui se trouvait à l'extrémité du campement et dont il aimait l'ombre et le calme relatif.

Il allait, tête baissée, poussant du pied une boîte de conserve vide, quand, levant les yeux, il vit, assises sur la margelle à demi démolie, trois ravissantes créatures, vaporeuses, translucides, qui semblaient l'attendre et qui lui souriaient. Sténi n'avait jamais rencontré de fées, mais il en avait assez entendu parler pour les reconnaître. Et voici que l'une d'elles prononça :

— Tu as bien de la peine, notre filleul !

« Notre filleul ! » La vieille Lyuba n'assurait-elle pas qu'il avait été placé, à sa naissance, sous la protection des fées ?

— Nous nous montrons à toi aujourd'hui parce que l'heure est grave, dit l'une des trois. Tes frères ont été victimes d'un affreux démon, au service de l'une de nos sœurs, hélas !

— Mais pourquoi ? Mes frères sont bons, ils ont eu soin de moi !

— Aussi est-ce par toi qu'ils peuvent être sauvés ! déclara la troisième.

Il distinguait chacune d'elles maintenant. Car elles étaient pareilles avec de légères différences. Pareilles quant à l'éclat et à cette espèce de fluidité de la forme qui n'appartiennent qu'à leur espèce, un peu différentes par la nuance de leurs belles chevelures, blond feu, blond doré, blond pâle presque rosé.

— Oh ! Mesdames mes marraines, je ferai tout pour sauver mes frères !

— Alors, retiens bien nos recommandations, car tu ne nous reverras plus jusqu'au moment où tes frères seront sauvés ou... perdus définitivement.

— Je ne comprends pas. Sans vous...

— Nous n'avons pu obtenir de notre Grande Souveraine d'intervenir directement pour défaire ce que l'une de nous a fait. De ton courage va dépendre le salut de tes frères.

— Alors, c'est comme s'ils étaient déjà là ! lança-t-il, redressant son maigre buste nerveux.

— Écoute bien ! Tu prendras la route, et, le cinquième jour, tu entreras dans la forêt qui est à gauche. Tu la traverseras jusqu'au bout, puis tu marcheras encore jusqu'à ce que tu te trouves arrêté par de hauts murs. Tes frères sont derrière ces murs.

— Oh ! je n'aurai pas peur de les escalader.

— Non ! tu ouvriras la grosse porte que tu auras devant toi, avec cette clé...

La fée aux cheveux d'un blond d'épi lui tendait une minuscule clé d'or que Sténi considéra d'un air de doute :

— Elle est bien petite.

— Elle suffira ! ne t'inquiète pas. Mais prends garde de ne pas la perdre. Voici un cordonnet pour la suspendre à ton cou, sous ta chemise.

— Et... c'est tout ?

— Heu ! Cela devrait être tout... Avec quelques détails... Durant les cinq jours de marche, tu ne mangeras, ni ne dormiras, ni ne boiras... Tu ne t'arrêteras ni ne parleras à personne, quoi qu'il arrive.

— Cette recommandation est essentielle ! renchérit la fée aux cheveux roux. Ne l'oublie jamais !

— Voilà ! soupira sa compagne aux cheveux pâles, presque rosés. Nous ne pouvons pas faire plus pour toi, car nous devons obéir à notre Grande Souveraine, gardienne de nos lois !

Et le trio translucide et ravissant s'effaça.

Sans la petite clé d'or qu'il voyait et touchait, Sténi aurait pu croire qu'il avait eu une hallucination.

La route était élastique et familière et il ne sentait pas la faim. Sa pensée était tout à l'accomplissement de sa mission et son estomac n'était pas comme celui des gadje asservi aux horaires et aux menus.

Cependant, au soir du deuxième jour, Sténi faillit succomber à l'offre d'une tranche de pain doublée d'onctueux pâté. L'appétissant casse-croûte lui était présenté par un bienveillant Gadjo assis devant sa ferme.

Sténi résista, détourna la tête. Le plus pénible fut de passer son chemin sans un mot de remerciement. Mais les fées avaient dit : « Ne t'arrête pas. Ne parle à personne. »

S'il avait eu des yeux derrière la tête, la grimace sarcastique du « charitable » inconnu, son air menaçant lui eussent sans doute donné à réfléchir.

Mais l'insomnie et la faim n'étaient rien comparées au supplice de la soif.

La soif ! Voilà quel devait être le châtiment des damnés. Sa gorge était en feu, sa langue lui collait au palais ! Et toujours, toujours, infini comme la route, un clair ruisseau accompagnait ses pas. Ah ! y plonger son visage, et boire, boire ! Ou, seulement y tremper ses pieds corrodés, ou ses mains sèches ? Non ! Les fées avaient dit : « Tu ne t'arrêteras pas... »

Le troisième jour, il mesura combien il était seul, ainsi détaché de son chaud entourage habituel. Et voilà que, tout à coup, il ne fut plus seul. Une jeune fille qu'il n'avait pas entendue venir marchait à ses côtés. Vêtue comme une paysanne qui part pour le bal, elle était si jolie qu'il en fut tout saisi.

— Bonjour ! fit-elle, et sa voix était plus douce que celle de la

fauvette du matin.

Sûr ! la recommandation des fées ne concernait pas une aussi gracieuse rencontre !

Toute sa vie, il se demandera comment il avait eu la force de garder les lèvres closes et... de prendre ses jambes à son cou !

Mais s'il avait eu des yeux derrière la tête, l'expression de colère qui tordait le joli visage lui eût, sans doute, donné à réfléchir.

Au soir du cinquième jour, comme il longeait la forêt épaisse, il trébucha sur un vieillard étendu à l'orée et qui gémissait :

— Je suis blessé ! bon jeune homme, aide-moi !

À cause de son naturel compatissant, Sténi, si près du but, manqua bien de tout perdre ! Comment fermer l'oreille aux plaintes d'un vieillard, alors que l'on fut élevé dans le respect des anciens ? Mais les fées avaient dit... Et il était la seule chance qui restât à ses frères ! Sténi découvrait que le plus dur sacrifice pouvait être de choisir entre deux élans du cœur.

Un peu honteux, il se jeta dans la forêt épaisse.

Mais s'il avait eu des yeux derrière la tête, le poing menaçant que le vieillard tendait vers lui, sa bouche découvrant sa denture jusqu'au-dessus des gencives lui eussent, sans doute, donné à réfléchir.

Il n'en vit rien, mais il entendit courir derrière lui. C'était l'affreux vieillard, le faux blessé, qui s'était relevé et le poursuivait. Et il allait l'atteindre, lorsqu'une branche d'arbre, se détachant, l'assomma. Sténi ne se retourna pas, mais s'il avait eu des yeux derrière la tête, il eût pu voir qu'il s'agissait d'une branche verte, bien vivace, et il eût remercié ses marraines fées.

D'autres épreuves se présentèrent, que nous ne vous conterons pas car leur récit occuperait encore des pages et des pages. Et, toujours le supplice de la soif subi au bord d'un ruisseau qui resurgissait sans cesse ! Coupons court et arrivons, avec notre héros, au pied des hauts murs, où sa première surprise fut de constater que sa menue clé d'or eut tout de suite raison de la serrure monumentale.

Sa deuxième surprise lui vint d'un molosse accouru et qui le tint embrassé entre ses fortes pattes.

— On dirait qu'il me reconnaît ! s'écria Sténi.

Brave bête ! Te voici délivrée. Comme mes frères. Ah ! où sont-ils ? mais... le chien ?

Le chien avait disparu et c'était Fernandez, un Fernandez droit et de belle taille, qui le serrait entre ses bras.

Il avait eu déjà, sur la route, par l'effet de son triple jeûne de sommeil, de soif et de faim, des hallucinations. Celle-ci était la plus cruelle.

Il allait défailir quand, souriantes, un brin malicieuses, ses fées réapparurent et, volubiles, expliquèrent :

— Ce n'est pas une fantasmagorie. Fernandez est maintenant tel que tu le vois. Notre Grande Souveraine s'est laissé fléchir, touchée de ton courage et de ta résistance aux épreuves qui te furent imposées. Mais voici Clody, Lambert.

Les deux aînés dévalaient les marches du perron et nous vous laissons imaginer dans quelle joyeuse exubérance. Grâce à leur petit benjamin ! Ils étaient libérés ! Pourquoi Fernandez n'était-il pas avec eux ? Oh ! lui ! C'était lui, ce grand jeune homme à la taille si bien faite ! Tant de bonheur les payait largement de leurs années de martyre.

Sténi, exténué, n'arrivait pas à satisfaire leur curiosité.

— Oui, la vieille Lyuba était toujours là... Carmelo avait été pris par les gendarmes, à cause d'un lapin du voisinage qui avait disparu... Non, Sara n'était pas mariée.

Instinctivement, il avait regardé Fernandez qui rougissait.

Puis, les questions hâtives sur celui-ci ou celui-là, s'arrêtèrent tout à coup.

— Les autres ! Nous étions une cinquantaine au service de l'abominable bourreau qui nous avait attirés jusqu'ici. Il faut leur dire qu'ils sont libres, eux aussi.

C'était inutile. Par ses grandes et petites portes, par ses fenêtres du rez-de-chaussée même, le château vomissait ses prisonniers.

— Petit Sténi ! petit Sténi ! s'écria Fernandez, tu nous as tous sauvés. Que faire pour te prouver notre reconnaissance ? Ah ! demande-nous d'aller te décrocher les étoiles, ou bien...

Mais Sténi, à demi évanoui, la bouche et la gorge plus sèches qu'un vieux parchemin, eut la force de murmurer :

— Un verre d'eau !

On a beaucoup parlé de cette histoire de Kumpania à Kumpania et au-delà.

Des conteurs, de ces imaginatifs qui ne peuvent s'empêcher de broder sur un fond de vérité, s'en sont donnés à cœur joie. Par exemple, ceux qui prétendirent qu'une fois évacué de son dernier occupant, le château maudit, soudain frappé par la foudre, ne fut plus qu'un brasier sans merci... Ceux qui assurèrent que, sur son emplacement, ne repoussa jamais le moindre brin d'herbe... mais que l'on entend encore sa grosse cloche – Ding ! Dong ! – retentir à l'heure des cataclysmes universels.

Allégations fort suspectes puisque nul n'a jamais déterminé le lieu exact où perpétra ses crimes l'horrible vieillard à longue barbe et jambes torses.



Au temps des dieux



L Y A quelque vingt siècles, la Camargue (du nom d'Annius Camars, riche préteur romain⁽⁵⁾) était un assemblage d'îlots reliés par les bras (lônes) ou brassières, du grand fleuve qui les fertilisait par ses crues périodiques.

Ses ports avaient des noms d'Histoire ancienne : Héraclès... Rhodanousia... Des bateaux originaires de Grèce, d'Égypte, de Palestine, des Gaules y faisaient escale.

Des forêts s'y étalaient, et des champs cultivés, et d'immenses prairies, où paissaient, en liberté, ses blanches cavales et ses noirs taureaux.

D'opulents citadins, financiers, négociants, y possédaient leur « résidence secondaire » comme nous dirions aujourd'hui.

Parmi ces « personnalités », se distinguait Paulius Néarque, petit-fils du navigateur crétois, compagnon d'Alexandre le Grand. Il se targuait de descendre, en outre, de Jupiter et d'Europe (vous savez, la belle imprudente dont André Chénier chanta la mésaventure ?). Qu'y a-t-il d'authentique dans cette prétention ? Ce serait difficile à dire. Les gens s'inventent volontiers de prestigieux aïeux et comment nous reconnaître dans l'imbroglio familial de l'Olympe ? Un beau casse-tête.

Il est vrai qu'à cette époque, les dieux faisaient ici-bas de fréquents séjours d'où il résulta forcément un accroissement de leur progéniture. Ils arrivaient et repartaient sur des chars de feu fendant les airs.

Les hommes mettront deux mille ans pour retrouver le secret de cette navigation d'une planète à l'autre.

Qu'il fût, ou non, doté de l'imposante filiation dont il se réclamait,

Paulius Néarque était riche.

Il donnait, en son domaine de Camargue, des fêtes magnifiques et il avait fait élever dans l'un des îlots découpés par le fleuve un important autel au dieu solaire et taurin Mithra, fort honoré en ces lieux.

Veuf, il n'avait qu'une fille, la belle Amphéas, son amour et son orgueil, alors âgée d'une quinzaine d'années. Il lui avait fait donner, par les meilleurs maîtres, une excellente instruction. Elle vénérât les dieux et lisait les poètes. Tant de charme et tant de savoir n'effrayaient point les prétendants. Mais Néarque était ambitieux, et, pour d'obscur raisons, désireux de se créer des liens avec le pouvoir. Sur ces bases, le fils du préfet d'Arles lui agréait assez.

Agréait-il à sa fille, c'était une question qu'il ne se posait même pas.

Quel coup au cœur s'il apprenait l'idylle nouée par Amphéas, avec qui ? Avec un homme qu'il devait à peine considérer comme tel, puisqu'il s'agissait d'un esclave, gardien de ses troupeaux.

Eymion avait de rares mérites. Il passait, même, pour détenir quelque secret concernant chevaux et taureaux. Vous savez qu'un taureau naît blanc.

Vers deux ans, il est devenu marron, avant de passer au noir. Eh bien ! les taureaux à la charge d'Eymion arrivaient à ce stade adulte avec une stupéfiante rapidité. Quant aux chevaux, qui participeraient, en Arles, aux jeux du cirque et aux combats à l'épée, ces lices dont une avenue de l'antique cité perpétue le souvenir, il n'en était pas qui valussent ceux de Paulius Néarque.

Mais nous n'osons imaginer l'horreur des supplices qu'inventerait l'orgueilleux mécène pour laver la honte de l'idylle impensable !

Amphéas n'échapperait pas au châtement.

Les coupables le savaient bien ! Seulement, Eymion aimait Amphéas et Amphéas aimait Eymion.

Cet après-midi-là, comme chaque jour, à la même heure, la belle Amphéas, sortant de la riche villa paternelle, se dirigeait vers l'enclos des chevaux. Elle en était encore à bonne distance, quand retentit un hennissement joyeux : Typhos, son blanc pur-sang, la saluait avant de la voir.

Elle franchit la barrière qui était plus une limite qu'une interdiction, et cette liberté contribuait à la fière et saine beauté des coursiers.

Vous pouvez en avoir la preuve, de nos jours encore. Observez, en Camargue, les chevaux qui s'y ébattent en troupeau joyeux. Comparez-les à leurs frères à la triste mine, tête baissée, qui sont mis à la disposition des cavaliers occasionnels dont vous faites peut-être partie ?

Typhos, lui, ne se sentait pas avili lorsqu'il était monté par sa jeune maîtresse. D'abord, parce qu'Amphéas savait monter. Surtout, parce

qu'il l'avait choisie comme elle l'avait choisi, d'égale à égal.

Elle avançait et Typhos se mit à bondir autour d'elle. Sa robe immaculée étincelait, lustrée par le soleil.

Quelques instants plus tard, tous deux qui ne faisaient qu'un, gagnaient la forêt proche et fraîche.

Typhos savait bien où l'on allait. De lui-même, il s'arrêta au bord de la clairière où Eymion, le beau gardien, attendait, assis sur une souche.

— Je croyais que tu ne viendrais pas ! soupira-t-il quand Amphéas eut sauté de cheval, avec la légèreté d'un oiseau. Le temps est si long sans toi !

— Mais qu'as-tu fait de ton pipeau ? observa-t-elle. Je ne t'ai pas entendu jouer pour adoucir ton attente.

— Mon pipeau ne m'appartient plus. Je l'ai déposé sur l'autel de Thalie, la déesse. Je ne pouvais lui offrir ni mouton, ni colombe. Je n'ai d'autre richesse que mon pipeau avec toutes les chansons qu'il garde en lui.

— Tu as donc quelque chose de bien important à demander à la déesse ? dit-elle avec une charmante hypocrisie.

Puis, devenant grave :

— Eymion, mon cher Eymion, qu'allons-nous devenir ? Je crois que mon père désire me marier au fils du préfet d'Arles !

Eymion connaissait cette affreuse nouvelle. Comme naguère nos « gens de maison », les esclaves de ce temps-là savaient tout ce qui concernait leurs maîtres, voire, avant ceux-ci !

— Faisons confiance aux dieux, ma bien-aimée !

— Mais ils sont au mieux avec mon père qui les comble d'offrandes et leur bâtit des autels et, vu leur âge, ils doivent partager ses idées !

— Thalie n'est pas âgée et c'est une artiste, donc, plus évoluée, et sensible à l'amour ! Par elle, nous aurions les jeunes de notre côté. Les vieux n'auraient qu'à céder.

— D'accord, à condition que Thalie nous entende. Par chance, je la connais ainsi que ses sœurs : Aglaé et Euphrosine, comme elle filles de Zeus et de l'Océanide Eurynomie !

» Les trois Charités étaient au bal du printemps, donné l'an dernier par mon père, et nous étions devenues amies.

— Ne les retrouveras-tu pas au bal de ce prochain printemps ?

— Mais oui ! elles me l'avaient dit en me quittant. Oh ! Eymion ! Quelle heureuse idée tu as eue ! Tiens ! c'est même l'avis de Typhos !

En effet, celui-ci, qui avait suivi l'entretien, hennissait de joie.

— Avec les trois Charités, « tout devient charmant et doux », assure Pindare, reprit Amphéas qui connaissait ses auteurs.

— Si nous réussissons à les mettre dans notre jeu, renchérissait Eymion, nous pourrions nous marier à la deuxième lune.

Mais, amoureuse et craintive, Amphéas craignait ces sortes de prévisions.

— Tais-toi ! Les dieux n'aiment pas que l'on décide pour eux.

Le bal du printemps fut, cette année-là, particulièrement brillant. Il réunissait la société la plus choisie, souvent venue de loin. De loin et... de haut ! Car les dieux s'y trouvaient représentés en nombre imposant et, comme l'espérait Amphéas, les trois Charités n'y manquaient pas. Elles étaient même accompagnées de leurs parents et l'on imagine quelle solennité donnait à l'événement la présence de Zeus en personne. Un Zeus au visage légèrement assombri, toutefois, et cette mélancolie semblait se refléter sur sa noble épouse, Eurynomie. Le roi des dieux devait avoir des soucis, ce qui se concevait sans peine. Qu'il eût tenu, cependant, à se mêler, en cette circonstance, à ses humbles sujets, emplissait ceux-ci d'une gratitude émue.

Léthé, la vieille nourrice des Charités qui, d'habitude, leur servait de chaperon, comme d'habitude encore, ne savait trop ce qu'elle faisait là, rabâchant pour essayer de rattraper sa mémoire qui fuyait.

Les arbres qui cernaient la vaste clairière où l'on dansait resplendissaient sous l'impalpable voile tissé de rayons de lune. Il ne servait que dans les grandes occasions et, craquetant, les cigales n'en dérangeaient pas les plis. Plus bas, les buissons pétillaient de lucioles. Un orchestre de soixante-douze rossignols, dissimulés on ne savait où, rythmait les pas des jeunes couples.

Le service des boissons et des mets était assuré par des lutins en habit de cérémonie.

Mais les heureux mortels du temps se rendaient-ils compte de tout ce que représentait leur constant commerce avec les dieux ?

Les trois Charités avaient joyeusement reconnu Amphéas. Aglaé, riieuse et vive, portait une toilette couleur d'eau, agrafée, à l'épaule, d'une étincelante libellule, Euphrosine rayonnait, dans une robe à multiples plis d'or, sous un diadème de chrysolithes, Thalie, en cothurne, se drapait dans une sorte de soie nuageuse, mouvante, tantôt mauve, ou pourpre, ou rosée, et son collier d'ambre prenait les mêmes reflets.

Amphéas, ravissante, elle aussi, était vêtue de blanc, une étroite ceinture d'or s'harmonisait avec les lanières de ses sandales et les cordelettes entrelaçant sa coiffure.

Le délicieux quatuor, qui avait beaucoup à se raconter, se tint d'abord à l'écart, au vif dépit des candidats cavaliers qui s'étaient empressés autour d'elles.

Les premiers compliments échangés, on parla d'abord de généralités. Comme leurs augustes parents, les trois sœurs étaient curieuses des

mœurs humaines, qui les étonnaient parfois. Puis on en vint aux choses sérieuses. Et qu'y a-t-il d'éternellement sérieux pour des filles de leur âge, seraient-elles déesses ?

En échange de confidences que lui firent ses amies au sujet de quelques beaux adolescents de l'Olympe, Amphéas en vint tout naturellement à sa difficile idylle, au charmant, au bon, au courageux Eymion.

— Mon père le jetterait à la fosse aux lions du cirque s'il connaissait sa prétention.

— Oh ! pourquoi ? s'indigna l'émotive Thalie.

— Parce qu'Eymion n'est qu'un esclave.

— Eh bien ! dit Aglaé, nous le ferons libre et riche !

— Ainsi tout s'arrangera ! conclut l'optimiste Euphrosine.

L'euphorie de la soirée, où tout n'était que musique, danses, foule joyeuse, ne tournait-elle pas un peu la tête aux filles de Zeus ?

Heureusement, Amphéas garda pour elle ce doute offensant, venu d'une victoire qui lui paraissait trop rapide.

Oubliait-elle que les divinités possédaient un pouvoir dont, seule, notre incrédulité limitait les effets ?

— Comment vous prouverai-je ma reconnaissance ? murmura-t-elle. Quel gage vous en donner ?

Car, cela, elle ne l'oubliait pas : ce que l'on reçoit des dieux doit, toujours, être payé.

Mais avant qu'il y fût répondu, sa question en amena une autre, de la part de Thalie :

— Ton amoureux n'est-il pas ce beau garçon brun qui déposa son pipeau sur un de mes autels ?

— Oui ! votre Divinité. Eymion est un merveilleux musicien, son pipeau est son trésor.

— J'apprécie son offrande, mais je ne le priverai pas plus longtemps de ce qui fit sa consolation et sa joie. Dis-lui que je lui rendrai son pipeau s'il vient, neuf soirs de suite, à partir de la nouvelle lune, en jouer pour moi.

— Pour nous ! rectifièrent ensemble Euphrosine et Aglaé. N'aurons-nous pas notre part, dans la réussite de ses vœux ?

Il y avait un peu d'aigreur dans leurs propos et Amphéas se demanda si ses hautes amies ne risquaient pas de lui voler son bien-aimé. Thalie avait remarqué combien il était beau et elle avait éveillé la curiosité d'Euphrosine et d'Aglaé. Or, Amphéas ne doutait pas de la séduction d'Eymion ! De son côté, comment ne perdrait-il pas la tête devant ces ravissantes créatures – de surcroît, déesses ?

Pour conjurer une aussi terrible mésaventure, elle décida que sa propre offrande surpasserait en sacrifice celle d'Eymion.

Un pipeau se remplace. Un cheval comme Typhos ne se remplace

pas.

— Vos Divinités accepteront-elles, en signe de ma profonde gratitude, le plus vif, le plus blanc, le plus intelligent produit des écuries de mon père ?

Les trois sœurs connaissaient Typhos et acceptèrent d'enthousiasme. Malgré elle, Amphéas se dit : « Quand il s'agit de moi, elles ne se contentent pas de l'intention... »

Mais elle se repentit aussitôt d'une telle pensée. Les déesses lui souriaient gentiment elles avec qui « tout est charmant et doux... ».

Et comme l'orchestre, après une courte interruption, reprenait de plus belle, toutes quatre accueillirent les danseurs qui s'inclinaient, de nouveau, devant elles.

Parce qu'elle était contente, Amphéas dansa deux fois avec le fils du préfet, clignant un œil amusé et complice quand elle croisait ses amies. Son père, qui dégustait un sorbet de perce-neige, la regardait avec tendresse ! Chère petite Amphéas !

Sans qu'on l'eût vu poindre, ce fut le jour. Les rossignols laissèrent la place aux fauvettes. Un merle, entre deux morceaux, se fit entendre en solo. La lune retirait avec précaution ses voiles d'argent. Le soleil prodigua ses draperies rutilantes.

L'on attendait que Zeus donnât le signal du départ.

Alors, on eut l'explication de son air soucieux.

— Mes amis, dit le roi des dieux, ma chère épouse et moi-même avons tenu à donner par nos présences à cette fête du printemps un éclat tout particulier, afin que vous n'en perdiez pas trop vite le souvenir.

De chaleureuses protestations s'élevant, il les apaisa d'un geste qui semblait bénir, puis, d'une voix lente et forte :

— Car vous ne nous verrez plus !

La stupeur se traduisit, d'abord, par quelques secondes d'un lourd silence, avant un redoublement de cris. On ne comprenait pas, on avait peur.

— Écoutez-moi, mes amis ! Nous arrivons au bout de ce que les hommes, quand ils écriront leur Histoire, appelleront une ère. Une autre va commencer où nous n'avons plus place.

Par-dessus les supplications et les sanglots, il continua :

— Nos autels seront détruits, et leurs décombres, recherchés dans les âges futurs, par curiosité, non par religion. Mes amis, j'ai précipité les adieux, pour les rendre moins pénibles. Nous allons disparaître de tous les points du monde pour regagner à jamais nos célestes demeures. Adieu, mes amis. Soyez heureux.

Mais les trois Charités, fendant la multitude, rejoignirent Amphéas pour la rassurer :

— Ton vœu ne s'en réalisera pas moins.

— Oh ! vos Divinités !

— Chut ! je crois que c'est un titre à ne plus nous donner.

— Comment le pourrais-je, alors que je vous devrai le bonheur !

Et dans un élan généreux :

» N'oubliez pas d'emmener Typhos ! Il vous parlera de moi !

— Il nous suivra, en souvenir de toi, et non en paiement de ton vœu.

Ton mariage avec l'élu de ton cœur est un cadeau total que nous te faisons à nous trois.

Les larmes brouillaient leurs yeux à toutes quatre.

— Ah ! que notre père eut donc raison de vouloir abréger ces tristes moments ! Regarde ! nos vaisseaux volants s'approchent. Mais où donc est passée Léthé ?

La recherche de la vieille nourrice sans mémoire apporta une diversion. Mais Léthé ne tarda pas à être retrouvée et installée la première, pour plus de sûreté, dans le véhicule où prirent ensuite place les Charités, et, avec elles, Typhos, qui, lui aussi, détourna la tête. Pour cacher son chagrin ? Ou sa réprobation ? Sa maîtresse l'avait vendu. À son animale fidélité, elle avait préféré le fragile amour d'un homme !

Soudain, le premier vaisseau, celui de Zeus et d'Eurynomie, parut prendre feu et, globe éblouissant, il s'éleva dans les airs, dans un grondement inouï.

Le second, à son tour, s'arracha, entouré de flammes et vrombissant.

D'autres suivirent, car les dieux avaient été nombreux à fêter leur dernier printemps terrestre.

Pétrifiés, les hommes contemplaient ces traînées lumineuses qui s'éloignaient à la vitesse de l'éclair.

Les lutins se demandaient quel serait désormais leur rôle, sur cette terre coupée des dieux.

Un sylphe leur répondit :

— Nous essaierons, tous, de préserver la Nature des offenses de l'homme !

— Pendant combien de temps ? murmura une ondine venue aux nouvelles, encore toute ruisselante.

Mais un violent orage se déchaîna à l'improviste, faisant déborder les fleuves, projetant la mer au-delà de ses limites, submergeant l'immense delta.

Par un prodige inexpliqué, le domaine de Néarque demeura intact au milieu de la désolation diluvienne.

Mais dans son désespoir, Néarque ne voyait rien. Amphéas, qu'il avait prise dans ses bras au moment du cataclysme, lui avait été enlevée par les eaux et il ne savait pas comment lui-même se

retrouvait chez lui, dans son beau domaine privilégié, fou de douleur, se griffant le visage et s'arrachant les cheveux.

— Ma fille ! où est ma fille ? hurlait-il. Je veux que l'on me rende ma fille !

Et ses clameurs éveillèrent Eymion qui, naturellement, n'avait point eu l'honneur de participer à la fête parmi les seigneurs et les dieux. Ahuri, ne pouvant deviner la raison du délire de son maître, il comprit, toutefois, qu'il s'agissait d'Amphéas et empoignant à bras-le-corps, sans respect, tant il était ému, le père bouleversé :

— Que dites-vous ? Amphéas...

— Le tonnerre est tombé sur nous au départ des dieux, hoqueta Néarque. Là-bas... dans les tourbillons d'eau... Ramène-la et je te la donne pour épouse !

Cette promesse lui était montée aux lèvres inconsciemment, parce qu'il ne pouvait rien offrir de plus précieux.

La suite, vous la presentez : Néarque ne faillit pas à sa parole. Il ne se souvint même pas de ses précédents engagements avec le puissant préfet d'Arles... La vieille Léthé, déesse anti-mémoire, n'était-elle pour rien dans cet oubli ? On l'avait vue, avant d'être embarquée sur le vaisseau de feu, toucher du doigt le front de Néarque.

Eymion et Amphéas furent unis par les liens du mariage et ils eurent beaucoup d'enfants.

Avait-il fallu, pour en arriver à ce résultat, un cataclysme ?

Cette question, notre gentil couple se la posa immédiatement et ils faillirent en perdre leur miraculeux bonheur.

Mais, une nuit, ils furent, séparément, visités l'un et l'autre par un songe identique.

Les déesses leur apparurent, leur tenant même discours :

— Cet ébranlement de la terre et des cieus se produit toujours à la fin d'un monde. Souvenez-vous du déluge. Le monde des dieux n'est plus. Mon auguste père vous l'a révélé. Un monde nouveau a commencé pour vous qui prendra fin à son tour, marqué de troubles immenses. Alors, d'autres chars de feu sillonneront les espaces. Vos vœux n'ont été pour rien dans la récente convulsion des éléments. Nous les aurions exaucés pareillement en des circonstances différentes. Mais, les choses étant ce qu'elles étaient, nous avons protégé les richesses de votre père et permis que sa fille bien-aimée lui fût rendue par Eymion.

Le songe avait dissipé le cauchemar. Les Charités n'avaient pas démenti le poète assurant que par elles « tout est charmant et doux ».

Une autre surprise attendait notre jeune couple : Typhos était revenu. On le trouva, un beau matin, gambadant parmi ses frères. S'était-il ennuyé loin de celle qu'il aimait ? Les déesses avaient-elles jugé plus élégant de rendre un gage aussi sincèrement offert ? Quant

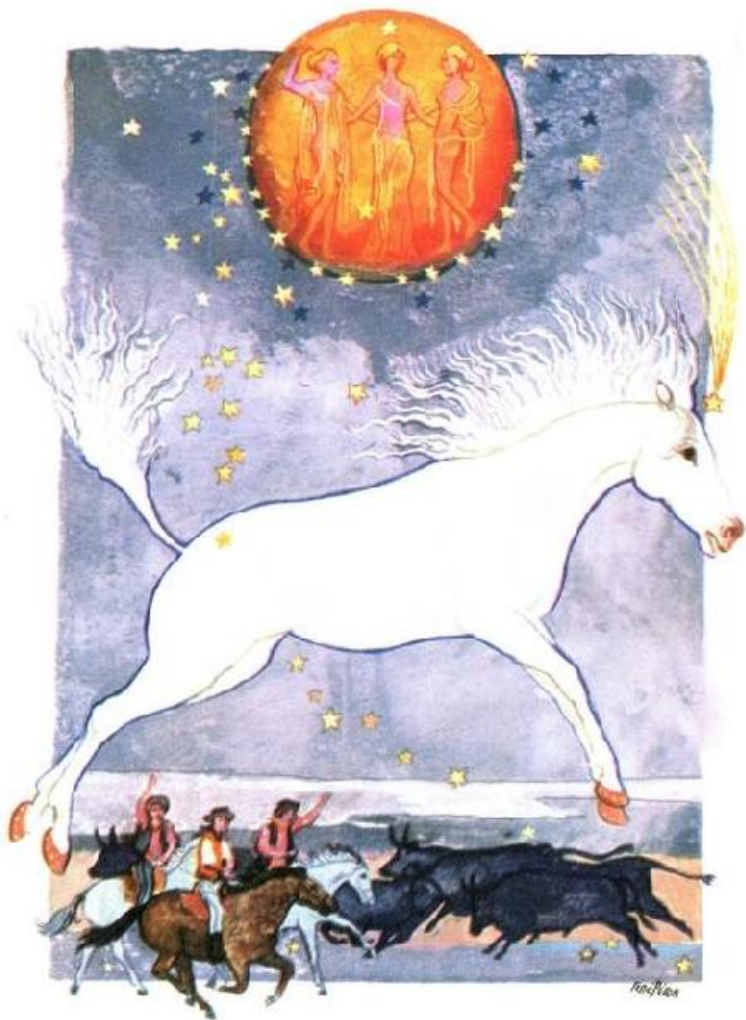
aux conditions de son retour, elles restent plus mystérieuses encore. Des gens prétendent avoir vu, cette nuit-là, dans le ciel sombre, une traînée de feu descendant vers la terre. On ne peut accorder à ces dires une absolue créance. Dans les circonstances insolites, il est sage d'accueillir ce genre de témoignage avec réserve. Quoiqu'il en fût du mode de transport mis à sa disposition, Typhos était là et il se mit à bondir autour d'Amphéas avec, dans ses hennissements, une note de reproche qui n'échappa pas à sa maîtresse.

Mais la bonté de sa nature animale l'emporta sur sa juste rancune de n'avoir été qu'une monnaie d'échange.

Ce qui est certain, et peut-être le plus merveilleux de cette vieille affaire, c'est que Typhos parut avoir rapporté, de son court séjour parmi les dieux, le don de l'immortalité.

Il vit naître et grandir les enfants et petits-enfants et arrière-petits-enfants d'Eymion et d'Amphéas.

Quand la lignée s'éteignit, trois siècles après son commencement, alors que, de la mouvante Camargue, se dessinait un profil nouveau, Typhos avait disparu sans que nul ne l'eût vu mourir.



Les plus hardis « guardians » ne sont jamais parvenus à l'atteindre...

À l'équinoxe du printemps, la nuit, un cheval blanc galope sur les étangs de Vaccarès. Les plus hardis gardians ne sont jamais parvenus à l'atteindre. Sa robe immaculée, lustrée par les rayons lunaires, paraît d'argent.



Les chèvres aux sabots d'or



ES EAUX des lacs conservent, dans leur cercle étroit et fixe, d'étranges histoires dont les fantômes ne se diluent pas à l'épreuve du temps.

Les *Kumpanias* qui, ce soir-là, se groupaient au bord du Balaton étaient tout à la joie.

Venues de différents points du globe, elles avaient suivi les repères (fléchettes, morceaux de chiffon...) marquant, selon le code gitan, l'itinéraire des précédentes et ce furent, pour ces retrouvailles, de grands échanges de salutations et de politesses.

— *Droboy tume Romale* (Bonjour à vous, Roms).

— *Nais tuke !* (Merci !)

On invitait les nouveaux arrivants. Dans chaque roulotte installée, le café chauffait.

Les enfants, excités, furent longs à s'endormir au creux moelleux des édredons, disposés à même le sol, car la nuit était douce.

Assis en rond autour des feux, les adultes parlèrent plus bas. Les feuilles frissonnaient à peine.

Et, soudain, la nature entière parut s'immobiliser, imprimant à tout ce qui vivait une sensation d'attente.

Les Roms s'étaient tus. Pourtant, rien ne les avait avertis que, pour eux, se lèverait, ce soir, le rideau qui sépare notre univers et l'autre. Ce que ne verraient jamais les *gadje*, enfermés dans leurs cages de pierre et de ciment ne saurait étonner les Roms, ces témoins de la terre, de son passé et de son devenir.

Et le rideau se leva. Il se leva comme se dégagerait une vapeur au-

dessus du lac. Attentifs, sans surprise et sans terreur, les Roms voyaient se dérouler une scène vieille de combien de siècles ?

En ces mêmes lieux, avait vécu une jolie et jeune pastoure, fière de posséder les chèvres les plus rares que l'on pût imaginer. Elles avaient, non pas des cornes d'or comme leur fameuse congénère provençale, mais des sabots d'or !

Thyna passait pour un peu sorcière. Gentille sorcière, certes, ce qui la rendait plus vulnérable, sans doute, aux maléfices des autres sorcières, les méchantes. Mais n'anticipons pas !

Son secret résidait en une certaine herbe poussant en un lieu connu d'elle seule. Ceux qui l'avaient épiée et suivie étaient revenus bredouilles, victimes d'un phénomène qui les désorientait au double sens du terme. Comme si le chemin eût tournoyé sous eux, ils se retrouvaient perdus, ne sachant où ils étaient, ni comment avait disparu la chevrière et son merveilleux troupeau.

— Mon secret, je le donnerai à celui que j'épouserai ! déclarait-elle.

Promesse qui, jointe à sa gracieuse jeunesse, lui valait bien des galants, vous vous en doutez. Faut-il croire qu'aucun ne sut lui plaire ? Ou que, consciente de sa dot inouïe, elle se fût un peu trop méfiée ?

À vingt ans, elle était encore fille.

Or, elle comptait, parmi les fées méchantes, une ennemie personnelle, laide, ridée, chenue, tordue comme un sarment, et, ce qui est exceptionnel chez les fées, fixée dans sa vieillesse. Comme on sait, les fées, qui peuvent vivre des siècles, n'en sont pas moins mortelles. Leur privilège consiste à ne pas vieillir, sauf en expiation d'une faute capitale. Quel crime avait donc commis celle-là ? Nous l'ignorons et ce n'est pas notre propos. Mais nous pouvons affirmer que le châtiment ne l'avait pas amendée !

Aussi, les jeunes filles devaient-elles soigneusement éviter de la rencontrer et, dans tous les cas, prendre garde de l'irriter.

Mais Thyna, quoique à demi fée (on la disait – était-ce vrai ? – née d'un beau bûcheron et d'une hamadryade), ignorait le danger d'être jeune et belle devant qui ne le serait jamais plus.

Elle poussait même l'imprudence – quand elle croisait la vieille – jusqu'à vanter ses chèvres aux sabots d'or.

— En connais-tu d'aussi belles ?

— J'en connais de cent fois plus belles ! grinçait la vieille.

Thyna ne se fâchait pas. Elle riait, en gravissant les pentes caillouteuses qu'éraflait à peine sa démarche légère.

Ainsi en fut-il, ce jour maudit.

Plus rapide que son troupeau qui s'attardait pour brouter, elle atteignit le faite du monticule où elle aimait s'étendre. Au-dessus de sa tête, le vent modelait et défaisait sans cesse la forme des nuages. Et

Thyna rêvait comme rêvent toutes les filles de vingt ans, l'âge de la terre n'y changeant rien. Malgré sa crainte d'être recherchée plus pour les sabots de ses chèvres que pour elle-même, voyait-elle se dessiner, dans les blanches nuées, un certain visage ? Nous ne le saurons jamais...

Mais il est sûr que, prise par son rêve, elle perdit la notion du temps.

Où étaient ses chèvres ? Soudain consciente de sa solitude, elle se redressa, courut jusqu'au rebord du monticule. Horreur ! Ses chèvres étaient séparées d'elle par un large sillon empli d'eau comme les douves d'une forteresse. Comble de l'abomination : ce sillon, ces douves, c'était l'ouvrage de la sorcière jalouse. Thyna la vit qui conduisait une charrette attelée de deux bœufs et le fossé s'élargissait et s'approfondissait de plus en plus, au rythme lourd, implacable, qui le creusait.

Debout, paralysée d'effroi, Thyna, statue du désespoir, entendait gronder l'eau qui montait, et bêler, lugubrement, ses chèvres et ricaner la sorcière.

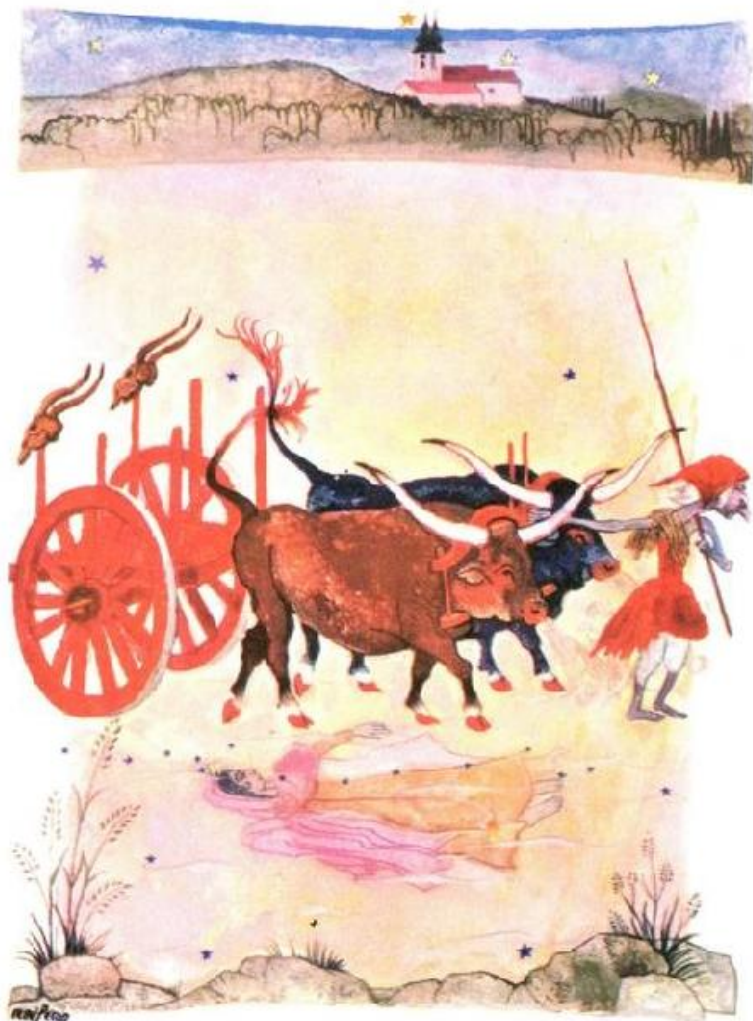
— L'eau t'engloutira, fille maudite, avec ton rire, ta taille mince et tes joues fraîches. Mais avant, je serai maîtresse de ton troupeau. Regarde.

Elle avait lâché le timon pour s'approcher des bêtes convoitées, mais la première qu'elle approcha préféra se jeter dans l'eau bouillonnante, suivie du troupeau tout entier. Thyna put encore les voir sombrer une à une sans même se débattre.

Alors la vieille, appelant à la rescousse tous les mauvais esprits de la terre, fit se déchaîner une telle tempête que les étoiles reculèrent, épouvantées. Du ciel d'un noir d'encre, des trombes d'eau s'abattirent pour rejoindre les eaux de la terre et la jolie pastoure fut emportée par le flot !

À l'aube, un lac tout neuf se prélassait au soleil. Un lac où flottaient, tout brillants d'or, des sabots de chèvres. On dit que, de nos jours encore, d'avidés pêcheurs y lancent leurs filets, dans l'espoir, incessamment déçu, d'une pêche miraculeuse !

Mais par les nuits où la lune est cachée, on peut voir passer et repasser sur les eaux du lac une charrette attelée de deux bœufs que conduit une hideuse vieille, condamnée à poursuivre, jusqu'à la fin des temps, son infernal labour.



*Condamnée à poursuivre, jusqu'à la fin des temps, son
infernale labour...*

Les Gitans réunis par un soir sans lune au bord du Balaton sentirent soudain qu'ils avaient très froid, et, d'un tacite accord, tous se retirèrent dans leurs roulottes, sans tourner la tête du côté de l'eau.

Les lacs conservent, dans leur cercle étroit et fixe, d'étranges histoires dont les fantômes ne se diluent pas sous l'effet des siècles.

Le petit homme vert



VEZ-VOUS jamais rencontré « le petit homme vert » ? Petit, si petit dans son habit aux tons de scarabée, avec ses ailes translucides comme des ailes de libellule, et, pour jabot, un minuscule pétale fixé d'une gouttelette de rosée. Il porte en bandoulière ses pinceaux, sa palette et ses couleurs, prêt à donner çà et là une dernière touche à l'éclat d'une fleur, au vernis d'une feuille.

Ces détails, Michaël les tenait de bonne nounou, et bonne nounou ne pouvait se tromper. Orphelin dès le jeune âge, il ne connaissait qu'elle et, de réputation, le petit homme vert.

Mais il avait beau se dépêcher, tout en prenant garde de ne pas faire de bruit, lorsqu'elle lui signalait sa présence en quelque coin du jardinet, il n'arrivait jamais assez vite.

— Il reviendra, petit ! Ne bouge pas d'ici et guette-le bien !

Alors, tranquille, elle s'en allait vaquer à ses besognes ménagères, tandis que Michaël chantait doucement :

Petit homme vert, où donc es-tu ?

Avec tes ailes de dentelle,

Tu vas, tu t'enfuis, turluru,

Où donc es-tu quand je t'appelle ?

Ah ! qui donc (à l'exception de bonne nounou et, peut-être, de Michaël), qui donc l'a vu, « le petit homme vert », se balançant sur un brin d'herbe, ou endormi sous l'aile d'un papillon vigilant ?

De nos jours (car cette histoire est assez ancienne), nous avons d'autres soucis ! outre que, sur notre vieille terre, incessamment remodelée, minée, creusée, tailladée, rasée, il ne reste guère de place pour les elfes, les sylves, gnomes, sirènes, nymphes, salamandres et autres esprits de la Nature ! Où s'en sont-ils allés ? En quelle planète adolescente ?

— Bonne nounou, quand tu verras « le petit homme vert », demande-lui de m'attendre. Il sait que je ne lui veux pas de mal !

— C'est à lui de décider, petiot.

Quand Michaël eut atteint sa quinzième année, elle ne lui disait plus « petiot » mais « petit », ce qui prouvait au jeune garçon qu'il avait grandi. Pas encore assez pour que l'insaisissable décorateur des jardins et des prés acceptât son amitié.

— Sois-en digne par ta sagesse, petit ! Reste loyal et bon et tu rencontreras le « petit homme vert » !

Elle lui parlait encore ainsi ce jour qui, pour elle, fut sans lendemain.

Michaël n'avait plus, pour parent, que ce « petit homme vert » que lui léguait bonne nounou.

C'était l'aube, quand il prit la route infinie et quand ce fut le soir, il crut avoir marché des jours et des jours, puis vint la nuit et Michaël n'interrompit pas sa quête.

Il savait que le gracieux fugitif s'abritait volontiers dans l'une de ces fleurs qui, sous les étoiles, se referment comme des rideaux.

Au bord de la route, des vers luisants montaient la garde avec leur petite lanterne. Il voulut les interroger, vaine tentative. Les vers luisants continuaient leur manège, aussi sourds que les plantons d'une caserne ou d'un palais durant les heures de service.

— Hé ! petit !

Les vieilles femmes ont-elles toutes la même voix ?

Celle qui l'interpellait devait avoir l'âge que bonne nounou n'avait pas dépassé. Il ne l'avait pas entendue venir, occupé qu'il était à examiner, sans les froisser, les liserons qui couraient sur une palissade et qui (pensait-il) offraient au minuscule génie autant d'odorantes alcôves !

— Je ne suis pas un malfaiteur, Madame ! parvint-il à articuler. Je cherche « le petit homme vert ». Le connaissez-vous ?

— Je ne connais personne de ce nom-là ! Mais si tu ne veux pas passer la nuit dehors, et si tu as faim, tu trouveras chez moi une assiette de soupe et un lit.

Alors, Michaël s'aperçut qu'il avait faim et qu'il était harassé.

La vieille femme ouvrit la barrière, et, sur ses pas, il se dirigea vers la chaumière, au bout du champ.

Malgré l'obscurité, il distinguait sa silhouette maigre et cassée et il se demandait, dans son trouble étrange : « Les vieilles femmes se ressemblent-elles toutes ? »

À l'intérieur de la chaumière, deux couverts étaient mis.

— Je t'attendais, vois-tu ! dit son hôtesse.

Mais engourdi par l'odeur de la soupe, il ne fut pas capable de raisonner.

Tous deux s'attablèrent et mangèrent.

Le soleil brillait quand il s'éveilla, au creux d'un épais et crissant matelas de paille fraîche, et il lui fallut un moment pour se rappeler les événements de la veille et déduire qu'il avait dû tomber, recru, sur son assiette vide.

Il ne se trompait pas. Son hôtesse qui survenait, porteuse d'un bol de lait chaud, le lui dit, et comme il la remerciait gentiment :

— Pauvre petit ! Je n'ai pas eu grand'peine à te soulever ! Tu n'es pas plus lourd que duvet !

À la grande lumière du jour, le doux visage ridé fut si pareil à celui de bonne nounou qu'il en trembla.

Les traits effacés des morts que nous aimons peuvent-ils ainsi réapparaître sur des visages que nous rencontrons ensuite ?

Mais elle lui proposait :

— Veux-tu rester ? Tu mangeras à ta faim, tu dormiras à l'abri ! Mais tu m'aideras à ramasser les pommes de terre et le fourrage, car je suis seule et j'ai bien des ans !

Michaël fut tenté.

Sa première journée de vagabondage lui avait appris la sévérité de la solitude, si près encore de la douce chaleur du foyer.

Mais bonne nounou disait qu'un homme découragé n'était pas un homme.

— Pardonnez-moi, Madame. Je ne suis pas ingrat. Mais je crains que le « petit homme vert » ne passe jamais par ici, puisque vous n'avez jamais entendu parler de lui ! Je dois aller plus loin.

Elle comprit ses raisons.

— J'ai une sœur plus jeune que moi qui a peut-être entendu parler de celui que tu cherches. Va la voir de ma part. Elle n'a pas eu de mes nouvelles depuis longtemps. Tes jambes qui sont neuves feront ce que les miennes ne peuvent entreprendre.

En effet, l'itinéraire qu'elle indiqua exigeait la force et l'intrépidité de la jeunesse.

Ce ne fut qu'au soir du cinquième jour que Michaël atteignit le terme du trajet. Il avait traversé trois forêts, gravi, puis descendu, sept collines, franchi cinq ponts et longé leur rivière, cela sans cesser son exploration tout en chantonnant doucement :

*Petit homme vert, où donc es-tu ?
Avec tes ailes de dentelle,
Tu voles, tu t'enfuis, turluru...
Où donc es-tu, quand je t'appelle ?*

Assez fourbu, l'estomac creux et le palais desséché, il examinait, sans les froisser, les liserons qui couraient sur une palissade et qui, pensait-il, offriraient au minuscule génie autant d'odorantes alcôves...

— Eh ! petiot !

Petiot... Ce mot, et la façon dont il fut prononcé, le rejetèrent à plusieurs années en arrière, trop ému pour répondre.

— Que fais-tu là ?

Celle qui l'interpellait et qu'il n'avait pas entendue venir était une dame d'âge mûr. Il l'identifia tout de suite, tant elle ressemblait à sa précédente hôtesse.

C'étaient les mêmes traits, mais que les ans n'avaient pas encore achevé de durcir et de faner, les mêmes cheveux, plus abondants et noirs. Lorsqu'il était tout enfant, bonne nounou n'avait-elle pas ce visage-là ? Ah ! comment pouvait-il s'en souvenir ?

Il parvint à articuler :

— Je ne suis pas un malfaiteur, Madame, et je vous suis envoyé par votre sœur.

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Est-ce seulement pour m'en donner que tu as marché jusqu'ici ?

— Je suis à la recherche du « petit homme vert », Madame. Le connaissez-vous ?

— Je ne connais personne de ce nom-là ! Mais si tu ne veux pas passer la nuit dehors et si tu as faim, tu trouveras chez moi une assiette de soupe et un lit !

La vieille femme ouvrit la barrière et, sur ses pas, il se dirigea vers la chaumière, au bout du champ.

Et ce champ, et cette chaumière, il les reconnaissait !

Comme il allait reconnaître la table, les deux couverts disposés face à face.

— Je t'attendais, vois-tu ! dit son hôtesse.

Troublé, tremblant, il balbutia :

— Madame, suis-je chez vous ou suis-je revenu chez votre sœur, quittée il y a cinq jours ?

— As-tu traversé trois forêts, gravi puis descendu sept collines, franchi cinq ponts et longé leur rivière ? Alors, tu as couvert le chemin qui me sépare de ma sœur aînée.

Mais engourdi par l'odeur de la soupe, il ne fut plus capable de raisonner.

Tous deux s'attablèrent et mangèrent.

Le soleil brillait quand il s'éveilla au creux d'un épais et crissant matelas de paille fraîche et il lui fallut un moment pour se rappeler les événements de la veille et déduire qu'il avait dû tomber de sommeil sur son assiette vide.

Il ne se trompait pas. Son hôtesse qui survenait, porteuse d'un bol de lait chaud, le lui dit et, comme il la remerciait gentiment :

— Je n'ai pas eu grand'peine ! Je suis encore forte et tu n'es pas plus lourd que duvet, pauvre petiot !

À la grande lumière du jour, la double ressemblance prenait un relief saisissant. Il avait devant les yeux l'accueillante femme de l'autre jour, telle qu'elle dut être il y avait des années, et, aussi, bonne nounou telle qu'il l'avait vue dans sa petite enfance, quand elle l'appelait petiot !

Mais elle proposa :

— Sais-tu que je peux te rendre riche ?

Il répéta comme un mot étranger :

— Riche ?

— Très riche. J'ai des cassettes pleines d'or laissées à ma garde par un voyageur qui devait partir sur les mers. S'il ne revenait pas après dix années révolues, le trésor serait à moi. Il y a de cela deux fois dix années et je ne sais que faire de cette fortune. Ma terre, mes volailles et ma chèvre suffisent à me nourrir.

— Et vous voulez...

Il se demandait s'il avait bien compris. Il lui arrivait des choses si bizarres !

— Te donner ce tas d'or qui m'embarrasse.

— À quoi me servirait-il ?

— À te faire construire un palais, plein de serviteurs à ta dévotion, à t'habiller comme un prince...

Michaël fut tenté. Ces jours de vagabondage l'avaient persuadé que l'argent servait à quelque chose. Elle parlait de palais, de serviteurs. Si seulement il pouvait s'offrir l'une de ces belles fermes regorgeant de victuailles, où l'on devait être si bien protégé de la faim et du froid !

Mais bonne nounou disait que l'argent vous donnait plus de soucis que vieille poule ne donne d'œufs. Il en serait préoccupé jour et nuit et perdrait toutes ses chances de découvrir le « petit homme vert ».

— Pardonnez-moi, Madame. J'apprécie le beau cadeau que vous vouliez me faire. Mais tout cet argent m'obligerait à m'arrêter et je suis peut-être sur la piste du « petit homme vert ».

Elle comprit ses raisons.

— J'ai une sœur plus jeune que moi. Elle a peut-être entendu parler

de celui que tu cherches. Va la voir de ma part. Elle n'a pas eu de mes nouvelles depuis longtemps. Mes jambes sont encore bonnes, mais les tiennes sont neuves et le chemin est long.

De plus en plus aguerri, il traversa trois forêts, gravit et descendit sept collines, franchit cinq ponts et longea leur rivière tout en chantonnant doucement :

*Petit homme vert, où donc es-tu ?
Avec tes ailes de dentelle,
Tu vas, tu t'enfuis, turluru...
Où donc es-tu, quand je t'appelle ?*

Le soir du cinquième jour, il examinait les liserons qui décoraient une palissade et qui, pensait-il, offriraient au minuscule génie autant d'odorantes alcôves.

— Eh ! jeune homme ! Que fais-tu là ?

Il n'avait pas entendu venir la gracieuse créature qui l'interpellait.

« Jeune homme... » avait-elle dit et il se redressa d'un pouce.

— Je ne suis pas un malfaiteur, Mad... Mademoiselle. Je vous suis envoyé par votre sœur.

— Il y a longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Est-ce seulement pour m'en donner que tu as marché jusqu'ici ?

— Je cherche le « petit homme vert ». Le connaissez-vous, Mad... ?

— Mademoiselle, acheva-t-elle en souriant. Du moins pour quelque temps encore. Non, je ne connais personne de ce nom-là. Mais si tu as faim et si tu ne veux pas coucher dehors, tu trouveras chez moi une assiette de soupe et un lit.

La jeune femme ouvrit la barrière et, sur ses pas, il se dirigea vers la chaumière, au bout du champ.

Et ce champ, cette chaumière, il les reconnaissait, comme il allait reconnaître la table et les deux couverts disposés face à face. Les trois sœurs, qui vivaient à si grande distance l'une de l'autre, possédaient donc trois demeures identiques ?

Cependant, tout était plus gai ici ! La maîtresse du logis avait vingt ans !

Mais une bonne odeur de soupe dissipa sa rêverie.

Tous deux s'attablèrent et mangèrent.

Cette fois, il n'eut pas la honte de tomber de sommeil sur son assiette vide. Il aida même son hôtesse à remettre de l'ordre.

Le soleil brillait lorsqu'il s'éveilla au creux d'un épais et crissant matelas de paille fraîche et, tout de suite, les événements de la veille lui revinrent à l'esprit, lui causant un trouble nouveau dont il n'avait pas eu conscience durant la soirée.

Mais son hôtesse survenait, porteuse d'un bol de lait chaud, et,

comme il la remerciait gentiment :

— Sais-tu que je peux te rendre plus puissant que le roi ? dit-elle.

Michaël était poli. Il eut la force de ne pas rire.

— Ne crois pas que je déraisonne ! reprit-elle. Je possède, sous la forme d'une bague, le talisman du suprême pouvoir. Une pauvre que je secourus un jour et qui était, en réalité, une fée, m'en fit don. Mais j'aime un gentil berger, pauvre, qui m'aime lui aussi, et nous allons nous marier. Que ferions-nous du suprême pouvoir ?

Elle ouvrait un coffret, d'où elle retira l'anneau magique.

— Je te sens loyal et bon, incapable d'en user avec injustice. Cet anneau te rendra digne des plus belles princesses. Mets-le donc à ton doigt.

Michaël obéit, comme hypnotisé, et ce qui se passa fut prodigieux. Une princesse éblouissante lui apparut qui lui dit :

— Refuseras-tu mon amour ? Refuseras-tu de monter sur le trône de mon père, l'un des plus grands rois de la terre ?

On se demande où Michaël prit le courage d'ôter la bague-fée et de la rendre à son hôtesse, tandis que s'effaçait la radieuse apparition.

— Un royaume... Une princesse... Je ne suis fait ni pour l'un, ni pour l'autre. Mon destin est de poursuivre ma route jusqu'à ce qu'elle aboutisse au « petit homme vert ».

— Eh bien ! va ! Et que tes sacrifices aient leur récompense. Tu as refusé la sécurité que t'offrait ma sœur aînée, la richesse que t'offrait sa cadette, aujourd'hui, tu refuses le pouvoir suprême et l'amour d'une belle princesse. Cependant ta longue marche ne t'a pas conduit au « petit homme vert »... Mais un homme découragé n'est pas un homme.

À ces derniers mots, Michaël leva vers son interlocutrice des yeux agrandis par la stupéfaction et la crainte.

Sous la grande lumière du jour, il voyait passer, sur le jeune visage, le mouvant reflet d'un autre visage, doux et ridé. La troisième sœur, c'était encore bonne nounou, mais bonne nounou dans sa rayonnante jeunesse.

Tombant à genoux, balbutiant, éperdu, il serrait, de ses mains tremblantes, le bas de sa robe. Ah ! tout à coup, il n'eut plus rien entre les mains et un vertigineux tourbillon l'emporta.

Quand il revint à lui, il était étendu sur le bord de la route qui n'était pas celle d'hier. Où donc, la barrière de volubilis ? Où le champ ? Où la chaumière en retrait ?

Avait-il rêvé ?

Se pourrait-il que lui, Michaël, eût pénétré dans le monde au-delà du nôtre, d'où nul – disait-on – n'était jamais revenu ?

Assommé comme par un vin trop capiteux, il se releva, titubant, mais un air familier lui rendit ses esprits : un merle sifflait au-dessus

de sa tête, moqueur, insistant, impitoyable, et c'était un air dont Michaël connaissait bien les paroles :

*Petit homme vert, où donc es-tu ?
Avec tes ailes de dentelle,
Tu vas, tu t'enfuis, turluru...
Où donc es-tu, quand je t'appelle ?*

Michaël se remit à marcher.

Ce fut un très vieil homme qui, par un beau matin, pénétra dans le village de son enfance. Un très, très vieil homme. Mais lui seul le savait. Apparemment, on lui eût donné trente ans avec son visage lisse et ses yeux candides.

Combien de générations s'étaient succédé, ensevelissant, de plus en plus profondément, ceux qui avaient vécu là au temps du petit garçon nommé Michaël ?

Il s'informa d'une certaine maison, entourée d'un jardinet. Il n'en retrouvait même pas l'endroit et nul ne put le renseigner.

Mais nul, non plus, n'osa le contrarier et l'on ne tarda pas à l'adopter. Les gamins ne ricanèrent plus sur son passage.

Pourtant, il aurait assez bien figuré l'innocent du village. Suivant l'avis de l'instituteur, on décida qu'il s'agissait d'un poète.

Il tenait de curieux discours, parlait des pays d'au-delà des mers comme s'il y eût vécu, il parlait aussi d'un pays mêlé au nôtre comme sont mêlés à l'eau les nuages, les étoiles et les plantes qui s'y reflètent. Il parlait encore d'un « petit homme vert » que personne n'avait jamais vu et qu'il semblait connaître.

Et les générations nouvelles se succédaient. Les enfants qui, à son retour au village, jouaient aux billes, étaient devenus des hommes et ainsi en alla-t-il de leurs fils et de leurs petits-fils. Tandis que le multi-centenaire demeurait inchangé, avec son allure juvénile et ses yeux candides.

Avait-il reçu du « petit homme vert » (enfin rejoint) le don d'immortalité, comme le croyait Djido, la vieille gipsye qui me conta cette histoire ? Elle la tenait de Michaël lui-même, rencontré durant une halte.

Quand elle eut terminé, une question me vint :

— Michaël n'est-il pas las de vivre ?

— Je le pense, me répondit Djido. Sinon, pourquoi m'aurait-il confié son secret ? On ne survit pas à certains secrets.



Le diable amoureux



AVEZ-VOUS pourquoi, sur cette chaîne de montagnes, au confluent de la Drave et du Danube, il est un cône montagneux dénudé alors que tout autour s'étagent de riches vignobles ?

Les Kumpanias qui firent halte par-là en ont appris la raison.

Il y avait une fois, dans la contrée, une opulente veuve, et assez fraîche encore, qui ne manquait pas de prétendants. Elle ne se hâtait point de choisir, soit que sa première expérience ne l'engageât pas à recommencer, ou qu'aucun du lot n'eût l'heur de lui plaire.

Or, un jour qu'elle se promenait dans cette belle campagne hongroise où tout enchante, elle fut prise de suffocation. Un trou sombre venait de s'ouvrir dans le roc et il s'en échappait une horrible vapeur de soufre. Elle comprit sur-le-champ qu'il s'agissait d'un soupirail de l'enfer et ne s'étonna pas tellement d'en voir surgir le Diable. Non pas le diable cornu et grimaçant de l'imagerie mais un élégant jeune homme. Il avait bondi hors du trou avec des grâces de danseur étoile. Hélas ! un danseur étoile bizarrement affligé de deux pieds bots imparfaitement dissimulés et ce seul détail eût suffi à révéler son identité. On sait que toutes ses métamorphoses s'arrêtent à ses pieds. Parmi ses sujets, il ne manque pourtant pas d'habiles cordonniers. Aucun n'a jamais réussi à lui confectionner des chaussures convenables.

La veuve ne s'effraya pas de cette rencontre. Peut-être commençait-elle à trouver son existence monotone ?

— Belle dame, dit-il en s'inclinant, serais-je importun en vous

offrant ma compagnie ?

— Mon Prince, je suis votre servante !

Et elle accepta, d'un air coquet, le bras qu'il arrondissait devant elle. Après tout, un flirt avec le Diable ne manquait pas de piquant. Elle en avait assez des fadaises que lui débitaient ses habitués soupirants.

Celui-ci savait parler aux femmes et les entourer d'égards.

Elle se souvenait de la promenade de la veille, avec Myscha, le meunier. Elle avait eu peine à le suivre et faillit glisser à cause d'un caillou qui roula sous ses pieds...

Son compagnon d'aujourd'hui réglait son pas sur le sien. Il écartait devant elle les branches qui pouvaient la gêner.

Myscha n'avait pu s'attarder à cause d'une livraison de farine !

— Je voudrais que ne finît jamais ce moment que vous m'accordez ! murmurait son compagnon.

— Oh Messire ! vous devez avoir tant à faire !

— Laissez-moi l'oublier. Je veux être tout à la joie de votre présence.

C'était flatteur, venant d'un aussi grand personnage, certainement accablé d'occupations.

— Avant de me connaître, pensiez-vous à moi, quelquefois ? demanda-t-il.

— Oui..., dit-elle en rougissant. Mais je ne m'attendais pas à faire votre connaissance !

Elle ne dit pas qu'elle avait, jusque-là, vécu avec le souci d'échapper à pareil face-à-face !

Mais il lisait en elle.

— Je comprends ! fit-il après un douloureux soupir. Mes ennemis me présentent sous un jour abominable, maniant de la fourche les pauvres pécheurs livrés aux flammes éternelles ! Une femme de votre intelligence ne peut-elle imaginer qu'il suffirait d'un sourire... d'un peu de confiance... pour changer mon destin ?

C'était tentant, et la veuve s'émut à le voir soudain si triste. Pourtant, sa saine logique paysanne l'emporta d'abord.

— Ne croyez-vous pas, Messire, qu'il vous faudrait donner des gages de votre... enfin... de votre bonne volonté ?

— M'y aideriez-vous ? Je ne demande que cela !

Elle était tombée dans le piège. Convertir le Diable, le réconcilier avec l'autre Tout-Puissant ! Quel exaltant programme ! Quelle femme s'y fût dérobée ?

Elle s'y mit avec zèle et elle put croire à l'heureux effet de ses pieux discours. Tandis que la stratégie... diabolique de son amoureux s'exerçait, en outre, par les plus somptueux présents. Elle ne les refusait pas... Il ne fallait pas le froisser, n'est-ce pas ? Il ne fallait pas compromettre la grande œuvre entreprise...

Mais voilà que son bon ange sortit de la somnolence à laquelle il s'était laissé aller. (Avant cette diabolique idylle, la sagesse de la veuve avait fait de sa tâche de gardien une douce sinécure !)

Ne nous refusons pas à le croire : Myscha, le brave Myscha, sans ruse, sans habileté mais sincère, dut prêter son concours au bon ange.

Le jour que le Diable, apparemment en voie de sanctification, crut le moment propice à formuler sa demande en mariage, il n'obtint pas le « oui » qu'il espérait. Oh ! ce ne fut pas non plus un « non ».

Car elle aurait eu peur de déclarer tout à trac au Maître des Enfers qu'elle ne voulait pas de lui.

Seulement, il n'était pas du type qui se paie de mots, moins encore du type des vaincus résignés et, comme ses indicateurs n'avaient pas manqué de le mettre au courant d'une certaine visite au moulin, il éclata en l'une de ses fameuses colères causes de cataclysmes sur notre pauvre terre. Des avalanches écrasèrent des villages, des inondations emportèrent, comme fétus, gens et bêtes. Il était urgent d'amadouer cet amoureux éconduit !

Alors la veuve eut une idée (que dut lui souffler son bon ange, désireux, lui aussi, de se racheter).

— Votre démarche m'honore plus que je ne saurais dire ! assura-t-elle, voilant ses beaux yeux. Vous, un si haut Seigneur ! Moi, si modeste femme ! Je n'ose y croire... N'obéissez-vous pas à un sentiment passerager ?

— Me croiras-tu si je fais trembler la terre, bouillir les mers, et s'écrouler les montagnes ?

— Surtout pas, Messire ! surtout pas !

— Alors, que veux-tu ?

— Accepterez-vous de labourer, en une nuit, la montagne qui est devant nous ?

Quel singulier caprice ! Décidément, les hommes ont raison qui renoncent à comprendre les femmes ! Mais il ne s'agissait pas d'ergoter !

— Et nous nous marierons demain ?

Elle inclina la tête.

— Nous nous marierons demain, Monseigneur, si vous avez achevé de labourer la montagne avant le premier chant du coq !

— Entendu, ma belle. Commandez-les... (il allait dire les cloches et se retint de justesse) les réjouissances. Je veux un festin tel que nul n'en savoura jamais. Lancez les invitations, sans oublier... heu... Comment s'appelle-t-il déjà ?... Vous savez, le meunier dont le ventre est rebondi comme ses sacs... Myscha ! Ça me revient ! Ah ! ah ! ah ! ce bon benêt de Myscha !

Et il prit congé, guilleret et sûr de lui !

Mais, dès le coucher de soleil, il se mit à l'ouvrage.

Armé d'une énorme bêche, il soulevait, en une fois, plus de terre que ne l'eût fait un couple de bœufs.

La veuve qui le guettait derrière ses volets ne put se défendre d'admirer sa force et sa dextérité.

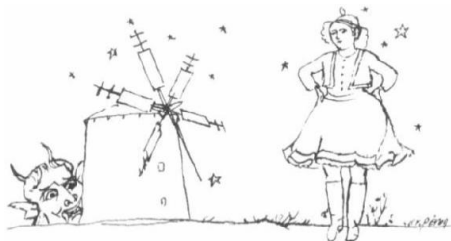
Ah ! s'il n'était pas le Diable... Seulement, il était le Diable et elle, une brave femme qui n'avait jusque-là jamais manqué à ses devoirs de chrétienne.

Non sans un petit déchirement, toutefois, elle prononça la renonciation définitive qu'elle devait à sa foi, à son honneur, et au serment qu'elle avait fait, la veille, à Myscha. Elle la prononça, cette renonciation, au moyen d'un « cocorico » si bien imité que tous les coqs de la contrée s'y laissèrent prendre, suivis de cent autres.

Le Diable ne demanda pas son reste. Son fabuleux orgueil lui interdisait de s'humilier aux pieds de sa belle, après un aussi cuisant échec.

Tête en avant, il se précipita jusqu'au tréfonds de ses souterrains États.

Mais, en ce coin de Hongrie, au confluent de la Drave et du Danube, demeure, irrécusable, la trace de son passage. La partie du cône montagneux labourée par ses soins est à jamais aride, sans arbres, sans même un brin d'herbe.



Saint Pierre et le coq



EPT POUSSINS ! Six poulettes et un coquelet, les premières, dociles et mignonnes, celui-là, insolent et querelleur, honte de maman-poule. Ce sont des choses qui arrivent dans les familles.

À peine sorti de sa coquille, n'avait-il pas éborgné trois de ses sœurs, cassé la patte à deux autres et à demi arraché l'aile de la dernière ? Dès qu'il tint debout, il fut la terreur de tous ses congénères du coin. Les vigilants parents interdirent à leur progéniture de jouer avec lui.

Il faut dire que ces pauvres enfants, le coquelet et ses sœurette estropiées par ses soins, n'avaient pas connu leur père, lequel avait trouvé une fin tragique, la veille d'un repas de noce. Sa veuve éplorée, et un peu geignarde, avouons-le, n'était pas de force à tenir tête au fils dénaturé.

Essayait-elle de le raisonner, qu'un kiri-riki-kiri gonflé d'arrogance lui coupait la parole. Ou bien, dressé sur ses promesses d'ergot, usait-il pour lui répondre d'un vocabulaire que nous n'oserions pas vous rapporter et qu'il avait appris où ? Et de qui ? Gens et bêtes s'exprimaient fort poliment dans la belle ferme camarguaise où il semblait être tombé par erreur !

Et exigeant avec ça, rechignant sur les bons morceaux déposés par maman-poule sous le bec de ses petits, sans oublier un savoureux assaisonnement de petits cailloux.

— Toujours le même menu !

— Souhaite qu'il ne change jamais !

— Il faut pourtant que ça change ! répliquait-il, d'un ton entendu,

comme s'il eût compris ce qu'il disait. J'étouffe ici ! j'ai besoin de voir autre chose !

Et la pauvre femme tremblait devant ce phénomène qu'elle avait mis au monde, plus déroutant que le canard couvé par l'une de ses parentes.

L'outrecuidance du jeune mâle s'enfla avec ses plumes et sa crête. Quand celle-ci et celles-là eurent atteint leur taille adulte, et qu'au grêle kiri-riki-kiri eut succédé un sonore kara-raka-kara, on vous dira *qu'il s'en crut plus que Maître Mouche, premier moutardier du Pape !*

Et c'en fut assez pour qu'il décidât de « vivre sa vie » et de voir du pays. Bon débarras ! qu'il aille mettre la pagaille ailleurs !

Mais maman-poule prenait les choses autrement. Elle aimait son mauvais sujet ! Hélas ! comment l'eût-elle retenu ? Les basses-cours n'existaient pas, en ce temps-là, et il n'avait pas à demander la clé des champs ! Au moins, ne lui épargna-t-elle point les conseils qu'il écouta avec condescendance.

— Garde-toi des mauvaises fréquentations et des mauvaises lectures. Fuis les joueurs, les cuisiniers, et voici ma recommandation essentielle : évite de rencontrer saint Pierre. Rancunier en diable, il ne supporte la vue de quiconque de notre espèce. Et l'on dit qu'il se promène beaucoup de par le monde. Si tu apprends qu'il est d'un côté, file de l'autre, et surtout clos ton bec ! Le chant du coq le rend fou.

Puis, presque timidement :

» Et montre-toi charitable, chaque fois que tu en auras l'occasion.

Enivré de liberté, il marchait vite, impatient d'allonger la distance entre la monotonie de naguère et les joies de l'inconnu !

Il avait, déjà, passé Trinquetaille, quand Monseigneur le Vent, hors d'haleine, se précipita vers lui, suppliant :

— Par charité ! Une goutte d'eau !

La chaleur était torride et l'air avait la sécheresse du sirocco.

Mais le coq n'en souffrait pas et il avait mieux à faire qu'à s'apitoyer. Il se moqua !

— Si vous voulez de l'eau, le Rhône est à deux pas !

Et il s'éloigna, tout guilleret, griffant la route aride.

Il vit des pays, eut continuellement à se cacher, picorant sur le bord des routes. La nuit, il cherchait quelque tronc creux où se mettre à l'abri de Maître Renard. Un jour, il surprit les préparatifs d'une bataille de coqs, honteuse distraction importée d'Orient. Les paroles de sa mère lui revinrent : « Garde-toi des joueurs ! »

Or, combatif en paroles plus qu'en actes, il prit la course, jusqu'au-delà de cinq cents kilomètres !

Il eut à fuir bien d'autres fois ! Ainsi lorsqu'il cherchait à s'introduire en quelque assemblée et que survenait le coq, seigneur et maître du

clan.

Il découvrait les contraintes de la liberté et cela ne l'améliorait point.

Monseigneur le Feu en eut la preuve, ce jour que, à demi agonisant, il quémanda de son bon cœur une poignée de paille.

— Juste une poignée et je me remettrai à flamber !

— Traînez-vous plutôt jusqu'aux meules que vous voyez là-bas ! Vous pourrez vous régaler !

Et il s'éloigna, indifférent aux invectives de Monseigneur le Feu, autant qu'il l'avait été à sa prière !

Comme il traversait une froide contrée du Nord, il fit une rencontre qui lui serait, en un sens, fatale. Pourtant il ne s'agissait ni d'un joueur, ni d'un cuisinier, ni du grand saint Pierre ! Il s'agissait d'une jolie poulette, sans doute échappée à la surveillance maternelle et séduite, elle aussi, par la liberté.

Notre globe-trotter lui adressa gracieusement la parole, car il était de nature assez flirt. Mais il ne reçut pas l'accueil qu'il avait espéré.

— Comme vous voilà fait ! dit-elle, en l'examinant d'un air dégoûté. Regardez-vous !

Et ce « regardez-vous » signifiait clairement : « Comment osez-vous adresser la parole à une jeune fille bien, vagabond que vous êtes ? »

Instinctivement, il obéit, se pencha au-dessus d'une flaque d'eau et il ne se reconnut pas ! Hirsute, déplumé, sale, rien en lui ne rappelait le jeune coq d'il y avait-il ne savait même plus combien de temps !

Mais il n'avait point perdu l'habitude de se rebiffer.

— Vous ne savez pas à qui vous parlez, petite pécore ! Vous jugez sur la mise, sans vous demander ce qu'elle recouvre ! Je porte des vêtements déchirés, pour avoir défendu mon honneur et celui des miens !

— Ah ! vous avez eu raison ! acquiesça-t-elle, placidement.

Ces gens du Nord manquaient de réaction. Mais il n'était pas embarrassé de renchérir. D'un lointain ancêtre, né en la belle ville de Phocée, il tenait langue déliée et complaisante imagination !

— Mon père a perdu la vie lors d'un guet-apens infâme, reprit-il et commençant à croire ce qu'il racontait. Cerné par une centaine d'ennemis, il en désarma vingt et en tua cinquante, avant d'expirer lui-même, vaincu par le nombre, vainqueur par la valeur.

— Ah oui ! Eh bien, il faut que je rentre !

C'était tout ce qu'elle trouvait à dire au fils du héros !

Mais, sa dignité lui interdisant d'insister, il tourna le dos à la fade poulette de cette plate et froide contrée. Quelque chose s'éveillait-il en lui qu'un poète eût, peut-être, appelé nostalgie ?

Instinctivement, il repartit en direction opposée, vers son vibrant

pays où tout est soleil et jeux d'eau !

Ma foi ! il eût volé qu'il n'eût pas été plus vite. En un temps record (du moins pour un coq, obligé de prendre des chemins détournés), il se retrouva près d'Arles.

Allait-il filer plus bas, rejoindre la Camargue, où vivait peut-être encore sa pauvre mère ? S'était-elle remariée ? Ses sœurs, malgré les infirmités dont il était l'auteur, avaient-elles, de leur côté, fondé famille ?

Ah ! que n'écouta-t-il l'appel du sol natal, toujours prêt à panser les blessures de l'âme et du corps !

Hélas ! la vanité l'emporta ! Parti tout flambant, il ne reviendrait pas, crête basse et déchiquetée, en miséreux dédaigné par une poulette du Nord !

Mais que se passait-il en Arles ? Les cloches sonnaient à faire éclater le ciel ! En quel honneur ?

De son pas prudent de fugitif, frôlant les murs, il avança jusqu'au théâtre. Les gradins en étaient déserts. Donc, le spectacle était ailleurs. Cependant, tout ici semblait y participer avec, en contrepoint aux lourds accords des cloches, dans l'énorme micocoulier de l'entrée, le strident accompagnement des cigales.

Il s'informa auprès d'une fauvette, qui lui répondit avec cette chaude affabilité méridionale que n'ont pas atténuée les siècles :

— Pécaïre, dépêchez-vous si vous voulez assister à la cérémonie !

Voilà de bonnes manières ! Il y en a qui auraient beaucoup à apprendre d'un séjour en ces lieux !

— Quelle cérémonie ? interrogea-t-il.

— La Grand'Messe, célébrée par le Pape en personne ! Il est de passage en Arles.

— Le Pape ?

— Mais oui ! Le grand saint Pierre !

— Aïe, sainte mère !

L'exclamation, qui s'adressait à la mère de Dieu, lui rappela les conseils de sa propre mère.

— Je file ! reprenait la fauvette. Venez-vous ? Il faut profiter de l'occasion ! Rome n'est pas à côté !

Et elle s'envola, tournant une ou deux fois sa jolie tête pour voir s'il la suivait.

Il la suivait, contournant le cirque. Mais, trop souvent obligé de se dissimuler, il allait lentement et la fauvette avait disparu quand il arriva devant la cathédrale.

Les amertumes du voyage le poussaient-elles à résipiscence ? Malgré la redoutable présence de saint Pierre, se disposait-il à implorer, au pied de l'autel, le pardon de ses fautes ? Le retour au pays provoquerait-il ce miracle ?

Hélas ! l'orgueilleux voyait simplement, dans la présence de saint Pierre en Arles, au moment qu'il y remettait le pied, un défi, un défi qu'il se devait de relever !

Comme Jupiter, le Diable rend fou ceux qu'il veut perdre !

Sous le poids de ses péchés sans repentir, le coq poursuivit son destin fatal.

La grand'place, devant la cathédrale, était noire d'une foule qui n'avait pu se caser à l'intérieur. Mais, pour lui, ce fut un jeu de se glisser en tapinois, tout près du chœur, où, de ses mains consacrées, l'illustre renégat célébrait la messe.

Et voilà que, soudain, retentit, formidable, un kara-raka-kara qui ébranla les hautes voûtes et faillit renverser les pieux assistants.

Quant à saint Pierre, l'horrible farce, évocatrice de son unique péché, lui en fit commettre un autre ! Car l'on ne peut qualifier de sainte colère, la colère qui le saisit, lui ôtant la parole pour quelques secondes. Aussi, était-il trop tard pour fermer les issues et appréhender le coupable, quand il en donna l'ordre.

Le coupable s'était réfugié dans l'écurie d'une auberge voisine. Seulement, il avait été vu ! Et de qui ? du cuisinier de l'auberge qui n'entendait pas laisser passer l'aubaine gratuite qui s'offrait avec le coq blasphémateur, aussi étique qu'il fût.

— À nous deux, troun de l'air !

Pelotonné derrière un amas de foin, le coq, bien que difficile à saisir, finit par se trouver entre les mains de l'exécuteur des hautes œuvres. Là, il fit appel à toute sa dialectique pour échapper au grand couteau que, de l'autre main, brandissait le cuisinier.

— Je suis innocent ! Venu de loin, pour revoir une dernière fois ma mère agonisante, j'ai voulu m'unir aux prières de tous à l'église, et comment l'aurais-je fait, sinon par mon chant ?

— Un chant que tu dis ? Une honte ! un affront à la face du grand saint Pierre ! Moi qui te parle, j'ai enfermé mes coqs (et qui ne sont pas des gringalets comme toi) dans l'obscurité pour qu'ils ne chantent pas durant le séjour du Pape en Arles. Et toi, vaurien, chenapan...

— Vous me traitez de chenapan et vous le traitez de saint, lui qui a trahi son Maître ! Alors, qui vous dit qu'un jour, je ne mériterai pas moi aussi le titre de saint ?

L'argument frappa l'homme au couteau et, malgré lui, ses doigts se desserrèrent un peu.

— Ne me condamnez pas sans jugement ! continuait le retors accusé. Constituez un tribunal dont vous choisirez vous-même les membres... Ainsi, vous mettrez votre conscience en paix, sans crainte d'une erreur qui serait le remords de votre vie !

Allait-il gagner son procès ? Il y manqua de peu... Ce peu fut l'éclair d'ironie qui passa dans ses petits yeux ronds et qui n'échappa pas au

cuisinier. Comprenant qu'il était dupe et que le mauvais plaisantin ne cherchait qu'à gagner du temps, le maître queux ouvrit grand la porte, sans lâcher son captif.

Il ouvrit grand la porte et Monseigneur le Vent s'engouffra, qui hurlait :

— À mort ! à mort ! Ce coq en votre main est celui qui, me voyant près de rendre l'âme, me refusa une goutte d'eau !

— À mort ! à mort ! lança, en écho, un nouveau personnage, Monseigneur le Feu que l'hôtelière venait d'attiser. Ce vagabond cruel m'a refusé une poignée de paille !

Preste, de sa main libre, le cuisinier abaissa son grand couteau. Mais son geste resta en suspens.

Saint Pierre surgissait, en nage, et faisant sonner ses clés.

— Mon Sauveur ! s'écria le condamné.

L'on devina plus que l'on ne distingua ce suprême appel. Son bec claquait comme des castagnettes.

— Je t'aurais gracié, lâche que tu es, si j'étais seul en cause, déclara l'auguste survenant. Après tout, je dois m'attendre à certaines allusions. J'ai commis une faute que les honneurs ne peuvent effacer. Mais tu as manqué de charité envers notre frère le Vent et notre frère le Feu, et cela au péril de leur vie. Tu dois en être châtié, d'un châtiment exemplaire !

Et, se tournant vers ceux auxquels il s'adressait :

— Toi, cuisinier, bourreau des coqs, saigne-le, plume-le et que la broche vire ! Toi, Seigneur Feu, rôtis-le ! Moi, Pierre, je le planterai, lui et sa broche, à la belle cime de mon clocher. Et toi, Seigneur Vent, que tu viennes du Midi ou du Nord, d'Orient ou d'Occident, souffle ! souffle ! Fais-en ton jouet ! Qu'il grince, qu'il tourne, aujourd'hui et demain, et dans les siècles des siècles.

Cette authentique histoire nous renseigne sur l'origine du motif ornemental adopté par tant de clochers. Mais elle ne nous dit pas lequel l'adopta en premier, c'est-à-dire lequel exhiba à tous vents le méchant coq puni par saint Pierre ?

Ce serait une recherche intéressante. Nous ne croyons pas qu'elle ait été entreprise !



Folco de Baroncelli, marquis de Javon



AIS IL arrive que la légende soit dépassée par la plus authentique histoire.

À elle seule, la vie de Folco de Baroncelli, marquis de Javon, suffirait à la pérennité d'un folklore.

Par son ascendance, déjà, qui le rattache aux plus illustres familles florentines du temps des luttes entre Gibelins et Guelfes, comme elle le rattache à ces deux pures figures de l'album du Monde, qui ne cessent de nous faire rêver, les deux Béatrice : « *la bienheureuse duchesse d'Este et cette rayonnante Portinari par qui Dante accéda au Paradis*(6) », comme nous l'apprend Jean des Vallières dans son ouvrage d'intense poésie.

Mais qu'il est troublant le *signe* qui marqua sa propre destinée, quelque cinq cents ans avant qu'il naquît.

Seigneurs de Fiésole, la colline enchantée, et Gibelins, les Baroncelli ont participé à toutes les insurrections populaires contre le gouvernement des Médicis.

Francesco Baroncelli, tribun de Rome, encouragé par son ami Pétrarque, fut l'un des meneurs du coup d'État fomenté par Cola de Rienzo, avec la bénédiction de Clément VI qui résidait en Avignon.

Florence... Avignon... Le fil invisible commençait à se tendre !

Un siècle plus tard, l'attentat, particulièrement atroce, qui entacha le règne de Sixte IV : le 26 avril 1478, durant la messe à la cathédrale, Julien et Laurent de Médicis devaient être assassinés. Julien reçut un coup de poignard, Laurent, une blessure superficielle. Mais la

répression éclata, immédiate et terrible pour les conjurés : Pazzi, l'un des chefs, allié aux Baroncelli, fut pendu aux fenêtres du premier étage du Palais Vieux, aux côtés de l'archevêque de Pise, Salviati, revêtu de ses ornements pontificaux, quelques autres eurent le même sort.

Pietro de Baroncelli, qui put s'enfuir, trouva refuge dans les États pontificaux du Comtat Venaissin, en Avignon.

En 1487, un Baroncelli héritait, par mariage, du palais du Roure. En 1514, un autre reçoit de Léon X le marquisat de Javon.

Et le 1^{er} novembre 1869, Folco venait au monde, à Nîmes, à l'improviste, durant un voyage.

Naturellement, c'est en Avignon qu'il grandira, et dans la campagne environnante, chez sa grand-mère maternelle, M^{me} de Chazelles, d'où, au printemps, il verra les taureaux descendre vers la Camargue. Il fallait, pour l'imagerie, cette transhumance des noirs troupeaux se détachant, devant ses yeux d'enfant, sur le Languedoc doré.

Un jour, un taureau furieux, échappé, déboula dans la propriété de M^{me} de Chazelles. Folco et ses frères lui échappèrent de justesse.

Cet épisode compléta la fascination qu'exerçaient sur lui les redoutables animaux. Le descendant des fiers condottieri découvrait la griserie du danger et, sans qu'il le sût, entre lui et les taureaux, le pacte était scellé.

Il allait en prendre conscience, au cours de ses années d'études, qu'il fit à Nîmes ; Nîmes, comme Arles, ville des arènes et du culte taurin.

Ici, les courses ne s'achèvent pas en boucherie, à la différence des corridas espagnoles, et bien que les taureaux de Camargue soient plus cruels et plus forts que tous autres. Un taureau combattant combattrait toute sa vie, en champion, pour ainsi dire, professionnel, et donc, de plus en plus expert dans la défense et dans l'attaque. Folco et ses condisciples brûlent d'enthousiasme pour ces fauves puissants et leurs joutes.

Ce qui n'empêcha pas Baroncelli d'être, en classe, un bon élève, ses prédilections littéraires allant à Homère, Virgile, et puis Aubanel, Roumanille, Mistral... Mistral, fondateur du Félibrige, nouvelle pléiade qui voulut remettre en honneur le beau parler d'oc.

Après ses baccalauréats, Folco est accueilli par le chantre de Maillane comme un disciple de choix, et admis au Cénacle.

L'appel eut la force irrésistible, balayant tout, des consécration religieuses.

Pour y répondre, il quitta ses parents, ses amis, son cher Avignon, il vendit ses biens. Et puis, il prit, à cheval, la route qui mène aux Saintes.

Mistral lui avait dit :

— Je te confie la Camargue, Folco. Tu la connais mieux que moi. Défends-la.

Sa manade se compose de cinquante juments et de deux cents taureaux.

Son mas, *l'Amarée* : des pièces passées à la chaux, une salle plus grande, une seule cheminée, pas d'eau ni d'électricité.

Pas d'écurie. La nuit, les bêtes sont simplement entravées et de façon assez lâche, juste pour qu'elles n'aillent pas trop loin.

Lou Marqués, le marquis (on ne l'appelait pas le Maître comme les autres propriétaires de mas), menait la rude vie du gardian, guidant, rassemblant ses troupeaux, prêt à foncer, trident en avant, lorsque des taureaux furieux étaient aux prises.

Son élevage est vite renommé. Il fournit les meilleurs combattants des arènes, ce qui représente, outre le travail de dressage et d'entretien, une abondante correspondance, et bien des palabres. On le gruge. Il le sait sans doute. Mais ce « fils de la lumière » est par définition étranger aux questions d'argent. Le poète qu'il est resté, l'ami de Virgile, le *Second* de Mistral remplit sa mission de rénovateur, dédaigneux du prix qu'il lui en coûte.

Seulement, il se rend compte qu'une présence féminine lui serait nécessaire, car il doit avoir l'œil à tout, l'œil et la main, sans exclusion des tâches matérielles les plus contraignantes.

Mais quelle femme acceptera de partager ses écrasants labeurs, sous l'implacable soleil, les mornes hivers sous le vent, l'inconfort et la solitude ?

Le miracle se réalisa par un mariage qu'on eût pu croire une gageure à la raison. La jeune fille qu'il épousa n'a connu que les facilités de la vie. C'est une jolie Parisienne, apparemment fragile.

Ses parents sont propriétaires du domaine de Fine-Roche, près d'Avignon. Ils y viennent à la belle saison. Un jour, Folco la rencontra.

À la vérité, la Camargue se l'était réservée. La jeune femme aux mains fines se met à l'ouvrage : soins des bêtes, soins ménagers. Les chevaux les plus rétifs sont des brebis avec elle. Ainsi ce fameux Fouquet, dont on voit la statue au musée d'Arles, et qui, à l'instar de nombreuses « fortes têtes », avait l'étoffe d'un héros. En voici, pour exemple, le sauvetage de sept marins de *l'Élisa*, un remorqueur qui sombrait, *Fouquet, monté par le gardian Jean-Pierre Plume, défonce, comme un forcené, les vagues de boue* et, par plongées successives, ramène, un à un, les hommes près de périr.

Cette action d'éclat méritait la Légion d'honneur, pensa, à juste titre, Mistral, qui écrivit au ministre. Hélas, celui-ci n'était point poète. Ce n'est pas le cheval qu'il décora. Ni même le vaillant Plume. Ce fut le brigadier des douanes qui, les pieds au sec, avait été spectateur du

drame.

Mais lorsque le trop hardi Fouquet eut trouvé la mort tragique à laquelle le prédestinait sa nature, Mistral, pour réparer l'injustice de la bureaucratie, le fit naturaliser et dresser sur socle, à la place d'honneur du musée.

Trois enfants, des filles, viennent au monde qui auront pour marraines trois héroïnes de Mistral : Nerte, Maguelonne, et Frédérique. Car le vieil enchanteur ne cesse d'inspirer ce couple exceptionnel.

Par la poésie, les traditions restaurées, la Camargue va, grâce aux Baroncelli, vivre son âge d'or. Ses manades attirent des acheteurs de tous les coins d'Europe.

Est-ce à dire que les Baroncelli s'enrichissent ? Ils se ruinent. La marquise, allègrement, vend le château de Fine-Roche dont elle avait hérité. Mais, des arènes d'Arles à la Cité palustre, rien ne manque aux fastueux déploiements rituels.

— L'argent qu'il faut gagner vous souille les doigts, ripostait le marquis aux sages remontrances.

Cette vie extraordinaire dont nous ne donnons qu'un pâle aperçu, dépouillé d'épisodes inouïs, s'est aussi vouée à la défense des victimes de l'injustice. Et lesquelles le sont plus que les Gitanes, comme il les désignait, se refusant, comme eux, à masculiniser leur nom au pluriel ?

Il les eût défendus parce que persécutés. Il les comprit, il les aima pour leur attachement aux traditions, leur désintéressement, la pureté de leurs mœurs patriarcales.

Une fois... car nous ne résistons pas à évoquer ce curieux incident que rapporte Jean des Vallières. Bénéficiant d'une tolérance séculaire, les compagnies de Gitanes trouvaient refuge à Lourmarin, dans un château en ruines, qu'un industriel lyonnais (par une intention fort louable de mécénat) voulait relever pour en faire une seconde villa Médicis. Bien entendu, son premier soin fut d'en chasser les Gitanes. Déchirante expulsion d'un lieu que, non sans raison, ils considéraient comme leur asile inviolable.

Un seul recours : le marquis.

— Fais-nous rendre Lourmarin ! Sauve nos franchises !

Et le marquis, partageant le chagrin de ses amis, de sauter à cheval et de prendre la route de Lyon. (À cheval, oui !)

Il voit le nouveau propriétaire, déploie des trésors de persuasion, essaie de faire comprendre à cet homme d'affaires ce que représente, pour les Gitanes, la mesure qu'il a prise.

— Laissez-leur les caves du château ? Ils n'y feront aucun mal et c'est pour eux une halte fixée par leurs mages.

— Un argument à pouffer de rire. Des mages ? En connaissez-vous,

mon cher marquis ?

Alors, Baroncelli le met en garde. La peur réussira peut-être où échoua l'humanité et le sens religieux ?

— Vous savez... ils sont plus ou moins sorciers et vous avez entendu parler du mauvais œil ?

Mais M. W... ne craint pas le mauvais œil. Il a les pieds sur la terre. Il refuse net et, comme il n'entend pas que le moindre retard soit apporté à l'exécution de ses ordres, il décide d'aller s'en assurer sur place.

Il n'avait pas à s'inquiéter. À Lourmarin, la maréchaussée s'est montrée à la hauteur. Les caves sont « nettoyées » comme l'on dirait en langage militaire.

M. W... peut s'en retourner content. Seulement, à la sortie du bourg, son auto fait une embardée et il meurt sur le coup.

D'autres ont voulu reprendre ses travaux qui, tous, moururent de mort violente.

Mistral n'est plus. Ce *deuil national de la Provence* précède de peu la guerre de 1914 et Folco de Barôncelli, quatre années durant, prouvera que *les meilleurs soldats*, comme disait le Maillanais, *sont ceux qui quittent en pleurant leur maison*.

Épargne par la tuerie, et tandis qu'il est resté pareil à lui-même, il retrouve sa Camargue bien changée, et sa manade, appauvrie. Le progrès, le modernisme s'installent. La nation gardiane prend un autre visage. Le Félibrige ? La renaissance occitane ? Ces termes ont-ils encore une signification ?

Folco refuse de déclarer forfait et sa volonté accomplit le miracle de ranimer une suprême flambée. Il rend la foi à qui l'avait perdue. Il recrée sa Camargue, s'oppose avec succès aux aménagements qui la mettraient en péril, ainsi, cette adduction d'eau douce dans les étangs, qui eût été mortelle pour les poissons de mer. Il obtient de la *Société d'Acclimatation de France qu'elle transforme en parc national la République des oiseaux*. Il reconstitue d'éblouissants tournois. D'autre part, il affermit le droit de cité des Gitanes.

En revanche, ses propres affaires périlclitent de jour en jour et il a perdu sa compagne si frêle et si forte. Ses filles sont mariées : Nerte, au commandant de vaisseau Bonis, Maguelonne au comte de Montgolfier, Frédérique, à Henri Aubanel, neveu du poète.

Il en arrive au dénuement complet, d'ailleurs guetté par ceux qui voudraient lui enlever *l'Amarée*. Le complot réussit. Un huissier est venu de Nîmes pour jeter aux enchères son dérisoire mobilier.

Mais les pauvres et les Gitanes ouvriront une souscription à laquelle

son admirable gendre, le commandant Bonis, contribua largement, si largement que terrassiers et maçons purent, en quelques semaines, se mettre à l'ouvrage pour reconstruire l'exacte réplique de *l'Amarée*. Le nouveau mas fut nommé le *Simbeu* (le dompteur) et il s'y trouvait à l'abri des soucis quotidiens. Ses enfants y pourvoyaient.

Quant à ses autres intérêts, le chef des Gitanes les prit en main et les mauvais payeurs qui avaient si longtemps abusé de la générosité du marquis trouvèrent à qui parler.

Et la Camargue devait faire mentir le dicton prétendant que « nul n'est prophète en son pays ». Consciente de ce qu'elle devait à Baroncelli, elle lui prépara une apothéose, dans l'immense hémicycle du Théâtre antique d'Arles. Cavalerie gardiane, escadrons de hussards, représentants de cinquante communes, Arlésiennes, haut clergé, municipalité, félibres, et, ce qui fit passer *le souffle de la grandeur*, le Roi des Gitanes, ensuite agenouillé pour l'hommage.

Mais depuis quelque temps, la santé du vieil homme est profondément ébranlée.

Ses filles, à force de tendresse, finissent par le persuader de quitter le *Simbeu* et il se laisse transporter en Avignon, chez la cadette, M^{me} Aubanel.

C'est là qu'il rendra sa belle âme. Il ne saura pas que le *Simbeu* a été dynamité par les Allemands, ni que ses juments, perdues dans la tempête, se sont brisées contre les rochers, ni que ses taureaux améliorent l'ordinaire des troupes d'occupation !

Il s'éteignit le 15 décembre, à midi, l'heure du zénith et d'aucuns y trouveront un troublant symbole. Mithra, Dieu solaire et taurin, glorifiait le mémorable gardian.

Mais ce que l'on vit lors du dernier cortège se passe de commentaire. Écoutez :

Il y eut foule, bien entendu. Toute la Provence, tous les Gitans, accourus de partout comme pour leur traditionnel pèlerinage de mai. Et, derrière le corbillard, voilé de crêpe, le cheval du marquis. Premier émerveillement de la foule ; *au moment précis où sa dépouille, transbordée de la chapelle ardente, repart vers la mer* entre les lances des cavaliers, *des flamants*, ces flamants roses, le bel oiseau d'Afrique qu'il avait vu :

« Coume de flour voulanto
Sus Malagroï e sus Ginis »

(comme une fleur, volant sur les étangs de Malagroï et de Ginis), les flamants roses, par nappes, *se sont abattus, à droite et à gauche, sur les étangs*.

Cependant qu'au mas d'Aubanel, on s'affaire. On avait eu l'idée de

diriger la manade de façon que sa sombre théorie se déroulât en fond de décor.

L'entreprise s'avéra trop dangereuse, la marée humaine, trop épaisse, les taureaux, la flairant de loin, ne pourraient être contenus. Un indescriptible carnage s'ensuivrait. Mais c'est en vain que l'on essaya de détourner le troupeau et l'on assista à ce prodige : *Quand la voiture parut, trois cents taureaux se forment en bataille, et, d'eux-mêmes, gagnent au petit trot le bas-côté de la route. Puis, beuglant à qui mieux mieux, ils emboîtent le pas au cortège.*

— *Ce pauvre marquis ! s'exclame une vieille paysanne. S'il avait vu ça, il en serait mort.*

Pour la première fois, l'église des Saintes ne désemplit pas.

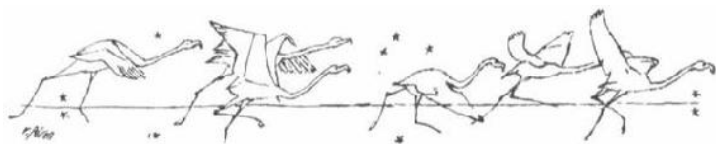
Au jour, des volontaires chargent sur leurs épaules le cercueil nu pour le ramener au désert de *Simbeu*.

Là, ce sont les Gitanes qui en prennent possession, selon les accords passés entre le marquis et eux-mêmes. *Un cordon de jeunes hommes et de filles ployantes, aux chevilles de cabrettes, tient la foule à distance pendant que les chefs de quarante tribus l'inhument à leur façon.* L'historiographe du grand marquis nous en rapporte les troublants détails.

Le gisant orienté, bras ouverts, face au soleil, recouvert d'aromates et d'ornements sacrés. La dalle, dont les Gitanes ont surveillé de près le façonnement, reposera au centre de trois marches circulaires. À même la terre, encore des emblèmes solaires, tracés avec vénération.

Toute la nuit, à la lueur des feux, leur sourd tambourinement et leurs mélopées déchirantes accompagnèrent l'envol de cette belle âme, pure comme l'enfance.

Puis, aux premiers rayons du jour, ayant rechargé leurs verdines et soigneusement nettoyé le sol derrière eux, ils disparurent, comme absorbés par le soleil.



Anatilia



AR, EN CE TEMPS-LA, on pouvait traverser cette mer (l'Atlantique). Elle avait une île devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). Cette île était plus grande que la Libye (la Libye s'étendait à la Syrie, l'Égypte, l'Afrique du Nord). Et les voyageurs de ce temps-là pouvaient passer de cette île sur les autres îles et, de ces îles, ils pouvaient gagner tout le continent (l'Amérique) sur le rivage opposé de cette mer qui méritait vraiment son nom.

Vous avez reconnu ces fragments du texte de Platon concernant l'Atlantide, le continent disparu qui, par un de ses côtés, tenait l'Europe jusqu'à la Tyrrhénée (l'Italie du Sud).

Cette île, détachée de l'immense continent, touchait donc au littoral méditerranéen tel qu'il se dessine aujourd'hui, l'un des morceaux du puzzle s'encastrent, par l'un de ses coins, au rebord de la Camargue !

Vous savez que, toujours selon l'avis de Platon (corroboré par tant d'autres auteurs grecs et latins dont Homère, Hésiode, Euripide, Strabon, Pline, Tertullien, pour ne citer que ceux-là), l'Atlantide, *dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit, fut, d'un seul coup, engloutie sous la terre.*

L'événement remonterait à quelque 12 000 ans av. J-C.

Notons, en passant, avec Robert Charroux(7) notre contemporain, que la date du déluge remonterait, également, à quelque 12 000 ans av. J-C.

Anatilia (la ville qui repose dans les fonds vaseux de la Camargue) fit-elle partie de cette Atlantide qui, en Europe, tenait le littoral

européen, du détroit de Gibraltar à l'Italie du Sud ? Ou bien, son enfouissement fut-il l'effet d'un autre séisme ?

Ses habitants, à peau cuivrée, vénéraient Isis, la déesse égyptienne, Artémise d'Éphèse, Cybèle, et Mithra, le dieu solaire, coiffé de son bonnet phrygien. Ils avaient atteint un si haut degré d'évolution qu'ils auraient pénétré le secret de la vie et de la mort. En se jouant, ils transformaient en or pur les métaux vulgaires. Ils pouvaient capter et retenir la lumière comme nous ne savions pas encore le faire il y a moins d'un siècle.

Leurs instructeurs, venus des mondes invisibles, avaient la taille des géants (ou demi-dieux) antédiluviens.

Mais (parce que l'Histoire est un éternel recommencement) tant de savoir et de puissance causa leur perte. Les Anatilianides connurent le vertige de l'orgueil. Ils se regardèrent comme égaux des dieux, et les dieux les punirent.

Cependant, Anatilia, sous son flot de boue, ne s'abîma que progressivement dans le sol. Longtemps, on en distingua les contours. Par les nuits sans lune, ils se dessinaient en traits brillants. Alors, les vaisseaux, trompés mieux que par des falots de naufrageurs, venaient s'échouer dans les découpures du littoral...

Puis, sur ce qui fut Anatilia se sont refermés les étangs nacrés et glauques que gardent les salamandres aux yeux fixes.

Mais son sommeil ne serait que léthargie.

Un jour, Anatilia resurgira, avec ses autels intacts prêts pour de nouvelles offrandes.

À quelle date ? À la suite de quel bouleversement ?

C'est peut-être le secret des Gitans et la raison de leur incessant retour au cœur des mystères de Camargue...



-
- 1 Stock, éditeur.
 - 2 *Spes, édit.*
 - 3 Que nous nommons *Jésus*.
 - 4 Cité par Serge : *Magie des Bohémiens*. Ed. Librairie des Champs-Élysées.
 - 5 D'autres préfèrent pour étymologie : Cam-Ar : champ recouvert d'eau ; ou Cara-Marca : chère frontière (du pays d'Arles).
 - 6 Le *Chevalier de la Camargue*, par Jean des Vallières (Éditions André Bonne).
 - 7 Le *livre du mystérieux inconnu* (Robert Laffont, édit.).